

1^{re} Année N° 5.

Prix de l'abonnement : Fr. 80.— l'an.

15 Septembre 1928.

Prix du numéro : Fr. 7.50.

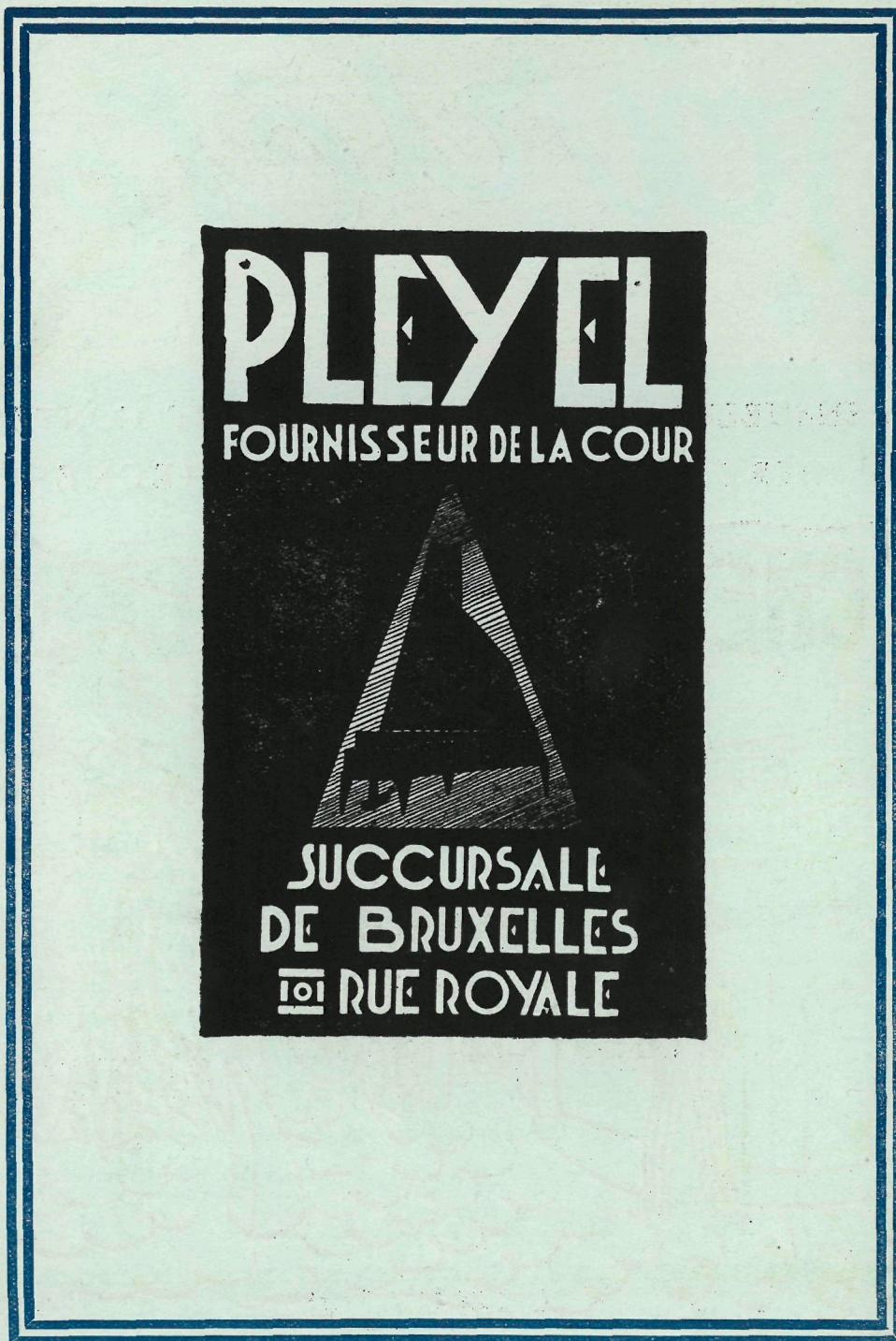
Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



EDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES



Lorsque sur la route une

CHENARD & WALCKER

vous dé passe, ne la suivez pas,
vous casseriez votre voiture, mais
si vous désirez aller aussi vite

ACHETEZ - EN UNE A

ANDRÉ PISART

AGENT EXCLUSIF

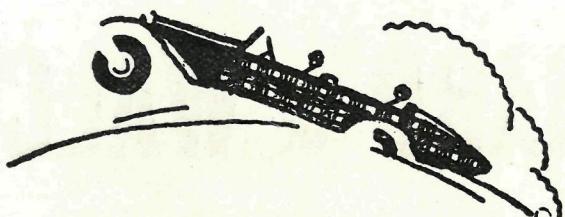
42, Boulevard de Waterloo
31, Avenue Louise

BRUXELLES



Jos. COUSIN & M. CARRON
33, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 33
Bruxelles

Téléphone 331,57

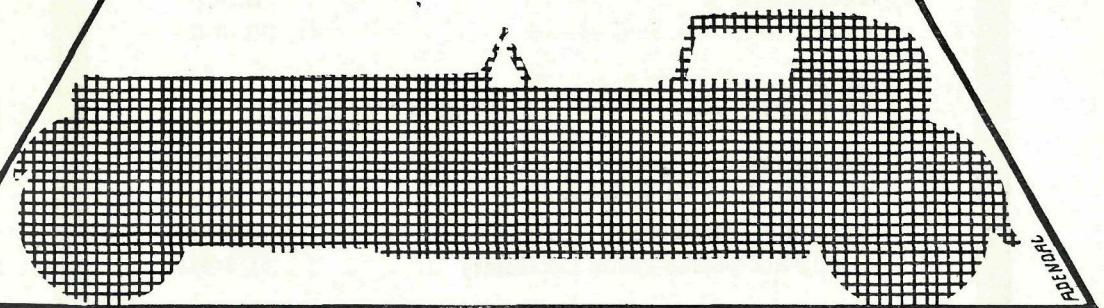


VOISIN
6 CYLINDRES 14 & 24 CV

ANCIENS ETABLISSEMENTS D'ETEREN FRERES

SOCIETE ANONYME

CARROSSERIE DE GRAND LUXE -
FOURNISSEURS DE LA COUR



RUE DU MAIL 50 BRUXELLES



520 --- 12 CV. 6 CYLINDRES

Châssis	fr. 40.000
Torpédo	46.000
Conduite intérieure 5 places	53.000

509 --- 8 CV. 4 CYLINDRES

Spider luxe	fr. 26.900
Torpédo luxe, 4 portières	28.900
Conduite intérieure	30.900
Coupé à 2 places (faux cabriolet)	31.100

AUTO-LOCOMOTION

35, rue de l'Amazone, BRUXELLES — Tél. 448,20-448,29-449,87-478,61

" VARIÉTÉS " par l'image et par le texte reflète toutes les choses de la vie auxquelles s'intéressent les hommes et les femmes qui désirent être de leur temps

dans le n° 6 paraissant le
15 octobre prochain :

f e m m e s

douze numéros
du plus moderne
et du plus complet
des magazines
belges pour
80 francs l'an

BRUXELLES
11, RUE CRESPEL
TÉLÉPHONE 858.27

LUCILLE VEBB



M O D E S

tissus modernes pour la couture et l'ameublement



« Plaisirs balnéaires », Shantung d'ameublement, composition de Raoul Dufy

bianchini, férier
paris : 24^{bis} avenue de l'opéra
bruxelles : 5 pl. du ch^r de mars

Maison Jean

63 avenue Louise 63
Bruxelles
Téléphone 265,47

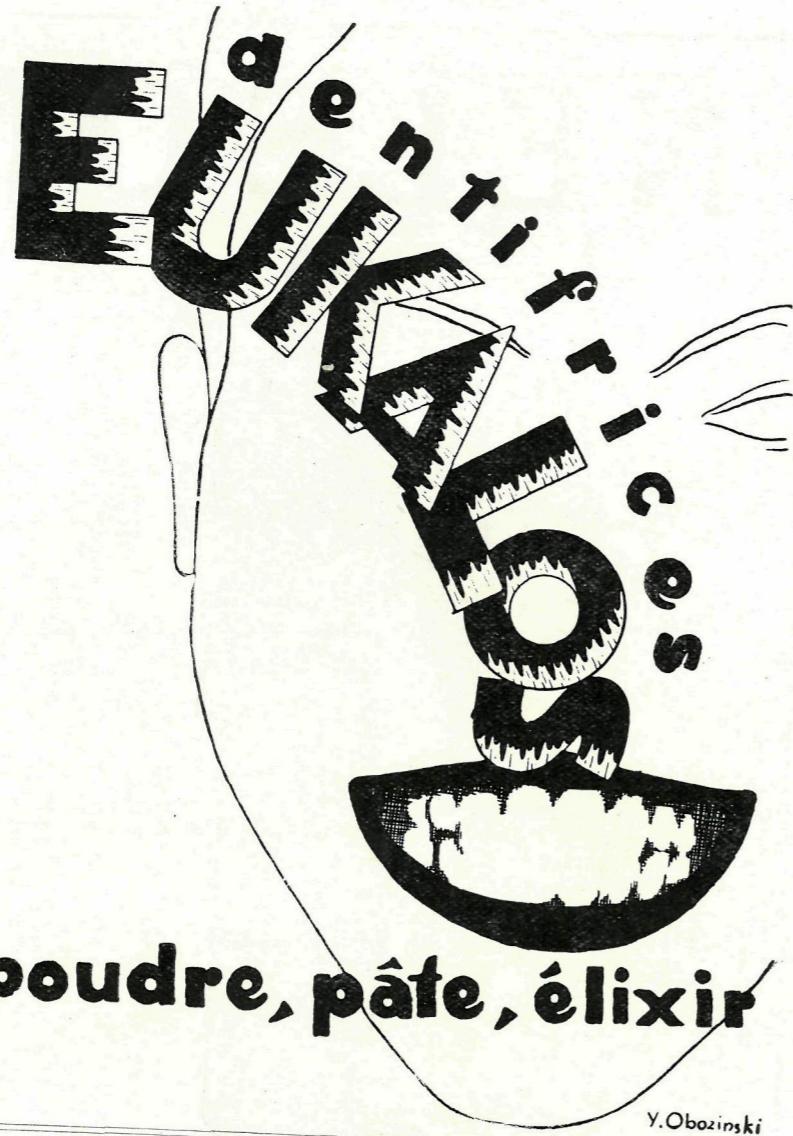


*Ses coiffures
Ses postiches d'art
Ses produits Alix*

NELSON



TAILOR
BRUXELLES
34 rue de Namur 34
Téléphone 159,78



Y.Obozinski

LABORATOIRE DE PRODUITS PROPHYLACTIQUES
BUREAUX à BRUXELLES. 57, RUE DE NAMUR

ATTENTION! BON A DÉCOUPER

LE PRÉSENT BON DONNE DROIT A UN ÉCHANTILLON
GRATUIT DE DENTIFRICE "EUKALOS."

x

LES SOINS HYGIÉNIQUES DU VISAGE

Les soins de beauté bien compris, suivant les règles d'une bonne hygiène, conservent la finesse de la peau et la pureté du teint. Ils empêchent la naissance des rides et préviennent les autres désordres causés par les fatigues ou par l'âge. Ils gardent à l'épiderme toute sa fraîcheur; ils sont les secrets qui donnent au visage la vraie beauté, la beauté naturelle

LES PRODUITS DE BEAUTÉ

M A R Q U I S E T T E

répondent à tous les besoins de la femme élégante et soucieuse de sa beauté

LAVAGE ET MASSAGE DU VISAGE

Le sel, le Cold cream, la crème anti-rides, la cire, la crème jaune la crème sport MARQUISETTE

GRAND NETTOYAGE ANTISEPTIQUE DU VISAGE

La lampe à fumigations (vapeur et essence balsamique MARQUISETTE)

POUR LES PEAUX NEUTRES

Le Tonic MARQUISETTE, la Lotion n° 1 et la crème n° 1 MARQUISETTE

POUR LES PEAUX SÈCHES

La Cire antiseptique MARQUISETTE, la Lotion n° 1 et la Crème n° 131, la crème jaune MARQUISETTE

POUR LES PEAUX GRASSES

La Crème orientale MARQUISETTE, la Crème n° 2, l'eau blanche MARQUISETTE

CONTRE LES POINTS NOIRS

La Fécule MARQUISETTE, la Lotion n° 1, la Crème n° 2 et la Crème jaune MARQUISETTE

POUR LE SOIR ET LE THÉÂTRE

La Crème émail, le Fond de teint, le Lait de beauté MARQUISETTE

POUR LES MAINS ET LES ONGLES

La Pâte n° 54, le Blanc mystère MARQUISETTE

La Vaseline, la Rosée, le Brillant MARQUISETTE

POUR LA BOUCHE ET LES DENTS

L'Eau dentifrice MARQUISETTE, le Baume MARQUISETTE

POUR LA GORGE ET LES SEINS

La Lotion tonifiante MARQUISETTE n° 61, la Crème fortifiante MARQUISETTE n° 63

POUR LA CHEVELURE

La pommade à la moelle de bœuf, la lotion capillaire MARQUISETTE

La Lotion flou MARQUISETTE, la Lotion bleue MARQUISETTE

Se vendent chez les coiffeurs, manucures et masseuses ayant une clientèle élégante.

La brochure MARQUISETTE donne des explications détaillées pour chaque traitement

LABORATOIRE : 95, RUE DE NAMUR, BRUXELLES

XI

C. Collard de Thuin et Fils
JOAILLIERS
BREVETÉS DE S. M. LE ROI DES BELGES

MAISON FONDÉE EN 1880

Les perles, les brillants, les pierres précieuses de couleur constituent la forme nouvelle du capital. — Ce capital est impérissable et ne cesse de grandir à condition que l'on sache choisir son joaillier. — Les joailliers C. Collard de Thuin et fils créent et exécutent eux-mêmes leurs modèles dans leurs ateliers. Ils achètent leurs matières premières aux sources directes, sans passer par les intermédiaires. Grâce à cela, leurs collections de bijoux sont admirablement variées, composées avec le meilleur goût, et d'un caractère parfaitement contemporain. Grâce à cela aussi, leurs prix sont incomparables. Les importantes transactions de cette maison de premier ordre lui permettent de se contenter d'un bénéfice réduit en vendant, à qualité égale, meilleur marché que partout ailleurs.

Bruxelles : 1 et 3 Boulevard Adolphe-Max
Ostende : Digue de Mer

Le cigare
de
l'homme
du monde



MAISON CENTENAIRE (1820)

TRICOCHE

ses Cognacs, ses Vieilles Fines Champagnes



xiv

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

Directeur: P.-G. van Hecke — Administrateur: Paul Nayaert

1^{re} ANNEE — N° 5

15 septembre 1928

SOMMAIRE

- | | |
|-------------------------------|--|
| Karel van de Woestijne | <i>Un amour</i> |
| S. M. Eisenstein | <i>Déclaration sur le film parlé</i> |
| W. J. Poudovkine | |
| G. W. Alexandroff | |
| Ramón Gomez de la Serna | <i>Le domaine de Palmyre</i> |
| P.-G. van Hecke | <i>Ce retour à la nature...</i> |
| Georgette Camille | <i>Ce jour-là...</i> |
| Denis Marion | <i>Une formule littéraire de la sensualité</i> |

- Albert Valentin *Aux soleils de minuit* (V)
 Paul Fierens *Des rues et des carrefours*
Ephéméride pour le mois qui vient (A. V.)

VARIÉTÉS

Cocteau et Chirico — « L'Enfant et l'Ecuyère » (Franz Hellens) — Pierre Mac Orlan et l'esprit latin — Poésie du dimanche — Poésie villageoise — « Le cinéma soviétique » (Léon Moussinac) — Lettres d'amour : « Les paroles ensorcelées » — Nouvelles sportives — Tombeau de Léon Debatty

Chronique des disques (Franz Hellens)

Chronique de la T. S. F. (Valère Darchambeau)

Nombreux dessins et reproductions

(Copyright by Variétés)

Le dessin reproduit sur la couverture est d'Edgar Tytgat

Prix du numéro : Fr. 7.50

A l'étranger : 2 Belgas

Prix de l'abonnement pour la Belgique : 80 fr.— Pour l'étranger : 22 belgas.

REDACTION ET ADMINISTRATION : Bruxelles, 11, avenue du Congo
 Téléphone : 395.25 — Compte chèque-postal : P.-G. van Hecke n° 2152.19.

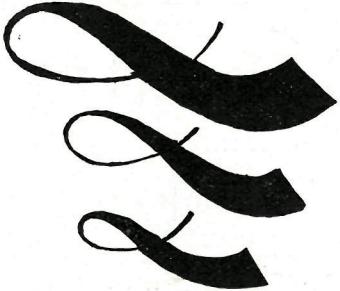
SERVICE DE LA PUBLICITE :

P. Richir : « La Publicité Mondaine »,
 Bruxelles, 3 avenue Louise. Téléphone 271.76

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSE CORTI, 6, rue de Clichy

norine

robes
choses à la mode
fourrures



présente à partir du
lundi 17 septembre 1928

sa
collection nouvelle

pour

L'automne
et

L'hiver



**67, avenue louise
bruxelles**
tél. 116.63



Marc Chagall.

UN AMOUR

par
KAREL VAN DE WOESTYNE
(Traduit du flamand par Georges Marlier)

La voix creuse et gargouillante se fit ensuite cassante, hachée par des consonnes; elle prit la valeur d'un état d'âme lorsqu'elle s'éleva, forte mais rauque, de ce corps épais :

— « Dans la baie de Todos-los-Santos les tortues se promènent nues comme l'enfant qui vient de naître! »

Dans la salle, le boucan s'accrut quelque peu. Ça et là, un rire gras perça, au-dessus des tables mouillées de l'auberge, le tissu confus des sons et s'enfonça dans les nuages de fumée qui traînaient lourdement, pareils à de gros coussins à demi transparents, saturés d'une lumière jaune et huileuse, autour des lampes en fer blanc, lentement balancées. Une agitation factice s'éleva, produite par des têtes tuméfiées qui n'avaient pas bien compris. Animés d'une joie convaincue mais assez

peu réelle, des poings rudes et sales s'abattirent sur les échines arrondies des dormeurs. On eût même difficilement pu dire pour quelle raison de nouveaux verres de bière furent commandés.

Quant à moi, je me demandais, non sans éprouver un dégoût qui surpassa graduellement mon amère raillerie, ce que j'étais en somme venu chercher dans cette boîte à matelots, et que j'eusse pu trouver beaucoup plus simplement et plus normalement dans la solitude — fût-elle hantée — d'un livre ou dans les ténèbres équivoques d'une église. Quelle idée d'attiser des lubies romantiques à l'aide de moyens romantiques! Calmez-les avec les potions qui ont toujours servi : elles vous enseigneront finalement que vous vous comportez comme un enfant...

Je voulus me lever et partir. Mais l'ivrogne, mécontent d'un succès qu'il estimait insuffisant, répéta, cette fois en hurlant et avec un furieux entêtement :

— « Je vous dis que dans la baie de Todos-los-Santos les tortues se promènent toutes nues. Pas vrai, Landkaart? (1) »

Et subitement pris de rage, tandis qu'il martelait la table et que ses yeux roulaient comme des boules de glaire et de sang :

— « Hein? Pas vrai, Landkaart? Todos-los-Santos, où tu... »

Soudain, un individu qui était affalé à mes côtés la tête sur son bras, soupirant hautement et marmottant de temps à autre, comme s'il dormait et rêvait, s'était dressé tout droit. C'était un long gaillard loqueteux, d'un bleu sale, une charpente plate mais anguleuse recouverte de misérables hardes, avec aux manches éraillées et beaucoup trop courtes, les butoirs capricieusement taillés de ses énormes poings. Une tache de naissance, teinte de toutes les nuances du vin et bordée d'une crête de pustules, recouvrait à peu près la moitié de son visage et justifiait ce prénom : Landkaart. Là-dedans un œil dardait, très enfoncé mais d'un blanc vif, pareil à un crâne (l'autre œil était rongé). Avançant fortement le menton, il tira, d'un mouvement rapide et sauvage, son couteau, qui s'ouvrit avec un claquement nettement perceptible et qui jeta bientôt des éclairs à travers la fumée jaunâtre et rance du tabac.

(1) Landkaart = Carte géographique.
228

— « Que me veux-tu? Qu'est-ce qu'il te faut? »

Je vis le marin ivre, saisi de frayeur, avec sa vareuse doublément bombée sur la poitrine, la ligne des hanches divisant le nombril et, au sommet, cette chevelure grisâtre et crépue, pareille à un épais bonnet recouvrant la précoce lune de septembre qu'était sa face, — le marin ivre avait basculé en arrière comme s'il eût glissé sur une pelure d'orange. Mais le fait que les autres buveurs avaient entrevu une lame nue et luisante les avait soudain électrisés. Sans le vouloir et même sans qu'ils s'en fussent rendu compte, ils serraien, eux aussi, leur coutelas. D'abord contenus et étouffés, des jurons et un sauvage sifflement s'élèverent aussitôt. Dans un ordre dont le principe m'échappa tout en me remplissant d'admiration, un demi-cercle d'individus farouches, le corps ployé, nous entoura, l'homme qu'on appelait Landkaart et moi, son voisin de table coiffé d'un chapeau. C'est vraisemblablement à ce chapeau que je dus de paraître calme et énergique, encore que ma bouche tremblât; je saisis immédiatement la stratégie du patron, qui savait comment conjurer de semblables querelles et qui, par une petite porte dérobée, nous mit prestement dehors.

Dans la ruelle d'un noir d'encre, il pleuvait comme à travers un large entonnoir, ou plutôt non, comme hors d'une étroite gouttière sans fond. L'eau dégringolait des toitures basses qui se touchaient presque, et nous galopions sous cette flotte comme sous un rideau épais et serré qui ruisselait autour des globes lumineux et colorés surmontant l'entrée des bordels. J'avais passé mon bras sous celui de mon compagnon, car ses jambes interminables se ployaient comme si elles eussent comporté quatre ou cinq articulations. Il essaya de se défaire de moi, d'abord en tirant assez brutalement, ensuite d'une manière plus craintive; il grommelait : « Laissez-moi tranquille; laissez-moi tranquille ». L'entêtement, bien plus que le désir de lui venir en aide, m'empêcha de l'abandonner à son sort. Après que j'eus constaté que son ivresse devenait une charge trop lourde pour mon aide essoufflée, — mon épaule, constamment enfoncée par la sienne, en était devenue toute meurtrie —, je le laissai glisser doucement sur le seuil d'une maison, sous un balcon. Fatigué, j'allai m'asseoir à ses côtés. Nous

étions quelque peu à l'abri de la pluie. Je pus souffler. Et, de guerre lasse, mon humeur se fit plus indulgente.

Lui, la Landkaart, avait déposé son étroite tête d'oiseau dans ses mains énormes qui reposaient sur ses genoux rame-nés en hauteur. Il se tut longuement, comme paralysé. Après quelque temps il parut néanmoins se remettre de son ivresse et de son émotion. Comme s'il y eut mûrement réfléchi, il déplaça ses épaules. Je l'entendis soupirer, une première fois en hésitant, puis avec plénitude. Bientôt, à mon étonnement, je crus qu'il s'était doucement mis à pleurer. J'hésitai mais une pitié s'empara de moi. Avec une compassion encore mitigée de rancune, je demandai :

— « Alors, qu'est-ce qu'il y a, l'ami? »

Il fit d'abord comme s'il n'avait pas entendu. C'était parfait. Mais ensuite il dégagea sa tête hors de ses mains, et :

— « Pourquoi fallait-il qu'il dise ça? », demanda-t-il sur un ton d'enfant malade.

— « Qu'il dise quoi? », murmurai-je (je m'attendais à autre chose).

— « Hé! mais de Todos-los-Santos », fit-il en bégayant...

Je voyais qu'il mourait d'envie de raconter son histoire. Je ne parlai donc pas. Et lui aussi retomba dans son silence comme s'il était un peu gêné. Mais, peut-être bien parce que je ne montrais aucune marque d'intérêt, encore que celui-ci fût en quelques secondes devenu de la curiosité, il commença tout d'un coup :

— « Eh bien! nous étions donc partis à bord du *Scaldis II*. Le Mist-poeffer (1) en était, vous savez qui je veux dire : lui; il en était toujours; au fond je n'ai jamais eu d'autre compagnon que lui; aussi pourquoi fallait-il qu'il parlât de Todos-los-Santos? Il sait pourtant que je joue facilement du couteau. Avec les autres ont boit, mais avec lui on sait rester sans boire : voilà toute la différence. Sinon je suis toujours seul; mais parfois je suis seul avec lui, et ça le distingue des autres. Que voulez-vous? c'est peut-être cette tache que j'ai. Et puis : n'oubliez pas que je suis un enfant trouvé. Pendant tout ce temps j'ignorais seulement si j'avais jamais eu une mère. Et

(1) Mist-poeffer = Sobriquet intraduisible, plus ou moins « Bouffe-brouillard ».

quant à mon père, je n'en ai jamais entendu parler : ça laisse des traces, ça m'a donné des poings...

» J'ignore si mon vrai père était marin; l'autre, celui à qui on me confia, vendait des légumes dans une échoppe du quartier des bateliers. Voilà pourquoi les gamins, dont le père était bel et bien matelot, se moquaient de moi. Alors déjà ils m'appelaient Landkaart. Lui, c'était le Mist-poeffer, parce qu'il était gros, surtout en été. Je lui donnais des petites carottes et des ramonaches qu'il pelait avec ses dents. J'allais vadrouiller avec lui sur les quais; il s'allongeait dans les petites barques et je godillais pour lui. Les autres me taquinaient; il riait aussi; à l'occasion je leur flanquais des coups, ainsi qu'à lui. Depuis lors je fus celui qui reste seul.

» Je devins naturellement marin, mais les autres n'aimaient pas naviguer avec moi. Et quand nous faisions escale quelque part, ils me plaquaient tout bonnement. Sauf lui, vous savez qui, le Mist-poeffer. Pourquoi devait-il dire ça, là tantôt? Nous sortions toujours ensemble. Nous buvions encore plus que les autres. Mais quand nous n'avions plus d'argent nous sortions encore ensemble.

» Donc, nous étions arrivés avec le *Scaldis II* à Todos-los-Santos. Nous sortions à nous deux, sous le soleil torride. Nous avions déjà avalé une belle série de gouttes; du rhum; mais nous restions très calmes, comme toujours lorsque nous étions seuls à nous deux. Nous ne parlions pas. Jusqu'au moment où, d'un coup, le silence absolu de toutes choses fut brisé : dans une auberge, devant laquelle nous passâmes bientôt, c'était un boucan infernal d'imprécations et de jurons. Nous n'avions pas besoin de nous consulter du regard : nous reconnaissions la voix du Rouquin, du Rat, de l'Eponge, de tous les autres copains. Mais, bien au-dessus de tout cela, une voix de femme qui hurlait d'une façon épouvantable.

» Une femme qui hurle, c'est rien. Ça nous connaît. Nous passons, sans plus. Mais la porte était ouverte et nous n'avions pas besoin de regarder à l'intérieur pour voir que cette voix hurlait en anversois. Et ça, bien entendu, c'est autre chose à Todos-los-Santos. Elle était en train d'invectiver son monde... jamais nous n'avions entendu quelque chose de pareil. Cela s'élevait des profondeurs du tumulte qui emplissait le bordel

d'un amas de choses rondes et sombres, — c'était comme une mer en furie la nuit, monsieur, et je n'ai jamais rien vu de pareil, et ça puait comme un bac à ordures : je ne l'oublierai jamais ! — dominant le tumulte âpre et forceené de nos camarades, le grondement comme d'un tonnerre formidable qui tombe coup sur coup : « Salauds de Flamands », et « Vous êtes des cochons comme tous les Flamands ! » et « Tous les Flamands se valent : tous des... ». Monsieur, elle dit un mot que je ne répéterai pas.

» Mon ami le Mist-poeffer dit : « Faut-il tolérer ça ? » Je vis que le rhum lui avait sauté d'un coup dans les yeux et alors il est dangereux. Mais je trouvais que ça allait quand même un peu fort, car je suis un Anversois. Quand nous nous fûmes postés tous deux dans l'encadrement de la porte, tous tournèrent leur visage vers nous. Nous fûmes accueillis par une immense acclamation, et c'était assez naturel. La femme était grasse et blanche de peau; elle avait les cheveux jaunes, mais son cou était déjà comme entouré de ficelles, car elle avait bien cinquante-cinq ans. Elle était habillée de satin rouge et l'étoffe se tendait sur sa lourde poitrine. Je n'en puis rien, mais je n'aime pas les femmes. Elle était là, au milieu d'un cercle, et elle gueulait toujours plus fort. Elle brandissait au bout de ses gros bras, dans chaque main, un grand verre pesant. Autour d'elle le cercle se rétrécissait de plus en plus. Dès que nos copains nous eurent aperçus, ils la serrèrent de plus près; certains paraissaient furieux; la plupart se mettaient de nouveau à rire, et ils la tiraient par la jupe, et lui donnaient des bourrades dans les reins. Moi : Alors moi je criai de ma plus forte voix : « Sus ! allez-y ! »

» Ils le firent, monsieur, et vous savez s'ils savent y faire. Bientôt ils furent tous cramoisis à force de plaisir. Mais cette femme se défendait comme un chat enragé. Elle rentra son ventre et baissa sa tête jaune. Mais elle donnait des coups de pied; elle griffait; elle mordait les oreilles; elle hurlait toujours et elle était rauque à force de crier : « Crapules de Flamands ! »

» Alors je brisé le cercle et les autres s'effacèrent : je la ferais bien taire, moi ! Je levai les poings, comme ça, et je marchai sur elle. C'est alors seulement qu'elle me vit : nous

étions nez à nez. Elle me regarda, d'abord soufflant de colère, mais bientôt avec une énorme stupéfaction sur son visage rouge qui tira au blanc. Elle me contempla si longuement que cela m'empêcha de taper, et que les copains eux-mêmes s'en aperçurent. Le cercle s'élargissait autour de nous : nous sentions qu'il fallait que quelque chose arrivât. La fièvre était tombée. Tout le monde se taisait. Alors elle dit tout d'un coup, bas et sauvagement : « Toi, tu peux me taper. »

» Et eux, qui se moquaient toujours de moi, ne se moquaient plus.

» Alors je lui donnai un coup sur l'épaule : elle s'effondra sur les genoux et mit un poing à terre. Je la heurtai de ma botte, au bras gauche : elle gisait de tout son long sur le sol. J'allai m'accroupir et me préparais à la malaxer avec mes poings.

» Mais alors elle souleva de terre son épais et blanc visage qui rougissait sous ses cheveux; suppliante, elle étendit les bras; elle s'écria en sanglotant :

— « O fieu, mon fieu : je suis ta mère ! »

» C'est arrivé, monsieur, il y a maintenant déjà vingt ans. »



Marc Chagall.

B u c o l i q u e s



Marc Chagall.

DÉCLARATION SUR LE FILM PARLE

par

S. M. EISENSTEIN, W. I. POUDOVKINE, G. W. ALEXANDROFF

(Traduit du russe par M^e Allard)

Le cinéma parlé entre dans la réalité et les Américains, en mettant au point sa technique, l'ont placé dans la première phase de son existence. L'Allemagne travaille intensément dans le même sens. Tout le monde parle maintenant de ce Muet qui a cessé de l'être. Isolés en U. R. S. S., nous nous rendons très bien compte que les moyens techniques dont nous disposons ne nous permettent pas de suivre prochainement cette voie. Néanmoins, nous trouvons que le moment est

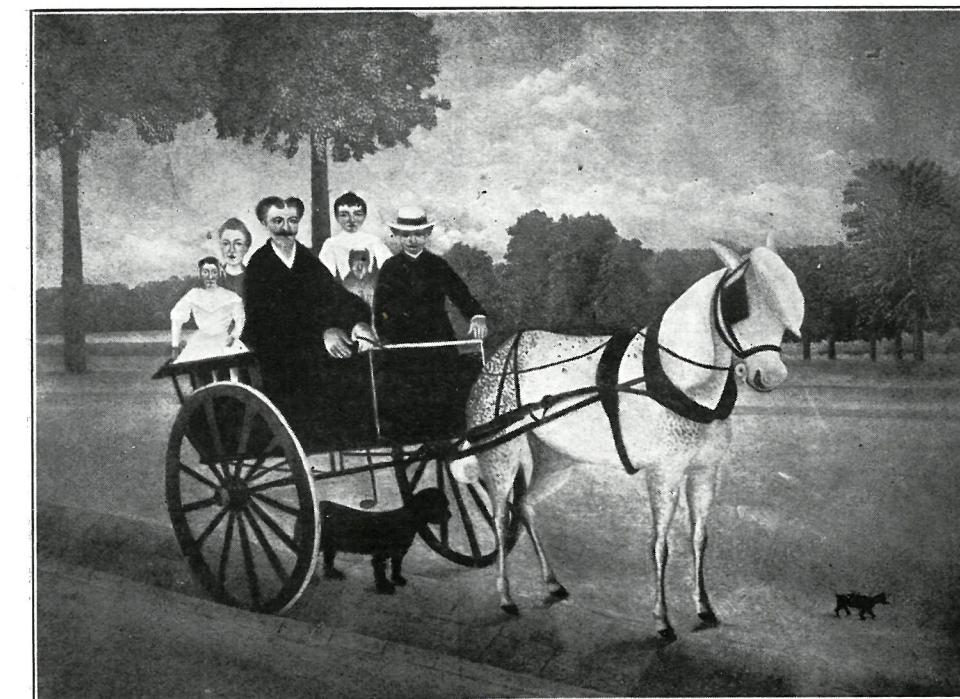


Photo Librairie de France.
Henri Rousseau : « La carriole de M. Juniet »



A Laethem-Saint-Martin, en 1897 : break de plaisir :
(Assis à la table : le peintre Albyn van den Abeele, à l'extrême-gauche ;
et le peintre Valérius de Saedeleer, le troisième à gauche)



Sur la Lys : M^{me} Norine et ses bassets

Photo Variétés.



Ed. Manet : « Chez le père Lathuille » (1879)
(Musée de Tournai)

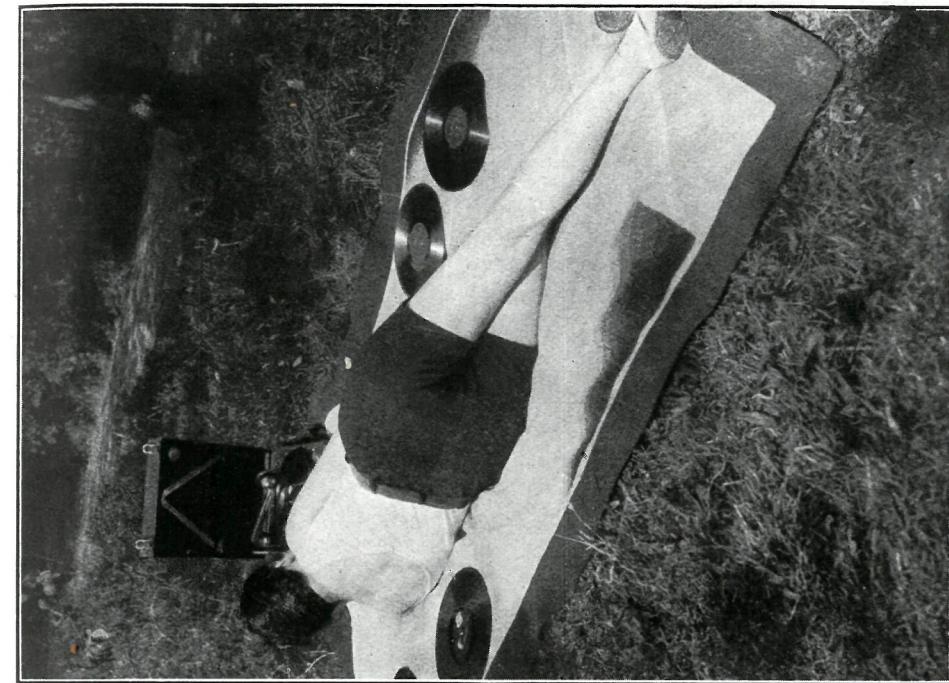
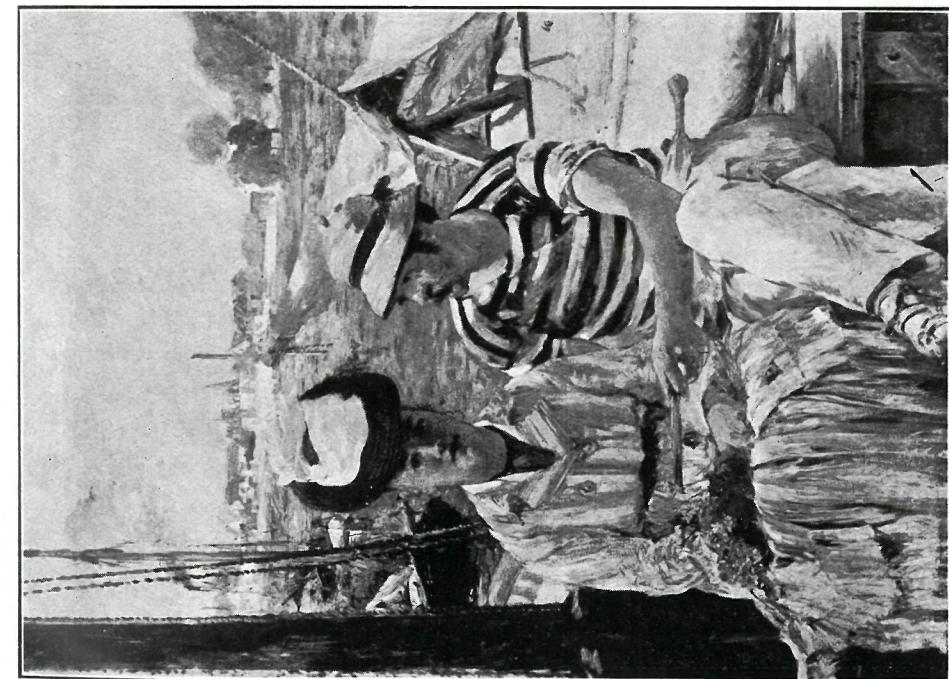


Photo Variétés.

Le gramophone sur l'herbe



Ed. Manet : « Argenteuil » (1874)
(Musée de Tournai)

Récoltes



Photo Variétés.

Les pommes

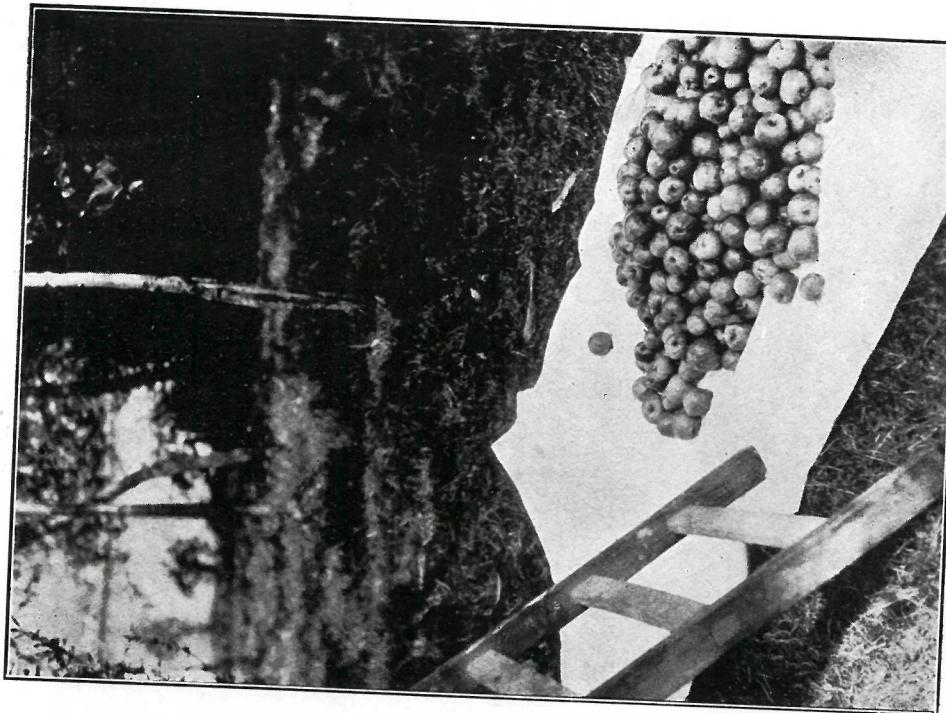


Photo Variétés.

Les pommes

Week-end



Photo Variétés.

Le jeune homme dans le mûrier

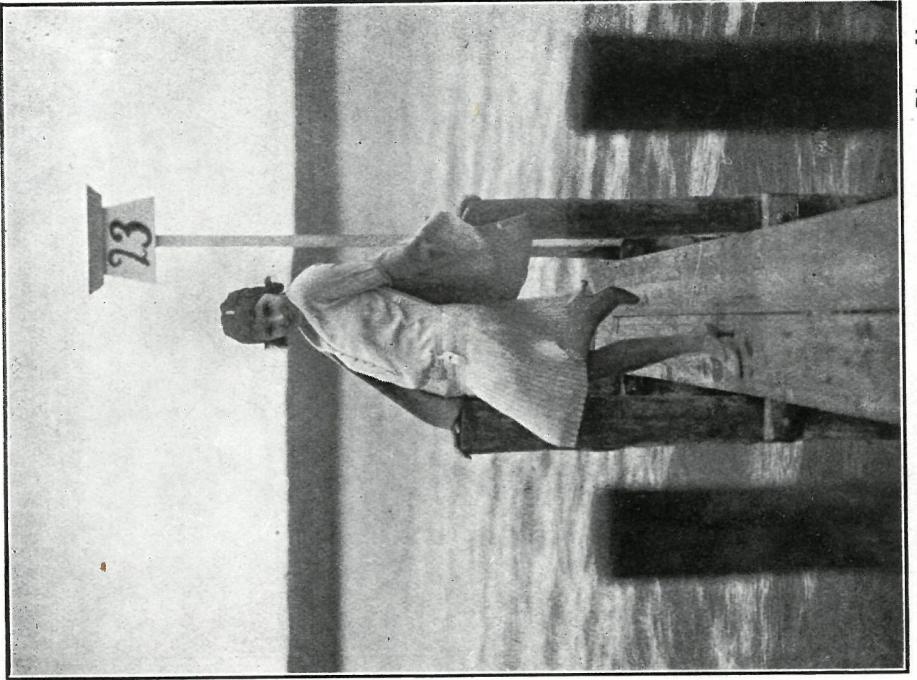


Photo Ufa.

La vedette Jenny Jugo



La Lys à Deurle

Photo Variétés.



Photo Rex.

Fragment de la « Péniche tragique » (« Stadt im Sicht »)
Film de Lupu-Pick

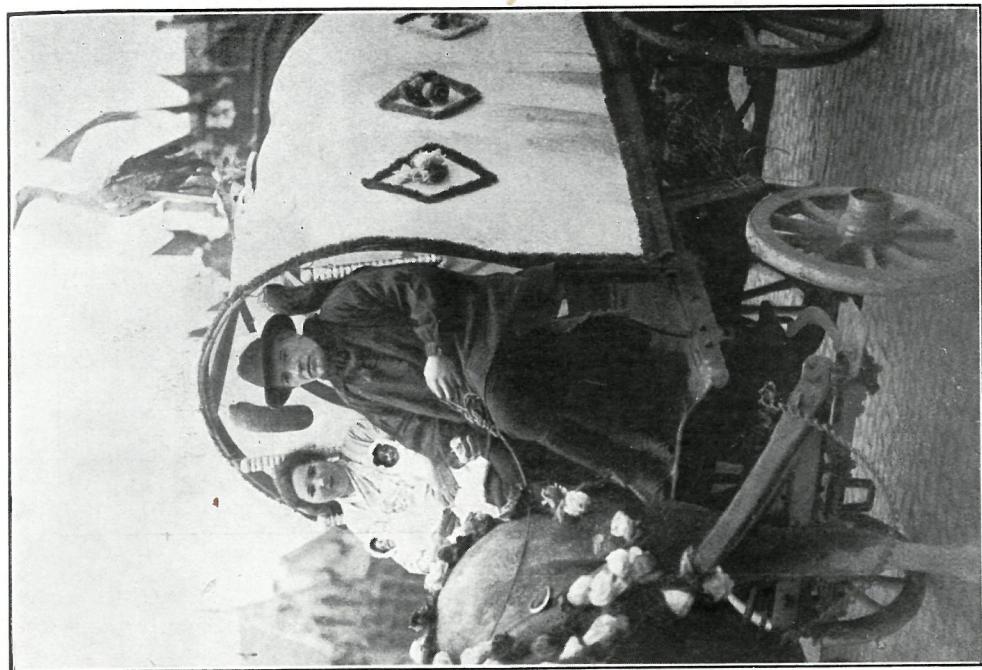


Photo Reportage Belge.

Le chariot de Caganne dans un cortège à Lierre

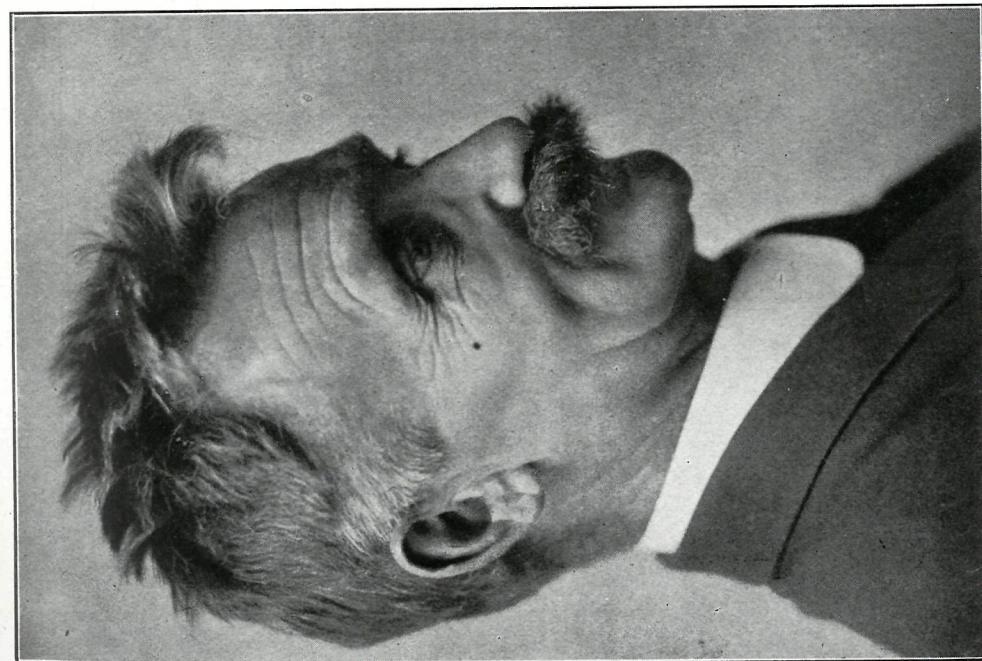


Photo Edgar Barbaix.

Le romancier flamand Stijn Streuvels



Etichove :

De gauche à droite : Valerius de Saedeleer, M^{me} Monique de Saedeleer, Piron, de Boevé, Paul Haesaerts, M^{me} Ramah, M^{me} Elisabeth de Saedeleer, W. van Rijswijck, Luc Haesaerts, Ramah



Jérôme Bosch : « Le portement de croix »
(Musée de Gand)

propice pour publier une série de propositions fondamentales théoriques dont la nécessité est d'autant plus immédiate que, d'après ce que nous apprenons, on tente de fausser la signification et l'emploi de ce perfectionnement.

Cette conception erronée des ressources de la nouvelle découverte technique peut, non seulement retarder le développement et le progrès du cinéma comme art, mais menace de détruire toutes ses conquêtes actuelles.

Le cinéma, à l'heure présente, agissant par impressions visuelles, retentit profondément sur l'homme et occupe à bon droit une des premières places de l'activité spirituelle. On sait que la mise en scène est le moyen primordial et unique d'action, et c'est sur ce postulat que se fonde l'influence intellectuelle mondiale du cinéma. Le succès international du film soviétique est dû, pour une part importante, à une série de procédés de mise en scène que les Russes ont découverts et pratiqués les premiers.

1. Voilà pourquoi les facteurs essentiels du développement ultérieur du cinéma sont ceux qui augmentent et élargissent les moyens de mise en scène qui agissent sur le spectateur.

En examinant toute nouvelle invention de ce point de vue, il est facile de voir la faible signification du cinéma en couleurs et du cinéma stéréoscopique comparé à la grande importance du cinéma parlé.

2. Le cinéma parlé est une arme à double tranchant et l'exploitation du film perfectionné ainsi suivra la ligne de la moindre résistance en ne satisfaisant que la simple curiosité.

Occupons-nous d'abord de l'exploitation commerciale des films parlés, de ceux dans lesquels l'enregistrement du son se fera en imitant la nature, c'est-à-dire coïncidera d'une manière exacte avec le mouvement sur l'écran et créera une certaine « illusion » de gens en rumeur, d'objets bruyants, etc...

La première période ne nuira point au développement du nouvel art, mais la seconde période peut être effrayante quand la pureté de la première impression émoussée, s'établira une époque de l'utilisation automatique de l'invention pour des drames « psychologiques » et autres représentations photographiées de l'ordre théâtral. Le son utilisé ainsi tuera la mise en scène. Toute addition de la parole à une scène filmée aug-

mentera son importance propre au détriment de l'ensemble qui procède surtout par juxtaposition des scènes séparées.

Ce n'est que l'utilisation du son à la manière du contrepoint par rapport à la scène qui donnera de nouvelles possibilités pour le développement et le perfectionnement de la mise en scène.

Les premiers travaux expérimentaux du cinéma parlé doivent être dirigés vers une discordance nette avec les tableaux visuels.

Le « choc » seulement donnera la sensation voulue, celle qui amènera ultérieurement la création d'un nouveau contrepoint orchestral des tableaux visuels et auditifs.

La nouvelle découverte technique n'est pas le fait du hasard dans l'histoire du cinéma, mais une sortie naturelle pour l'avant-garde cinématographique de toute une série d'impasses qui semblaient sans issue. Comme première impasse, il faut considérer les sous-titres et toutes les tentatives infructueuses de les introduire dans la composition du film comme élément de mise en scène (morcelement du titre, agrandissement ou diminution de l'écriture, etc...).

La seconde impasse se présente sous forme de scènes explicatives alourdissant la composition du film et ralentissant le tempo.

De plus en plus, les sujets des films deviennent compliqués, de même que les problèmes qu'ils posent aux metteurs en scène. Les tentatives de les résoudre uniquement par les moyens visuels de la mise en scène conduisent ou bien à des problèmes insolubles, ou bien engendrent des mises en scène baroques voisines de la démence et de la décadence réactionnaires.

Le son traité comme un nouvel élément de mise en scène, comme un facteur indépendant de l'image visuelle introduira nécessairement de nouveaux moyens d'une puissance inouïe pour exprimer et résoudre les problèmes les plus compliqués.

Ces problèmes nous avaient découragé par l'impossibilité de les résoudre au moyen des méthodes imparfaites du cinéma, opérant uniquement par les images visuelles.

La méthode du contrepoint servant à la construction du

film parlé non seulement n'affaiblira pas la portée internationale du cinéma, mais portera cet art à une hauteur et une puissance non encore atteintes.

Grâce à cette forme de réalisation, l'expansion du film ne sera plus limitée aux marchés nationaux, comme cela se présente pour les pièces de théâtre et comme cela se présentera pour la pièce filmée; au contraire, elle donnera la possibilité de lancer l'idée incluse dans le film à travers le monde en conservant sa capacité de diffusion.

Moscou, le 20 juillet 1928.



Marc Chagall.



Léon Spilliaert.

LE DOMAINE DE PALMYRE (1)

(Fragment)

par

RAMÓN GOMEZ de la SERNA

(Traduit de l'espagnol par Robert Ganzo)

Ils montaient dans le landau aux sonnettes allègres et — c'était leur secret — faites d'argent. Puis, comme s'ils se furent promenés en hamac, ils s'en allaient de paysage en paysage, cachés par la montagne bleue de la capote.

Désireux de connaître la récente confidence de la capitale, ils suivaient la route aboutissant à la voie ferrée.

Le train défilait avec ses petites fenêtres ensoleillées et ses voyageurs qui paraissaient assis dans les fauteuils d'un gai

(1) Copyright by S. Kra, à Paris.

salon de coiffure, lisaiient les journaux lumineux et cuits de l'été. Les ciseaux de la belle journée leur caressaient la nuque.

Des sourires muets animaient ces étrangers partis vers des contrées heureuses, car ils songeaient aux inimitiés lointaines. Leurs sarcasmes s'adressaient aux méchants obligés de rester, par ambition ou torpeur, dans des pays rigoureux. Dans cette pacifique ambiance, les voyageurs oubliaient définitivement les lettres anonymes reçues au cours de leur vie.

Parmi les champs s'élevaient des châlets qui contemplaient les étendues immenses. Ces châlets auraient vu la mer si on les avait bâti un peu plus loin, sur des terrains ne coûtant pas plus cher. Le père de leurs habitants était-il mort au cours d'un naufrage?

Chaque fenêtre du Portugal a sa signification propre, son geste particulier, son extase distincte. L'une est la fenêtre du guetteur spirituel; l'autre celle du nostalgique; une autre encore, celle de l'énervé.

Lorsqu'ils dégringolaient les côtes, les deux chevaux attelés au landau tournaient la tête au risque de se disloquer les vertèbres. Unis dans une délirante peur, ils paraissaient, emballés, ne plus pouvoir retenir la voiture au timon décoché comme une énorme flèche. Leurs yeux effrayés se reflétaient dans le chemin. Mais on se tirait sans accident de ces moments difficiles car, dans les descentes, le frein intervenait, tel qu'une machine à soumettre le destin.

Et la campagne reprenait sa sérénité.

Les fèves en fleurs prodiguaient leur parfum correspondant au rêve de leur saveur.

— Cela sent, à peu près, comme la fleur d'amandier, disait Armand.

— Cette odeur est ordinaire; mais elle est tolérable, répondait Palmyre.

— La campagne nous offre ce qu'elle a. Pourquoi qualifier ainsi ce qu'elle te donne — reprenait-il, afin de la réfréner, comme un cocher agissant sur ses chevaux.

— Cette odeur est ordinaire — ripostait-elle, bravement. Et toi, pourquoi ne désires-tu pas que nous ayons chez nous, sur des guéridons, des pois de senteur? Si quelqu'un nous demandait le nom de ces fleurs, lui dirais-tu la vérité?

Armand se taisait. Les fèves continuaient à répandre leur parfum pour cuisinières sentimentales, un parfum succulent qui s'infilttrait à travers les clôtures de pierre abondant dans la vallée. Ce qui suggérait à Armand :

— Le paysage doit avoir mal aux dents.

Souvent, ils passaient en des chemins bordés de pins. Avec leur chevelure obscure et leur corps sombre, les pins sont les plus humains des arbres. Tous sont prêts à parler, à dire les choses de la terre que leurs racines écoutent. Mais aucun ne s'est encore décidé.

Ces chemins faisaient penser aux voies ferrées bordées de poteaux téléphoniques. Ils semblaient être en marche, toujours, avec un mouvement particulier.

Un moment venait où Palmyre et Armand se consacraient à l'arbitraire, glosaient sur toute chose. Ainsi, par exemple, les déchirures qui ourlaient les nuages étaient pour elle : « des fenêtres donnant sur le soir de Dieu, des fenêtres d'où l'on pourrait tout voir si quelqu'un nous hissait jusqu'à elles, comme on soulève les enfants qui veulent regarder ce qu'ils ne peuvent atteindre ».

Lui, opinait, signalait des montagnes qui étaient comme des châteaux : « La nature, fort romanesque, veut qu'on la dote de châteaux entourés de fossés et de tours. »

A chaque instant, nous découvrons autrement le monde, et nous lui trouvons des nuances nouvelles, le soir, surtout, quand les langues se délient.

Palmyre rentrait, plus attendrie; et sans craindre le cocher qui aurait pu surprendre son geste, elle cherchait les mains et la bouche d'Armand, comme une pigeonne cherche le bec du pigeon. Mais lui la repoussait doucement, car il pensait à la

téméraire avidité qu'il y a dans les jumelles des oisifs propriétaires des châlets.

Ils regagnaient le palais, croisaient des ouvriers qui rentraient chez eux. Et comme, chaque soir, l'heure semblait plus avancée, ils redoutaient la subtile fenêtre qui provoque la pneumonie.

Le landau parvenait enfin au domaine, tressautait sur le bord de pierre de l'entrée. Ce saut de la voiture sur ses ressorts marquait l'instant d'intimité; un saut comme celui que font les chevaux des cirques quand ils ont fini de s'exhiber et s'apprêtent à regagner leur écurie.

Dans le palais plein d'un silence précieux, ils retrouvaient une lumière plus expressive, une lumière restée seule dans les chambres, pleine de confidences, et dont le meilleur s'infilttrait dans les carafes de cristal.

A cette heure, Armand comprenait mieux la suavité du Portugal, son intonation, la sérénité d'un autre temps qui y abonde. Il se souvenait d'une paix égale à celle-là, en 1889, dans la maison de sa grand'mère, rue de Montéléon, lorsqu'il était enfant et que survenait l'heure de la sieste.

Il y avait dans le palais une savoureuse atmosphère qui, vieille de trente ans, semblait virginal.

Les bras ouverts, Palmyre offrait à son amant les baisers de la nudité, les baisers sur les draps défaits. Puis, elle s'habillait d'une robe impeccable. Mais comme Armand faisait à peine cas de Palmyre, elle, dépitée, se cachait pour pleurer.

— Tu es donc née pour pleurer? demandait-il, ne pouvant s'empêcher de provoquer ses larmes ou un grand chagrin pour les justifier. Au lieu d'apaiser ce penchant aux larmes, sa cruauté d'homme la fomentait.

Au loin, les brumes de la mer faisaient reculer le dernier village de la côte qui devenait comme irréel.

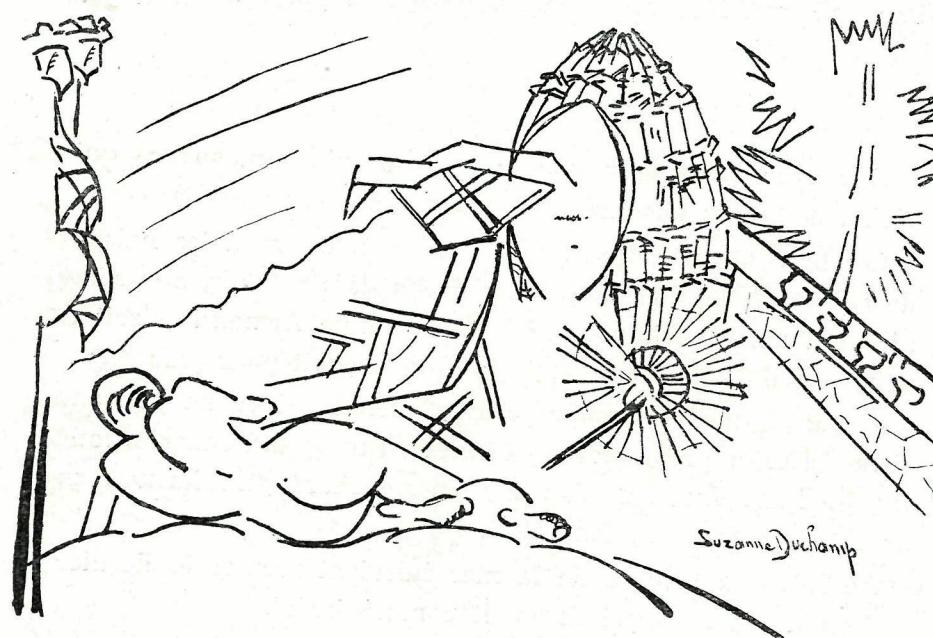
Alors, après avoir diné, fatigués comme des enfants, ils entraient dans la chambre à coucher.

Armand qui, pour cet instant, avait projeté tant de choses,

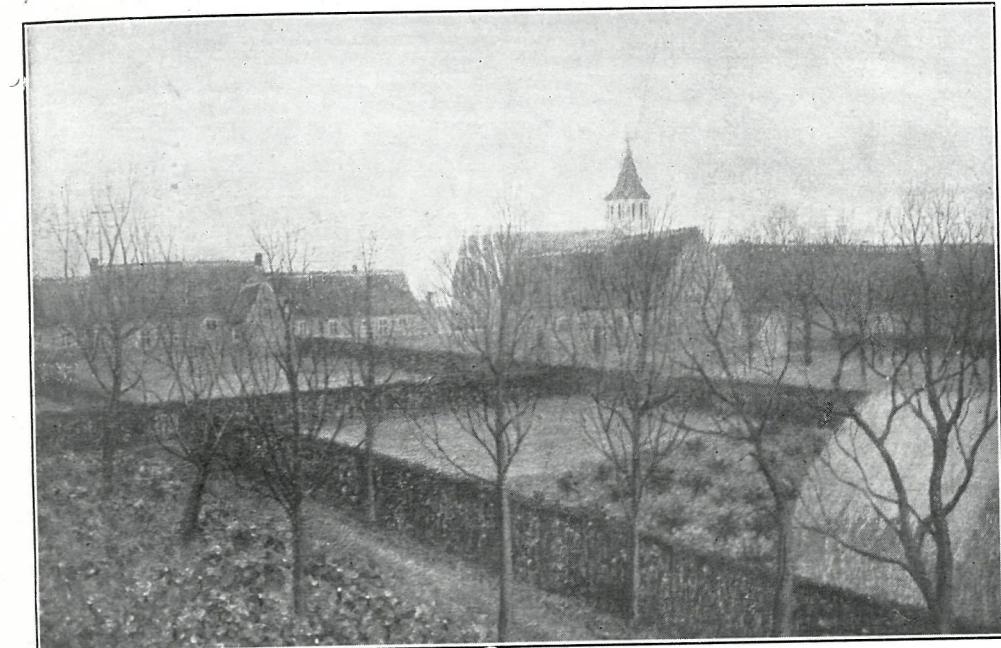
se sentait somnolent et, des arènes du sommeil, voyait Palmyre lever les bras et dégraffer sa robe.

Elle avait l'ancienne et soigneuse coutume d'enfermer dans un coffret de cristal les bijoux dont elle se dépouillait avant de se coucher et qui étaient comme les cadenas de sa beauté. Cela la rendait libre, ondine du lit, déliée des obligations sévères qu'imposent les vieux bijoux, souvenirs moraux des femmes austères de la famille.

Et là-bas, dans cette atmosphère de solitude malheureuse, pour Armand, la nudité de Palmyre devenait presque inexistante. Au lieu de la posséder plus complètement, plus à lui seul, il se sentait éloigné d'elle, et la femme semblait se déshabiller dans le néant suprême.



Suzanne Duchamp.



Albyn van den Abeele : « Panorama de Laethem-Saint-Martin »



Emile Claus : « Vaches traversant la Lys »
(Musée Moderne de Bruxelles)



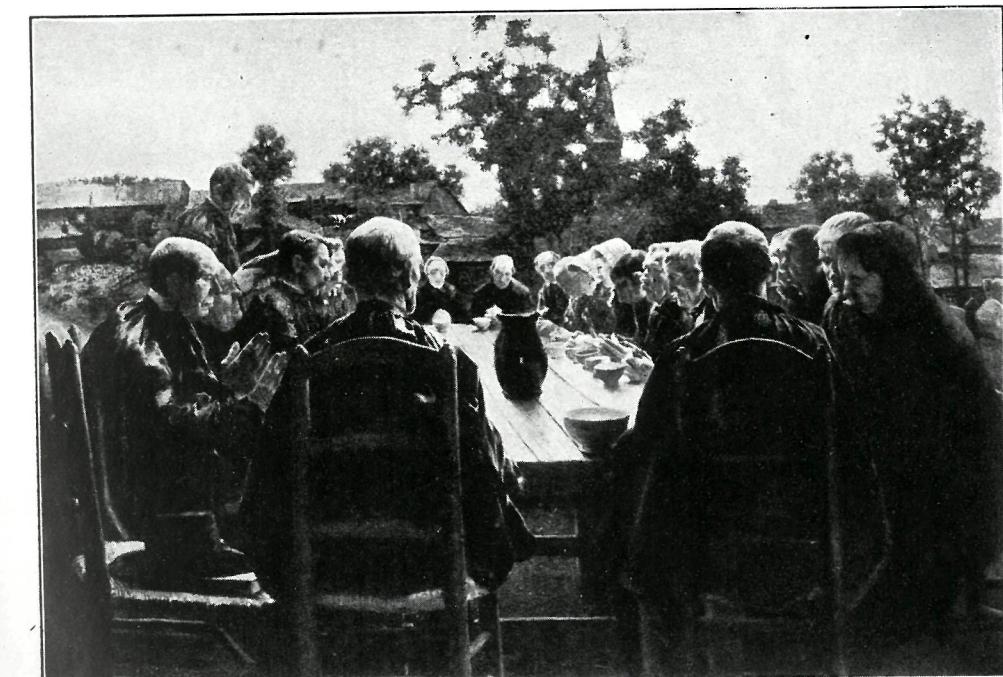
Valerius de Saedeleer : « Paysage flamand »



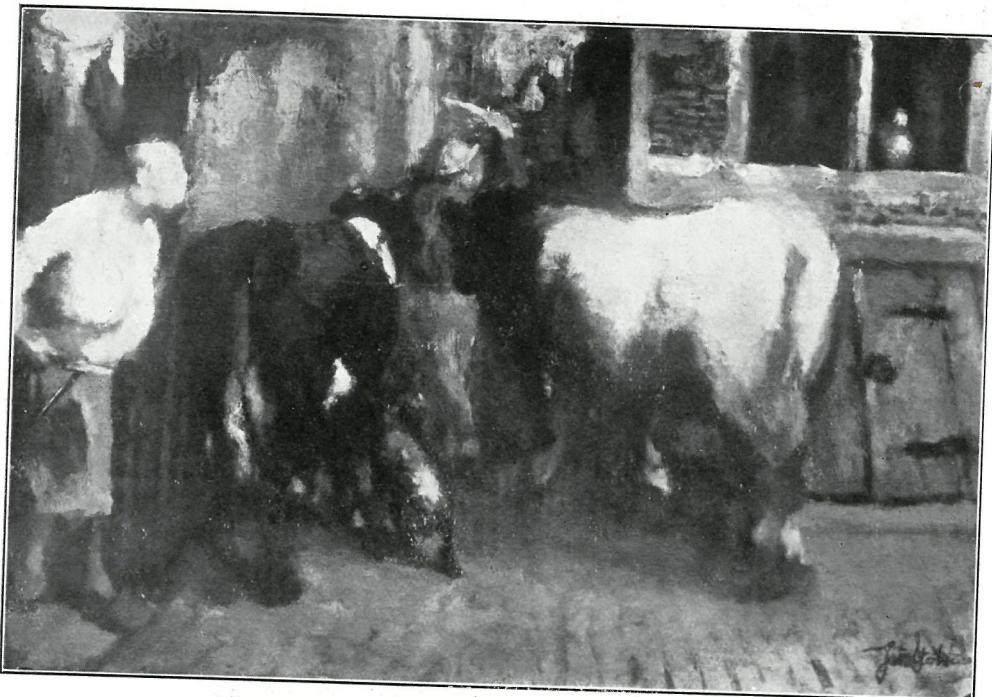
Eugène Laermans : « Le chemin du repos »
(Musée Moderne de Bruxelles)



Constantin Meunier : « Paysage borain »



Léon Frèderic : « Le repas des funérailles »
(Musée de Gand)



Jan Stobbaerts : « Vaches »
(Musée d'Anvers)



Jacob Smits: « Fin de journée »
(Musée de Bruxelles)



Roger van Gindertael.

CE RETOUR A LA NATURE...
par
P.-G. VAN HECKE

L'aventure scientifique est celle qui nous apprend que des traditions éternelles régissent la construction d'un nid de moineau; que le coyote qui s'échappe de la captivité est capable d'emprunter, au profit de sa race, quelques tours malicieux à l'homme; qu'il y a un art compliqué à s'équiper pour vagabonder, même en amateur, pendant une quinzaine dans les grandes forêts du Nord américain; qu'il ne faut jamais s'embarrasser d'un fusil quand un pistolet à un seul coup, tirant à plus de cent mètres, peut suffire au gibier de la saison, etc., etc.

Aussi, les boucaniers des bords de la Lys et de l'Escaut, qui jouent quotidiennement au grand départ à bord d'un bac de passeur et qui regardent disparaître les dos des gendarmes avant de lever leurs nasses, puiseront-ils, avec quelques leçons en plus, beaucoup de joie à lire des guides comme ces *Livres de Nature*, qui paraissent en ce moment (1).

L'aventure réelle se jouant dans l'imagination, ces écumeurs d'eau douce ne se trouveront pas diminués en profitant de certains enseignements sur la façon de suivre la piste d'un vulgaire rat de campagne, ou sur la manière de traiter les chaussettes de laine, à préférer aux chaussettes en fil, ne fut-ce qu'à l'usage de leurs flaneries le long des berges. Tant de connaissance en plus n'arrêtera pas leurs élans à renfermer l'aventure pratique dans certaine atmosphère locale. Tandis que leurs dispositions permanentes à partir : cartes routières, casquettes, souliers de chasse, chandails, pipes, shakers, cannes à pêche, tentes, thermos et paniers à pic-nic ne s'émeuvent pas pour si peu.

—

Un ami nous confie : « ... Aussitôt cette fortune réalisée, je pars vers une île polynésienne et m'y établis — femme, enfants, etc. —. L'idée est moins originale que je n'avais cru : Alain Gerbault vient de s'y déterminer. Mais à mon tour... »

Romantisme du temps. Nouveau romantisme. Goût de l'aventure. Amour de la solitude. Attrarice de la vie naturelle. Mirage du primitivisme. Art nègre. Poésie nègre. Dégout de la civilisation. Haine des vanités bourgeois. Mépris du progrès. Ecœurement des fictions sociales. Que nous comprenons cela!

Il suffit de bénéficier de la chance de ne pas devoir gagner cette fortune, nécessaire à l'évasion. Pouvoir se permettre de

(1) Ernest Thompson Seton : *La Vie des bêtes pourchassées* (Edit. Librairie Stock).

Stewart Edward White : *La Forêt* (Ed. Librairie Stock).

ne pas être happé par les engrenages des nécessités quotidiennes, ni de trop aisément en triompher. La lutte entraînante pour le superflu est un autre esclavage, dont il faut se méfier. Après quoi, il convient de réfléchir avant de composer ces bagages définitifs, où il n'y aura rien de trop ni rien de trop peu. Une grave question se pose : quelle route choisir ?

Les confidences (lettres intimes aux familles et aux amis) des coloniaux, des explorateurs et des chercheurs révèlent l'existence de singuliers obstacles à la solitude, dont sont peuplées jusqu'aux terres de l'extrême-silence. Tandis que les livres et les films nous apportent des renseignements frappants sur la corruption et l'avilissement, par les seuls effets du progrès, des parties les plus reculées du monde. Il serait curieux, par exemple, de connaître en ce moment les résultats d'une enquête, universellement menée et qui tâcherait de savoir en quel endroit du monde l'homme et sa famille pourraient-ils vivre seuls ?

La mesure de l'isolement n'est sans doute pas contenue dans les degrés d'éloignement, mais dans les contacts et les relations que l'homme est obligé d'entretenir avec ses contemporains. La vie des fonctionnaires et des colonisateurs, qui s'agglomèrent dans tel ou tel poste avancé aux colonies, devient rapidement aussi étroite, aussi mesquine, aussi étouffante de préjugés, cancans et petitesses, que la médiocre existence conventionnelle que l'on traîne dans les villes de province. Demandez à ceux qui font partie de la « société » dans les villes naissantes au Congo, par exemple !

Malgré tout, la marche triomphale de la civilisation ne s'est pas arrêtée en chemin depuis les lettres de Gauguin. Les fameuses *Lettres des Iles-Paradis*, de Bohun Lynch (2), autant que les détails livrés par les multiples récits de voyages, parus en librairie dans les derniers temps, nous apprennent par ail-

(2) F. Rieder et Cie, éditeurs.

leurs à quels ennuis, d'ordre moral et pratique, se heurtent partout les hommes qui s'évadent. On ne se débarrasse plus, ni aux îles, ni dans les forêts, de certaines promiscuités encombrantes et gênantes : les autorités, les pasteurs, les missionnaires, les planteurs, les ingénieurs, les trafiquants, les touristes. Pour ne pas parler des indigènes eux-mêmes, dont les plus purs effets de simplicité animale visent à l'imitation, sinon, après quelques expériences, à la haine du civilisé.

—

L'homme et sa famille, entourés de quelques fidèles domestiques, bien stylés, quelques bons chiens bien dressés, peuvent sans doute vivre aussi éloignés des milieux civilisés dans certains creux des Ardennes, que sur cette île polynésienne et idéalement lointaine. Le primitivisme n'excluant pas le confort (voyez la fortune conditionnelle), ils auront à l'usage de leurs rares amis, à leur tour bien choisis, des chambres chauffées en hiver et tapissées de livres. Tandis que pour éviter les intrus et les frottements, ils n'ont qu'à bâtir leur demeure loin des gares et des routes nationales.

Pour les mêmes raisons et fort du même désir d'affranchissement, l'individu se cache mieux dans les grandes villes de la vieille Europe que dans le West sillonné par la police montée. Il n'y manque même pas, dans ces villes, pour qui recherche les émotions directes et dénuées des artifices de l'éducation, les exercices où les instincts dominent les lois.

Le plus farouche isolement peut s'y réaliser avec moins de risques que parmi certains naturels, sur lesquels pèsent quelques siècles d'atavismes hostiles aux pratiques de l'intelligence et de la loyauté. Quant à leur conception de l'absurde, elle est située aux antipodes de toute interprétation poétique.

Si la fraîcheur et le rajeunissement du barbarisme vous attirent, soyez barbares vous-mêmes à l'égard des fausses cul-

tures littéraires, des dangereuses compromissions sociales, des stupides relations mondaines. Surtout, suprêmes expériences, opposez vos abstractions aux positivismes régnants, la révélation de votre conscient à la logique générale, vos silences aux démonstrations de l'esprit. Retranchez-vous dans une inquiétude morale, qui ne doit rien aux obligeances spéculatives de la prétendue humanité. Achetez votre pain contre de l'argent comptant et payez les avances de vos voisins avec de l'indifférence. Il n'en faut pas tant pour être le fantôme de votre quartier, dont la concierge, le propriétaire, le livreur, l'agent de police, le facteur, le laitier diront qu'il vit dans la lune. A moins que cela ne vous paraisse pas loin assez?...



Roger van Gindertael.

CE JOUR-LA...

par

GEORGETTE CAMILLE

*Ce jour là plus que jamais
Oiseaux indociles des nuées
Dedans une ombre qui s'ennuie
Des âmes à travers le toit
S'installent entre mes doigts
Pour rebondir jusqu'au sommet.*

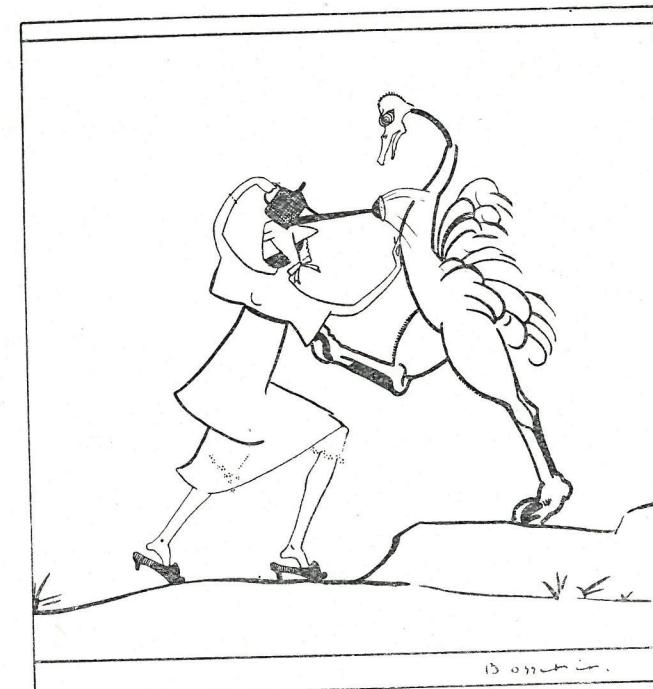
*Visages enroulés dans l'instant
La vie s'en va sans qu'on la voie
L'esprit entre et sort par des cercles de bois
Un noyé flotte entre deux planches
Des oiseaux morts poussent aux branches
Et se balancent dans le temps.*

— Or, les distances sont inévaluables et se poursuivent dans les nuées à des vitesses qui n'ont plus de mesure dans le temps ni dans l'espace. Seul le sang continue à monter lentement dans une serre de glace il dénonce à travers les vitres un bouillonnement épais qui bat comme un cœur. La vie va-t-elle en surgir.

Ou cet élan qui me torture et cherche à s'échapper sans que je sache de quel côté il s'installe est-ce bien en mon corps non plutôt entre les rayons d'une certaine auréole car nos yeux ne savent pas encore crever l'invisible opacité du jour.



Léon Spilliaert.



Jean de Boschère.

UNE FORMULE LITTÉRAIRE DE LA SENSUALITÉ

par

DENIS MARION

L'amour, cette passion si visionnaire, exige dans son langage une exactitude mathématique; elle ne peut s'accommoder du langage qui dit toujours trop ou trop peu (et qui sans cesse recule devant le mot propre).

STENDHAL.

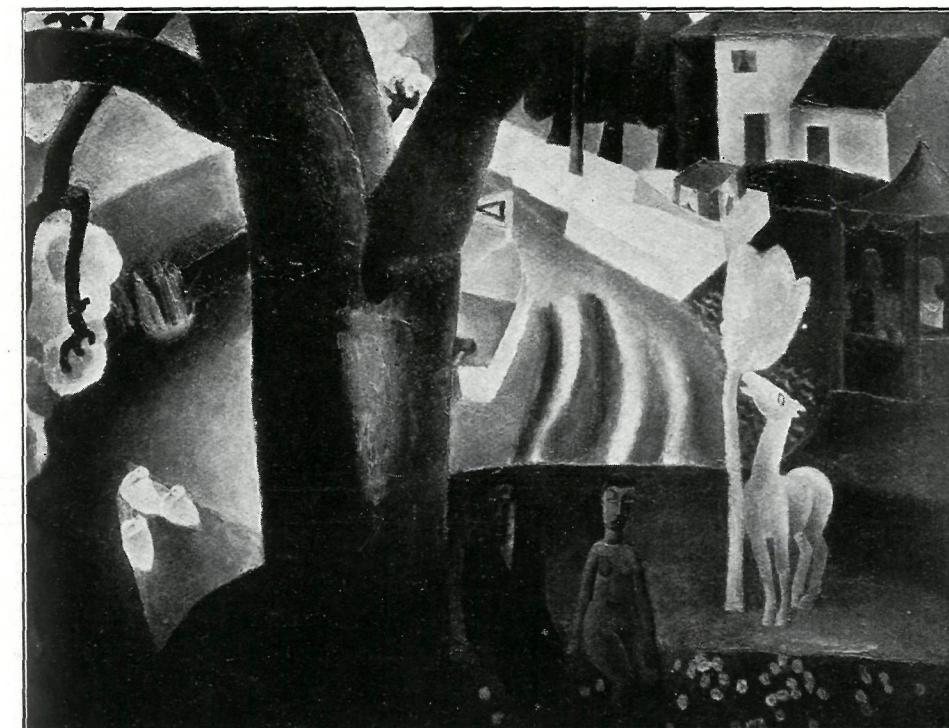
Je ne me donnerai pas le ridicule de vouloir découvrir les rapports existant entre deux des aspirations élémentaires auxquelles l'être humain est en proie: le désir physique et le besoin d'écrire. Tous ceux qui les ont subis savent que le premier engendre le second et s'aide souvent de lui pour arriver à ses fins. Ils sont tous deux susceptibles de la même sublimation qui, les rendant moins immédiatement intéressés, conduit l'un à l'amour et l'autre au souci de l'œuvre d'art. Mais si la poésie, le roman, le théâtre ne vont guère sans l'expression

de l'amour, au contraire l'image qu'ils offrent de la sensualité a toujours été très incomplète et le plus souvent fort idéalisée. Pourtant, l'on sait bien que le simple besoin de s'exprimer se complait à retracer soit le désir grossier, soit la forme physique que manifeste la passion : en témoigne à suffisance la correspondance d'auteurs très réservés à l'ordinaire — ou du moins ce qu'on nous a livré de cette correspondance et qui suffit à donner l'idée du reste. Mais aussitôt qu'un homme se préoccupe de publier ce qu'il écrit et de lui donner une valeur littéraire, il perd toute franchise à propos d'un sujet autour duquel il lui faut bien rôder. Les amants de Stendhal même (qui allait cependant jusqu'à écrire un chapitre sur les fiascos) semblent abandonner toutes leurs facultés d'analyse avec l'usage de leurs sens lorsqu'ils entrent dans la chambre de leurs maîtresses à moins que, lorsqu'ils en sortent, ils ne se contentent de perdre la mémoire. Il faut attribuer cette carence pour la plus grande part à la tyrannie d'un certain goût — d'ailleurs en régression. Mais elle ne se comprendrait pas si elle n'avait une autre cause : un disciple de Freud parlera de refoulement, mais les écrivains n'ont-ils pas cru plutôt que le détachement qu'implique l'œuvre d'art les obligeait à choisir des sujets désintéressés, c'est-à-dire qui eussent déjà passé par cette sublimation des sentiments (ou bien l'on peut prétendre que le travail de transposition artistique est plus aisément appliquée à de pareils sujets) ? On justifierait ainsi dans la littérature le rôle de l'argent aussi réduit que celui de la sexualité et l'allure guindée des auteurs aussitôt qu'ils manquent à cette tradition. Enfin, la servitude de l'homme à l'égard des choses de l'amour est si grande qu'il est difficile d'atteindre à leur connaissance, autrement que sous une forme scientifique, dépouvue de tout contenu sensible : il est toujours trop tenté de croire qu'il est seul à éprouver le plaisir physique avec cette intensité et que personne ne peut arriver à le ressentir d'une autre manière que la sienne. A cette double erreur, presque contradictoire en ses termes, qui échappera ?

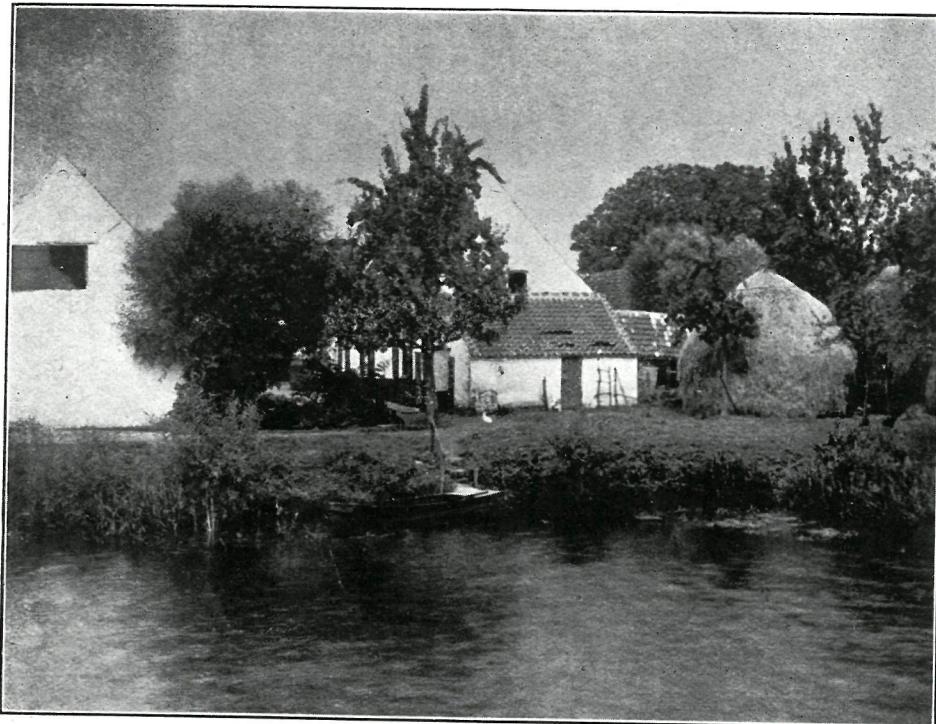
Ces causes profondes l'emportent sans doute sur les circonstances extérieures (opinion publique, rigueur des tribunaux), sinon l'on ne s'expliquerait pas que la littérature pornographique n'ait pas non plus abouti à nous donner une image acceptable de ce qu'elle voulait précisément décrire. Tantôt, elle se borne à fournir des indications matérielles, curieuses sans doute, mais singulièrement dépourvues de ce qu'il est permis d'appeler l'élément qualitatif; ce n'est alors guère mieux que la transcription verbale de ces dessins ou de ces photographies qui ne nous cachent rien, sauf le plaisir que des êtres peuvent prendre à se disposer comme ils le font. Tantôt elle s'éloigne de la réalité autant que les volumes de la Bibliothèque Rose et, comme ceux-ci sur le cœur,



Photo Edgar Barbaix.
Le passeur d'eau à Baerle-sur-la-Lys



Frits van den Berghe : « La Lys »



Une ferme à Afsnё-sur-la-Lys

Photo Rob. De Smet.



Une ferme à Baerle, en Flandre

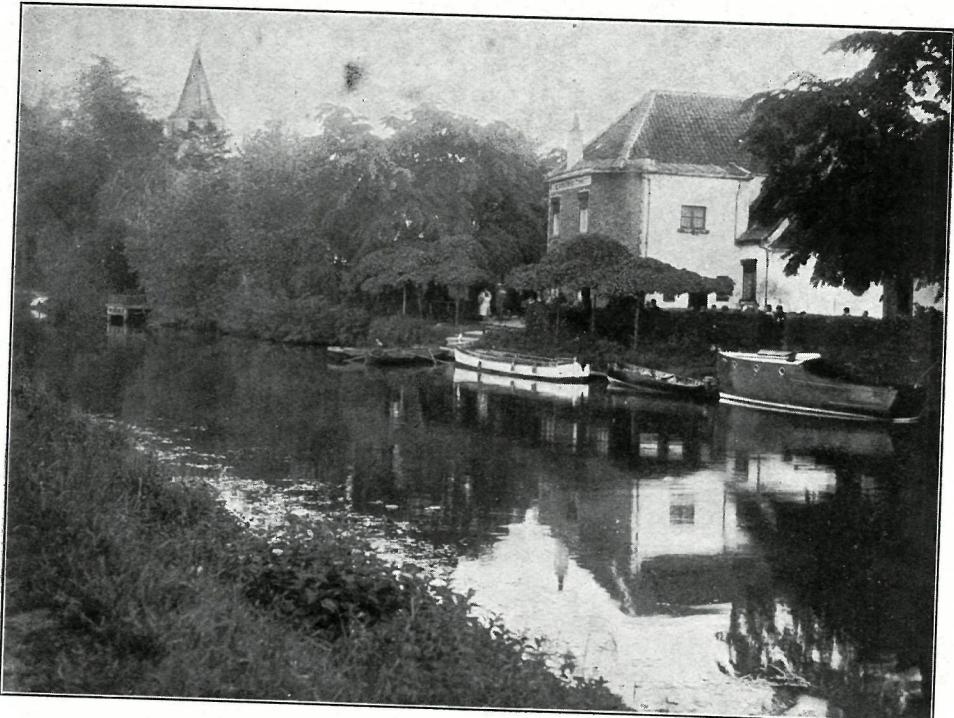
Photo Edgar Barbaix.



Maurice De Vlaminck : « Paysage »



Constant Permeke : « La ferme »



Le village d'Afsnё-sur-la-Lys

Photo Rob. De Smet.



Edgar Tytgat : « Un dimanche à « Malpertuis » sur la Lys »

elle est impuissante à nous renseigner sur le corps de l'homme. Cette défaillance se comprend si l'on réfléchit au but que cette littérature s'assigne : on ne cherche pas dans de pareils livres l'expression du plaisir qu'on a connu, mais une contrefaçon de ce plaisir, bien pauvre d'ailleurs. Ils jouent somme toute le rôle des boucles de cheveux, des mouchoirs et des photographies qui permettent de se replacer à volonté dans l'état de sensibilité voulu.

Depuis un siècle à peine, on s'est avisé de traiter la sensualité ou même la sexualité comme un autre thème à littérature. Mais n'y ont réussi que ceux qui ont dominé leur découverte et ne lui ont accordé qu'une place mesurée dans leur œuvre. Quelques vers, quelques notes de Baudelaire donnent ainsi de la conjonction des corps une image émouvante et précise. Les naïfs ont échoué qui voulurent résoudre le problème qu'ils avaient entrevu, en l'isolant et d'un seul coup. *Aphrodite* et la *Toison d'Or* par exemple sont des témoignages déjà bien oubliés de cet échec que M. Jules Romains vient d'essuyer à nouveau avec le *Dieu des Corps*. Comme les livres de Pierre Louys et de Jean de Gourmont pèchent par les mêmes défauts que celui de M. Romains, je ne m'attacherai qu'à celui-ci pour ne pas fatiguer le lecteur à l'évocation d'une mauvaise littérature qu'il a eu le temps d'oublier. Le *Dieu des Corps* est, comme on dit, l'objet de toutes les conversations et traîne sur toutes les tables de nuit. Il suffit amplement à ma démonstration. Sa valeur artistique est tout aussi médiocre sans doute, mais ce n'est pas ce qui m'occupe ici. En effet, un livre consacré à cette matière peut présenter le même intérêt de document qu'un traité d'histoire, de philosophie. Cet intérêt est indépendant du mérite artistique qui peut être considérable comme chez Toulet, Proust, Gide, ou qui peut manquer complètement comme dans les entretiens des surréalistes sur la sexualité, chez Sade ou Sacher-Masoch. (Il convient d'ailleurs de ne pas exagérer l'apport de ces deux derniers auteurs qui n'ont guère fait que donner un nom à des déviations de l'instinct sexuel.)

A ce point de vue, la description que fait M. Romains de l'amour physique me paraît mériter deux sortes de reproches. D'abord, elle est conventionnelle et fausse. Conventionnelle, en ce sens qu'elle distingue mal ou qu'elle ne distingue pas dans les sentiments et dans les actions ce qui est original et sincère de ce qui est livresque et commun. Deux discours de Lucienne suffiront comme exemples : « J'ai lu (tu penses qu'on peut être très sage et avoir lu cela), j'ai lu que dans certaines sociétés antiques les femmes adoraient le sexe de l'homme, lui rendaient un culte. Et je ne te dis pas que j'étais révoltée. Mais c'était pour moi aussi étrange, aussi loin dans les anciennes folies, que

le sacrifice de Moloch, de *Salammbô*. Eh bien... — Eh bien?... — Eh bien (elle enfouit encore mieux son visage et frissonna des pieds à la tête)..., eh bien! je ne savais pas que ce pouvait être... oui, si beau, avoir cette beauté impatiente, terrible. Quand tu as regardé mes seins, hier, je reverrai toute ma vie l'élan que tu as eu. C'est quelque chose d'aussi fort pour moi. » «Sais-tu que, hier soir, j'aurais accepté de mourir?» Je ne reproche pas à ce langage sa vulgarité, son faux réalisme fait de *eh bien* répétés quatre fois et d'épithètes recherchées. Mais, à supposer que ce soient là les sentiments d'une femme la nuit et le lendemain de ses noces, à supposer même qu'elle les exprime, c'est un acte de débilité intellectuelle de ne pas indiquer à l'instant même où on les reproduit à quel point ils sont artificiels, combien ils sont démentis d'ailleurs aussitôt par des actes ou des paroles moins élaborées et enfin quel mépris ils doivent naturellement inspirer à celui à qui l'amour ne commande pas d'en être la dupe.

Description fausse, car le récit que Pierre Febvre fait de son mariage ne cesse de participer de cet aveuglement dont l'amour a besoin pour naître et peut-être même pour subsister, mais dont une œuvre littéraire doit être exempte. Il est ridicule que, dans cette prétendue tentative de nous restituer les jeux de la chair dans leur réalité, on puisse trouver des déclamations enflées sur la beauté d'une femme, spécialement de ses seins et de son ventre, sur la valeur esthétique des caresses ou d'une conjonction physique. J'admetts que ces illusions s'imposent à un amant à la faveur d'un enivrement tout momentané, mais qu'un homme de sens rassis et peu porté de sa nature à déformer systématiquement la réalité — c'est ainsi que nous est décrit le héros — essaie de nous faire croire que sa femme a la plus belle gorge du monde, qu'une jeune fille très pure acquiert en une nuit une merveilleuse intelligence des choses de la chair et réussit d'une manière unique et immédiate à leur conférer une importance spirituelle sur laquelle nous sommes d'ailleurs très mal renseignés, voilà qui est à coup sûr mensonger, et bassement. Et j'ai beau n'être pas marié, je crois avoir le droit de soutenir qu'une nuit de noces ne présente pas avec la première nuit accordée par une maîtresse autant de différences que le prétend Febvre-Jules Romains. Cela se saurait.

Les critiques qu'on a lues me sont suggérées par la simple logique, par le vulgaire bon sens. N'ayant pas la prétention de Socrate, ni même celle de posséder autant d'expérience sur ce sujet que M. Romains, j'ai fait abstraction de tout ce que je puis connaître par moi-même. Je me suis borné à souligner des erreurs manifestes qui insultent au peu de connaissances certaines que l'homme peut avoir, comme un professeur corrigera un devoir de géométrie sans se sou-

cier s'il part de l'hypothèse euclidienne ou non-euclidienne. Mais ce n'est pas parce que j'ai dénoncé la double illusion où tombent ceux qui veulent parler de l'amour que j'y échapperai moi-même. Il y a des problèmes qu'on ne traite pas à distance. A ce que je vais avancer maintenant, aux nouvelles critiques que je ferai, il est facile de répondre que j'ignore ce que je dénonce et que je nomme répugnantes les sensations que je ne partage pas. Cette réfutation est définitive, j'en conviens. Admettons donc que l'idée que M. Romains a de l'amour et la manière dont ses héros le font soient sincères, réelles et aussi valables que ce que je leur oppose. C'est qu'il existe alors deux catégories d'êtres qui se distinguent suivant l'attitude qu'ils ont devant l'aspect physique de la volupté, c'est que j'appartiens à la seconde et qu'il m'est impossible de tenir plus longtemps secret le mépris que m'inspirent ceux qui appartiennent à la première, comme M. Romains.

Je me soucie bien peu du manque de portée générale de mes observations, mais comment voulez-vous que je lise d'un œil froid : « Je compris qu'en revenant à elle, Lucienne se résignait mal à trouver nos corps séparés. Sans nouvelles caresses, je la pénétrai doucement. Nous restâmes ainsi plus d'une heure peut-être. J'évitais tout mouvement. A peine parfois une ondulation de ma chair pénétrait-elle dans la sienne. Ou c'était sa chair qui tendrement se contractait sur moi, comme une main en presse une autre. Nous ne faisions que garder à l'union de nos corps ce qu'il fallait de vibration et de conscience pour qu'elle nous parût à la fois une fonction permanente de notre organisme et l'état paradisiaque normal de notre esprit.» Assistera-t-il impassible à cette copulation de mollusques celui qui s'arrache le sperme comme on s'arracherait le cœur!

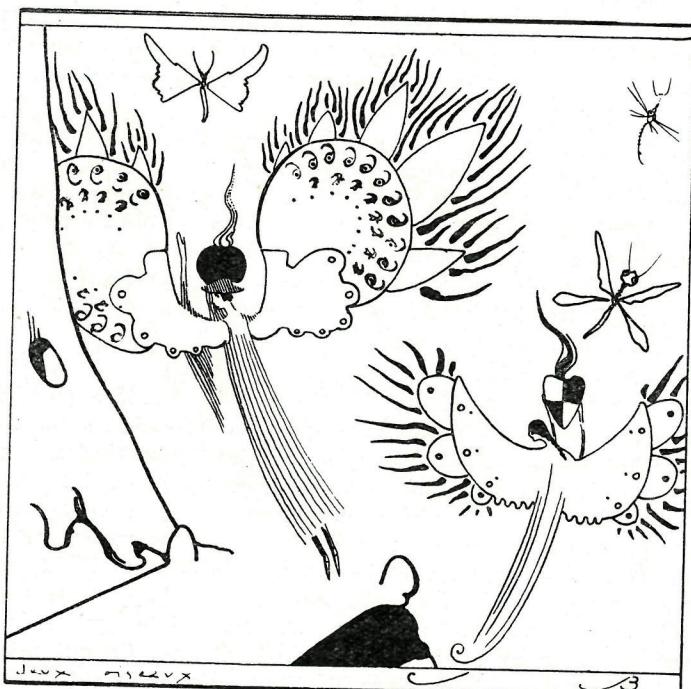
Comme tous ceux qui se refusent à ce que l'art soit soumis à un critère moral, je me réjouis que la sexualité fasse l'objet de romans. Notre connaissance de l'homme ne peut qu'y gagner. Mais ce me serait un mauvais prétexte à admirer ces amants ivres de plaisir sans jamais dessaoûler, fiers de l'être et qui montent leur sexe en épingle de cravate. Sans partager les sentiments catholiques ou chrétiens, un homme se doit de connaître la tristesse de l'œuvre de chair, quand même elle viendrait couronner un merveilleux amour.

Et quelle est, je vous prie, cette religion sensuelle dont M. Romains nous rebat les oreilles depuis le titre jusqu'à la dernière page de son livre? On dit communément que les aspirations mystiques proviennent du refoulement de la sexualité et l'on montre l'identité des symboles, les coeurs percés ou rassemblés, les buissons de roses, les feux intérieurs. Il faut croire que le phénomène inverse se produit aussi et que les esprits prétendus libres ont un sérieux besoin de mettre de la religiosité là où elle n'a que faire. Le plus cruel avatar de la foi chez l'homme, ce n'est pas l'athéisme insolent qui garde quelque chose de la majesté du dogme, c'est cette sensiblerie idiote qui spiritualise vaguement le réel pour mieux ne rien voir d'autre. Ce qui nous rappelle que le héros de ce triste livre, dans un unique instant de lucidité, se reconnaissait Voltaire comme patron. C'est bien en effet au Dieu de Voltaire, éclairé, modéré et lénifiant, que fait penser ce Dieu des corps, qui coule un regard bienveillant sur les caresses des jeunes mariés,

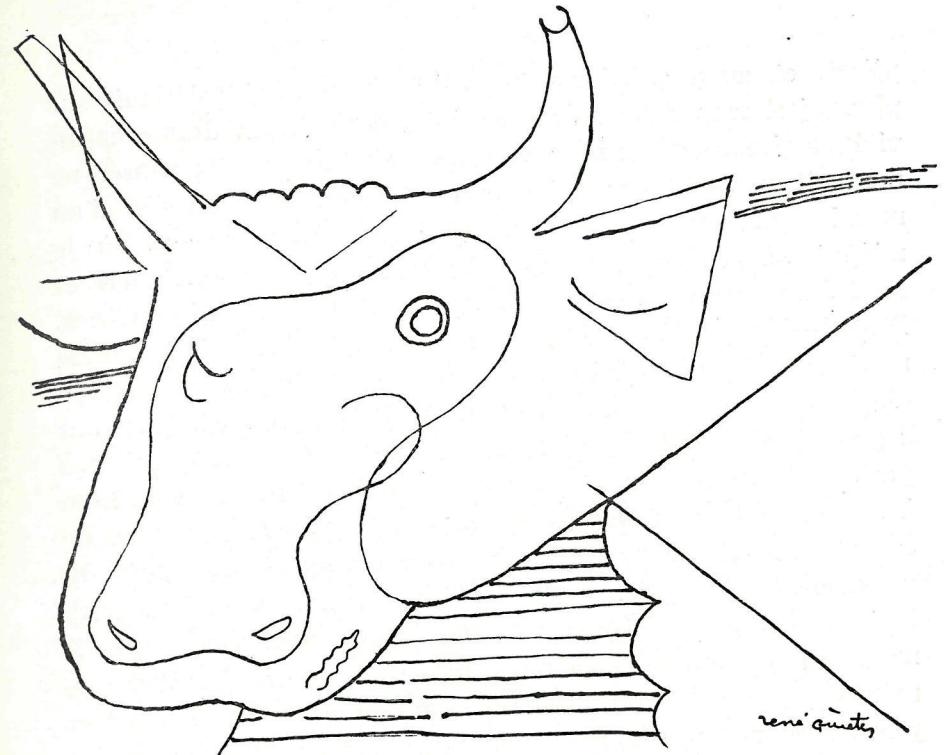
leur permet toutes les positions pourvu qu'elles aient un but spirituel et non celui de renouveler simplement le plaisir de la chair et les préserve par miracle de connaître la satiéte et l'éceurement après leurs étreintes quotidiennes.

Je conçois qu'un homme trouve dans la volupté les seules satisfactions de sa vie et qu'il soumette l'esprit au corps. Je me refuse à croire qu'il puisse réussir ensuite par quelque escamotage à faire passer dans la chair toute la dignité de l'âme. Il faut choisir. Prenez votre plaisir où bon vous semble. Mais sachez au moins que votre décision implique un renoncement qu'il faut accepter sans tricherie. L'ascète peut dire que ses ivresses métaphysiques lui sont plus douces que le miel, mais non pas qu'elles ont exactement le goût du miel. Pierre Febvre peut préférer une nuit avec Lucienne à une communion spirituelle, mais pourquoi essaie-t-il de prétendre qu'il ne perd rien au change? Est-il dupe ou veut-il nous duper?

M. Jules Romains annonce une suite à son livre. Il nous promet la confrontation du mari et de la femme. Il est douteux qu'à cette occasion il corrige les erreurs qu'il a commises. On n'en est que plus curieux de voir où le mènera cette confusion dans laquelle il se plaint, entre la réalité et la convention, entre l'esprit et le corps.



Jean de Bosschère.



René Guiette.

AUX SOLEILS DE MINUIT

par
ALBERT VALENTIN

V

A cet endroit du roman policier où l'illustre détective, à bout de souffle, se résigne à rebrousser chemin et renonce à poursuivre les pistes contradictoires dont il perçoit qu'elles le conduisent à l'échec, et, pourtant, chaque fascicule contenant un récit complet, il ne s'agit plus de lanterner, à cet endroit, son génie lui inspire d'interroger à nouveau le cadavre de la victime qui, peut-être, n'a pas dit son dernier mot, et, penché sur le visage tuméfié dont il soulève les paupières, il s'écrie « *By Jove* », car il a vu, comme je vous vois, fixé à même la prunelle dilatée et déjà vitreuse, le masque, photographié en réduction, de l'auteur du crime qui se trouve précisément être un fameux gredin depuis longtemps recherché. Je me suis pris à trop de

pièges, et, au nœud d'aventures sans issue où je piétinais sur place, j'ai trop souvent discerné à quelle irrémédiable captivité les circonstances me condamnaient pour que la pensée ne me soit pas maintes fois venue d'instruire le procès d'un monde qui referme ainsi sur moi ses parois glacées où je m'épuise à graver au couteau les noms qui me sont chers et les injures, les symboles sentimentaux et les graffiti obscènes. Dans le décor théâtral de cette prison romantique où, à chaque mouvement que l'on fait la chaîne s'enroule au pieu et s'abrége d'autant, je me demandais en vain si quelque forfait m'était reproché ou si plutôt quelque erreur judiciaire ne s'exerçait pas contre moi. Mais au miroir consulté qui me renvoie mon image, pareil au limier de la fable, il faut que je me rende à l'évidence et que je cesse d'accuser l'univers : au centre du paysage rétinien qui m'est réfléchi et où mon regard se perd, il n'est rien qui survive des figures et des aspects engloutis, il n'est rien qui survive hors ma propre face contractée et déformée dans le globe de l'œil. Je me dénonce à moi-même et j'avance dans la chiourme volontaire de ceux qui portent en eux leur délit, leur délation et leur châtiment. Je suis trop leur semblable pour ne pas savoir combien ils ont souffert et souffriront toujours de leur avidité à se saisir de l'objet qu'ils convoitent, quel prix ils attribuent à la passion qui les vainc et les domestique au point qu'au delà d'elle, il n'est plus rien qui les distraie de leur servitude. Ici commence leur tourment véritable, à cette minute où un seul être s'est substitué à tout ce qui les occupait jusque-là, à leur bien terrestre qui ne tient plus désormais que dans quelques traits familiers, le déplacement d'une robe, une certaine façon qu'une femme a de se mouvoir et de parler. Qu'on leur fasse grâce de tout le reste, de ce qui n'est point une allusion à leur sujexion et risquerait de l'alléger. Mais ils n'ont pas plutôt fait quelques pas sur ce chemin où ils marchent en esclaves qui se prennent pour des conquérants, que l'inquiétude s'insinue en eux et que, de toutes parts, ils éprouvent que le sol se dérobe à leur corps. Il n'est besoin que d'une syllabe mal entendue et les voilà qui conçoivent d'étranges soupçons : l'idée les gagne qu'ils pourraient être au sein de quelque rouerie bien noire et que leur main se crispe sur une proie glissante. Ce qu'ils voulaient, c'était une sorte

d'absolu, une perfection vertigineuse; ils allaient peut-être y accéder lorsqu'un doute les a paralysés et ils interprètent le balancement d'une feuille, l'ascension d'une fumée, le passage du vent comme autant de témoignages de la duplicité où se complait une partenaire rusée. On dira qu'ils se déchirent à plaisir, et, qu'assurément, ils se trompent — mais pas autant qu'on croirait, car, pour ces écorchés vifs, il y a dans la possession amoureuse, quelque chose qui les précipite à travers une région où l'on ne se satisfait point de demi-mesures ou d'approximations et quoiqu'ils entreprennent sous une telle latitude, cela signifie un abandon sans partage, un consentement aux exigences extrêmes. Où rencontreraient-ils celle qui respirerait avec eux cet air trop toxique pour des poitrines humaines? Qu'ils se consument dans une attente désespérée et leur détresse ne sera pas moins amère que si le hasard feint de les combler, car, alors, à la première réticence de la voix préférée, au premier retrait, au premier artifice, ils n'ont de cesse que leur suspicion n'aille à la certitude où mille preuves précaires les poussent, et tout leur devient le prétexte d'une torture, l'apparence et la réalité, qui bientôt se confondent. Et comme ils sont d'une race qui répugne aux accommodements, en eux s'établit un grand vide où tombent à une égale vitesse le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux. Ils iront de problème en problème sans qu'une solution les retienne, et de leur cœur griffé qui tourne sous l'aiguille qui le lacère montera la romance interminable et maudite des incarcérés. Ils savent désormais ce qu'il en coûte de s'asseoir à la table de jeu avec toute sa fortune, d'y engager la forme la plus transparente de soi-même sans recourir aux déguisements et aux subterfuges. Le sort se rit de pareilles dupes et les supprime : sa faveur va aux habiles qui usent de prudence, composent avec l'événement et ménagent trop l'avenir pour payer autrement que de pois chiches et de simulacres. La partie inégale se termine fatalement par la défaite des uns qui se lèvent en silence et fuient dans une lumière de déroute où mille souvenirs les escortent, comme autant d'otages que jamais ils n'auront le courage de fusiller. Ils aimaient une femme qui avait une grâce particulière, une manière de se dévêtrir et de s'étendre, une odeur secrète, et, brusquement, par une conspiration

du destin, sans que rien eût décelé son approche, une espèce de crépuscule descendit, un brouillard qui engendra l'équivocité et un éloignement sans retour. Déjà, il ne demeure plus de cette histoire qui recule dans un passé sans âge qu'un fantôme abstrait, et quelques résidus misérables, des rubans, des lettres, des flacons que des mains moribondes remuent en tremblant. Au vrai, parmi ce climat posthume où il s'enfonce, au vrai, l'homme est bel et bien mort et ce qu'on prendrait dans ses soubresauts pour un semblant d'activité physique ne participe plus que d'un phénomène analogue à la croissance des ongles et du système pileux sur un épiderme qui pourrit en sa sépulture. Mieux vaut qu'il gise dans cette inertie qui le soustrait un peu à l'écorce d'une planète où chaque contact engendre une blessure qui s'ajoute à d'anciennes cicatrices. Convenons qu'il n'y a point de place dans le monde pour ces ombres soulevées, impatientes et brûlées. De rien ne leur sont les sollicitudes vulgaires ou les consolations sommaires et le temps lui-même, dont on argue si aisément, est privé de ses vertus exorables et sans efficacité sur elles. Elles ne sont vouées qu'aux aspirations, aux tentatives, et le geste n'est pas encore ébauché, qu'un tourment les agite soudain, et le regret et la satiété. Les pensées tournent sur elles-mêmes, suivent les neuf cercles infernaux de la mémoire et ne s'en échappent que pour conclure à la vanité de tout commerce avec autrui où il faut sans fin se tenir en alerte, déjouer les menaces cachées, se prodiguer en soins, et aboutir aux ruptures et aux recommencements. Ce sont décidément les êtres qu'on connaît par cœur qu'on connaît le plus mal, et, qu'à cette constatation la gorge se serre ou que la révolte me parcourre, rien n'y changera. Les hommes, qui ont un vocabulaire dont l'étendue me ravit, et des définitions au service de toutes les situations, chuchoteront entre eux, à propos de celle qui est décrite plus haut, et qui, ne leur en déplaise, est assez la mienne, que ce petit malaise ressortit à la jalouse exaspérée, au déséquilibre mental ou à la délectation morose. Ils pousseront même l'intérêt jusqu'à me signaler la médication appropriée. C'est peut-être, qu'alors, je me suis mal exprimé et qu'il y a aussi loin de certains bouleversements de l'esprit à leur traduction, que d'une tempête à un baromètre, ou de l'idée de Dieu à un curé. Mais l'expé-

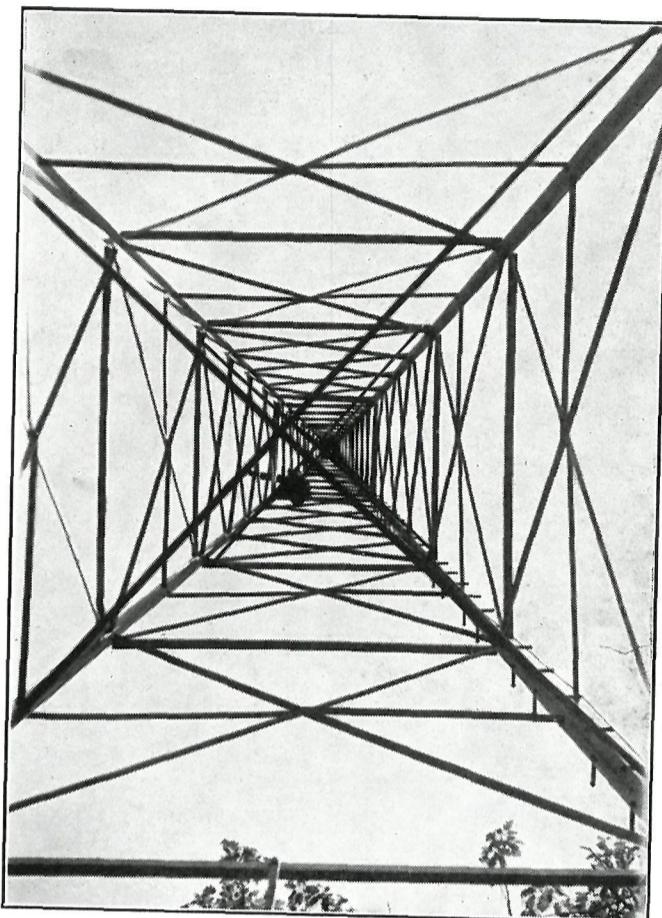


Fragments de « La ligne générale »
Film de S. M. Eisenstein et G. W. Alexandroff

P a y s a g e s m é t a l l i q u e s



Bloc moderne



Station de radio

P a y s a g e s d e P a r i s

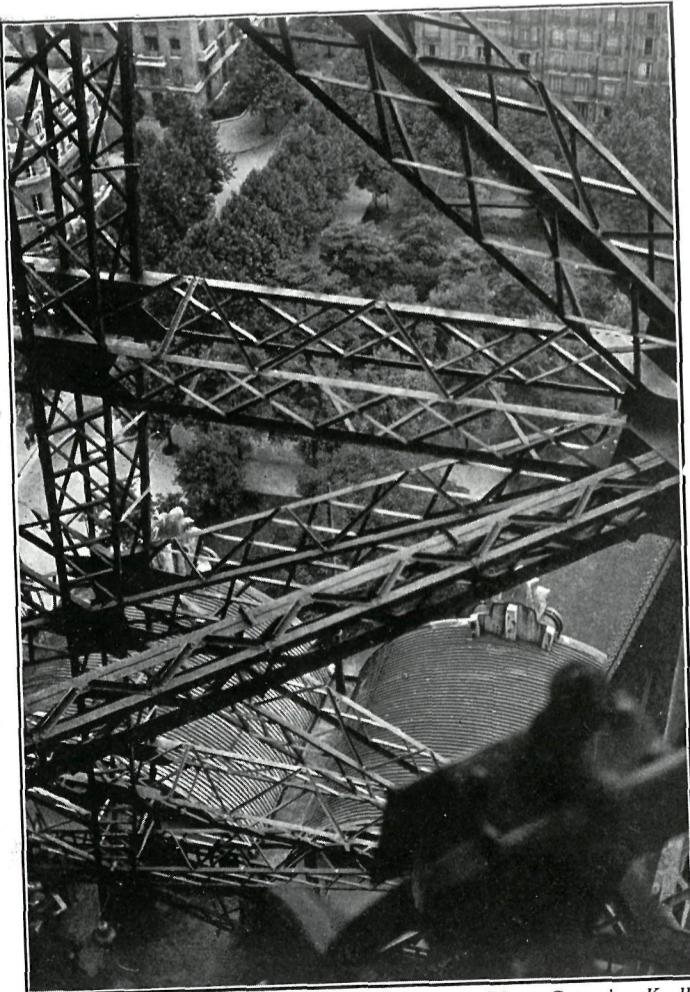


Photo Germaine Krull.
Vue prise de la Tour Eiffel

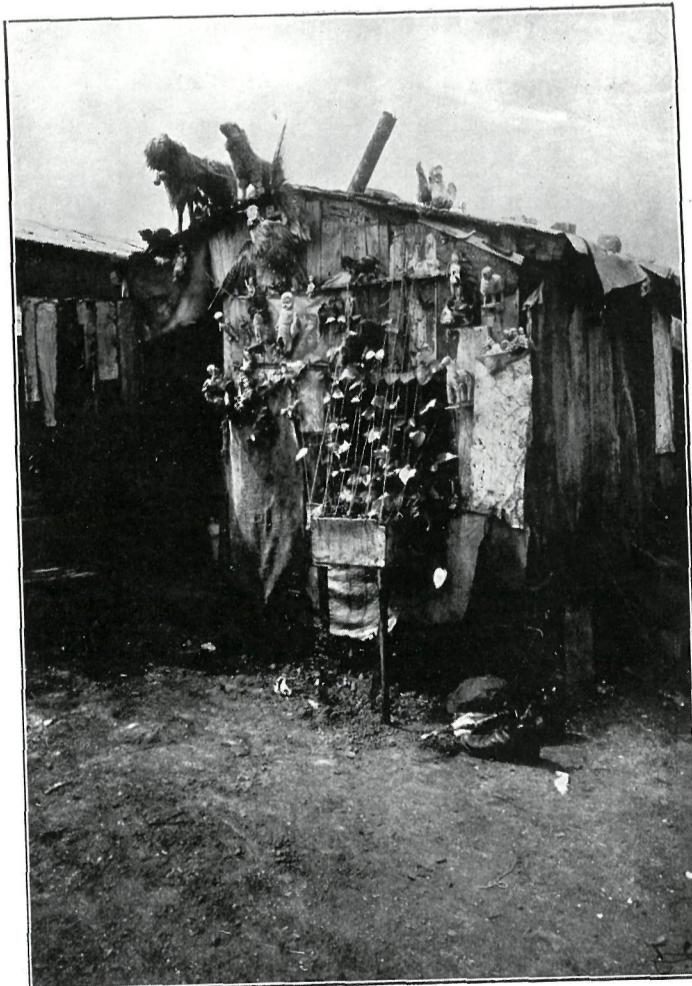


Photo E. Atget.
A la Porte de Montreuil

P a y s a g i s t e s

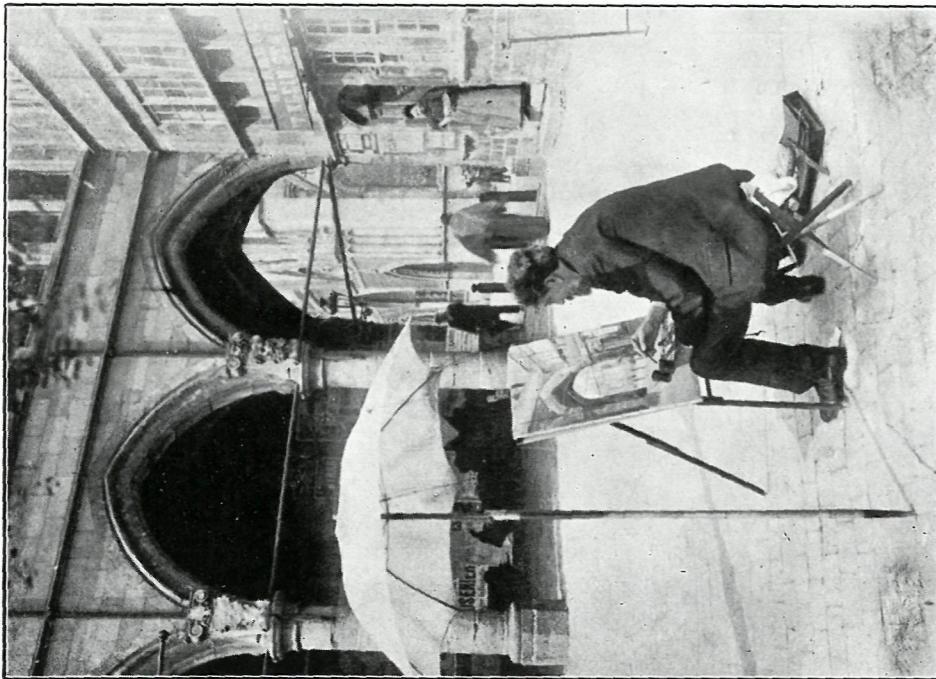
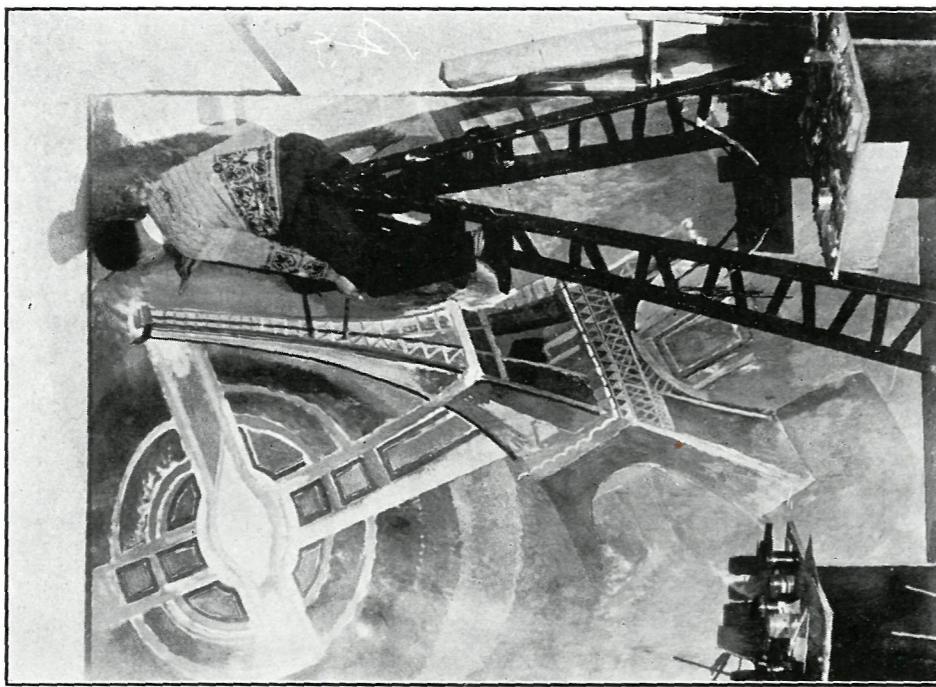


Photo Antoni.

Un peintre « paysagiste » dans Ypres

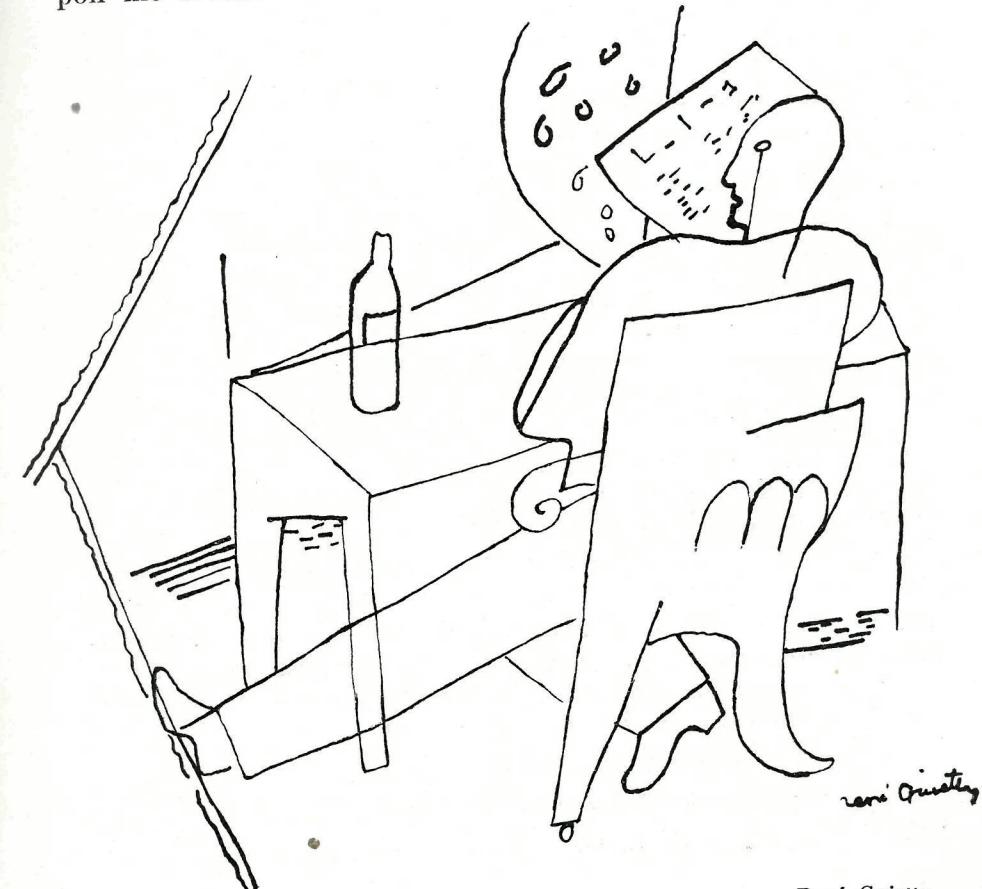


Robert Delaunay peignant son « Paysage de Paris »

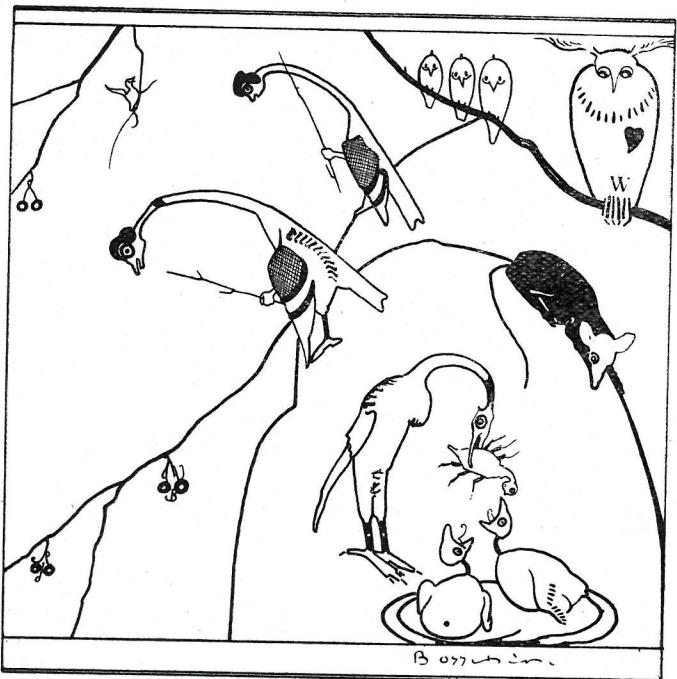
rience m'inclinerait plutôt à croire qu'il y a dans le langage de mes contemporains, et il suffit à ma conviction d'avoir entendu plusieurs fois leurs entretiens, qu'il y a dans leurs aperçus sentimentaux de surprenantes négligences, un goût de la simplification et de bien curieuses tournures qui me laissent interdit. C'est ainsi qu'ils s'imaginent avoir tout dit, lorsque, au sujet des conjonctures les moins arbitraires, ils ont invoqué le « cas de force majeure », le « fait accompli »; lorsqu'ils parlent de « liaison » en conversant d'une tragédie passionnelle qui, tout de même, quelle qu'ait été la qualité du pathétique qui s'y mêlait, mérite mieux que ce traitement; et, pour en finir, lorsqu'ils créent des catégories déterminées qu'ils appliquent aux individus, et, par exemple, celle des « demi-mondaines » où ils rangent diverses femmes. Qu'on examine ces locutions, et, après en avoir considéré tout le burlesque, qu'on rende hommage à ceux qui, délibérément, mettent un terme à une vie où leurs oreilles sont, chaque jour, exposées à enregistrer de telles manifestations de la chiennerie générale. Que les autres s'y fassent ou ne s'en avisent même pas, voilà qui les regarde, mais qu'ils n'allèguent pas qu'on s'habitue à tout : je n'ai pas encore réussi à m'accoutumer à moi-même, dès lors, comment voudrait-on? On répondra sans doute aussi, mais non, on ne me répondra rien, tout le débat s'est tenu dans ma tête et je m'adressais à moi seul. Quand la mécanique est entrée en action, c'est le diable de régler sa course. Il a fallu bien des détours et des accidents de terrain et des calembours, depuis mon détective au miroir, pour en arriver ici, et, au fait, où suis-je? Je suis à votre côté, chérie, et je n'ai pas à vous demander pardon : pas un instant, je ne vous ai quittée. Vous m'observiez tantôt et votre brusquerie à dégager vos épaules qui reposaient sur mon bras m'a donné l'impression que vous vous affectiez de mes songeries absurdes qui, pensiez-vous, m'entraînaient dans une contrée d'où vous étiez absente. Ne vous dérobez plus, et ne prenez pas ombrage de mon humeur qui est moins capricieuse que vous ne le dites, et, jamais je ne vous ai mieux aimée. C'est le dernier jour des vacances, et, déjà, la dernière nuit, et, que ces semaines se soient si promptement dissipées, on ne me fera pas croire qu'il n'y ait pas là-dessous quelque sortilège ou quelques repré-

sailles des circonstances qui présidèrent à notre rapprochement. Comme elles procédaient du merveilleux, vous vous rappelez, dans ce lieu de musique, de lumières et d'enchantements, où, ignorants l'un de l'autre, mais voisins, solitaires, jetés dans une commune hébétude dont nous nous sommes bientôt avoués l'origine sentimentale, nous avons franchi toute une distance pour nous rejoindre à travers des mots qui nous arrachaient au spectacle. Tant de choses en une soirée, qui fut suivie d'une aube, où, parmi les maraîchers de la rue, nous cheminions, lavés d'une ablution miraculeuse, en proie aux effusions de la convalescence! Quel hasard devions-nous remercier qui nous faisait ainsi remonter ensemble à la surface? Il n'était que temps, car, tous deux, nous entretenions de funèbres résolutions: la fin du film approchait et des hâches grises rayait l'écran. Celle qui se dépêchait au secours de l'immergé, l'héroïne qui surgit de l'autre extrémité de l'univers, qui fait bon marché de l'obstacle et ferme les yeux dans l'étreinte de la dernière image, c'était vous. Maintenant, vous m'avez ouvert votre maison dont le parc expire au bord même du fleuve, et vous avez désiré que nous nous étendions sur sa berge tiède. Un soulèvement d'étoiles sourd par toutes les crevasses du ciel et de l'eau. Dans la chevelure du vent et la fourrure des pelouses, bouge une immense main nocturne. Votre corps frémît sous l'étoffe caressée. Une heure de radium tourne sur les cadrans. C'est le moment où, dans la chair énervée par l'impatience d'une après-midi, le siège du plaisir n'est plus circonscrit, mais diffus, et le tressaillement se communique à tous les membres, comme une onde. Des champs et du verger, la buée a gagné le chemin de halage où ne retentit plus le cri des mariniers. Notre barque, en a-t-elle déchiré des buissons de nénuphars! Vous avez remarqué de quel regard nous accompagnait, ce matin, les commères du village à la sortie de l'église où nous avions pénétré pour des raisons bien étrangères à leur Dieu et au souci de l'archéologie? Un éclair nous liait, peut-être, plus inexplicable que la foudre. Ne sursautez pas, chérie, il n'y a rien, le gravier de l'allée n'a pas craqué et personne ne secoue la grille du jardin. C'est le chien noir qui tire sur sa chaîne et qu'a-t-il à hurler comme il fait? Et moi, qu'ai-je à

vous parler encore, chère princesse nomade, qui avez pris congé de moi, l'autre jour, et j'ai dû assister à ce désordre, à des décisions, à l'énoncé de certains motifs qui commandaient ce voyage d'où vous reviendrez, assurément, mais que serez-vous, et moi-même?... Tout ce qu'à présent je sais de vous tient dans ces deux cartes postales, dont l'une représente un square anglais, et l'autre, qui m'est parvenue aujourd'hui, un petit port méridional. Je ne me croyais pas capable de m'haluciner aussi longtemps sur deux chromos. A bientôt, dites-vous. A bientôt. Que tout se noue et se dénoue, que le monde mène son bruit au sein duquel je m'égare, que les hommes aillent de l'ombre natale à l'ombre mortelle avec leurs anecdotes terribles et leur album de photographies. Je ne suis que l'un d'entre eux, pareil au plus grand nombre d'entre eux, et, d'où vient qu'à cette phrase, la honte, et la colère, et le désespoir me divisent?



René Guiette.



DES RUES ET DES CARREFOURS par PAUL FIERENS

Il faut aller voir ou revoir, à Tournai, les Manet de la collection Van Cutsem. Deux perles dans un beau musée tout neuf. Il faut aussi revoir la cathédrale.

Nef purement romane, admirable transept de la fin du douzième siècle, avec ses absides rondes ceinturées de colonnes, chœur gothique, jubé renaisant, maître-autel Louis XIV : autant d'étapes dans l'évolution d'un art qui subit tour à tour des influences rhénanes, italiennes et françaises. Élan créateur que rien ne brise. Unité, par la simple continuité de cet élan, victorieuse, organique, vivante. Pour la jeunesse, dirait la chanson bruxelloise, pour la jeunesse, c'est une fameuse leçon!

Quels puristes chagrins voudraient poursuivre l'œuvre négative de l'archéologue qui réussit déjà, faute de mieux sans doute, à décorner le jubé de Corneille de Vriendt en escamotant, pour le faire

exposer dans une chapelle latérale, l'exquis saint Michel rococo qui se désarticulait à son faîte? On en veut, naturellement, à tout ce qui n'est pas « dans le style » de la construction primitive. Encore une chanson connue!

Autre leçon tournaisienne : il existe, rue Barre-Saint-Brice, deux maisons romanes, comparables à celle de l'Etape, à Gand, et dont l'une a été considérablement tripatouillée, tandis que l'autre, abandonnée, malgré ses fenêtres aveugles, garde un saisissant caractère. Certains rêvent, bien entendu, d'infiger à la pauvre vieille demeure le traitement déjà subi par sa congénère, encore que la restauration de celle-ci, du simple point de vue scientifique, ait été vivement critiquée par un Enlart. Jusqu'où l'audace des fabricants de vieux-neuf n'ira-t-elle pas? On n'en finirait point de dénoncer les attentats qui se projettent. Nous partageons l'inquiétude dont nous ont fait part quelques Tournaisiens artistes devant les pignons vénérables de la rue Barre-Saint-Brice et la série de modestes maisons bourgeoises alignées en bordure de la Grand'Place.

Toutes leurs façades ne sont point remarquables; il y en a pourtant dont le cachet Empire ou « Régime hollandais », l'harmonieuse discréption, le souriant effacement méritent beaucoup mieux que l'indulgence. On savait encore construire en 1830. Au-dessus de ces quelque vingt maisons, les chonq clotiers se dressent, soulignés par la base neutre qui les met bien en valeur. Ils y trouvent un excellent point d'appui.

Eh bien! cet ensemble architectural, l'un des beaux de notre pays, se voit à son tour menacé par le zèle des restaurateurs. Sur la Grand'-Place de Tournai, deux façades font tache et coup de poing dans l'œil. Elles ont été récemment reconstruites dans le style (?) naguère adopté pour certains quartiers d'expositions universelles. On se souvient des mascarades de « Bruxelles-Kermesse », du « Vieil Anvers ». Ne rions pas, car on médite, à l'occasion du centenaire de l'Indépendance, de rebâtir, pour 1930, toute la Grand'Place de Tournai comme viennent de l'être ces deux maisons!

Au congrès archéologique de Mons, il y a deux mois, le bon architecte Lacoste fit entendre un cri d'alarme. Crions avec lui. Et souhaitons que l'argent manque pour une entreprise aussi vaine, aussi folle! Quel besoin de démolir ce qui n'offusque point la vue pour y substituer de prétentieux pastiches? Ce serait faire injure aux architectes de la cathédrale, du beffroi. Ou alors que l'on soit logique, qu'on débarrasse ce dernier de ses parures gothiques et baroques, qu'on reconstruise en roman le chœur de la vieille église, qu'on oblige les Tournaisiens et leurs hôtes à revêtir des costumes médiévaux, qu'on interdise dans les vieux quartiers la circulation des automobiles!

Belle façon de s'enorgueillir d'une indépendance séculaire que de

reconnaître son impuissance à créer! Qu'avons-nous fait depuis cent ans sinon détruire, sous prétexte de reconstituer, de continuer les vieux maîtres-d'œuvre, les vieux maçons qui ne singeaient personne?

À Tournai, d'une façon générale, l'architecture civile porte la marque du Grand Siècle. Louis XIV en 1667, Louis XV en 1745, s'étaient emparés de la ville; leurs styles triomphèrent sans étouffer, dans la petite construction, l'accent local. Une façade toute en fenêtres, bien appareillée, de proportions heureuses, avec alternance de pierre et de brique, une corniche fort saillante, un joli balcon de fer au premier étage et quelques motifs de sculpture ornementale sous les fenêtres : tel est le type courant, fréquent, très élégant de la maison tournaisienne. Les particularités du module classique s'annoncent aussi bien dans les habitations de la période espagnole complétées par de gracieux pignons. D'autre part, le Louis XVI et l'Empire reprennent, en le simplifiant, le thème dont la répétition engendre dans les rues et carrefours un rythme plein de noblesse, dépourvu de monotonie malgré la prédominance des lignes droites.

Entre la Flandre belge et la française, Tournai conserve une attachante personnalité dont l'architecture civile, avant tout, rend clairement et subtilement témoignage.

Pour ce qui concerne une architecture convalescente, celle d'hier et d'aujourd'hui, n'oublions pas de signaler que M. Lacoste, adversaire des chanoines archéologues et contrefacteurs, a donné à ses confrères hennuyers le bon exemple en édifiant, près d'un pont de l'Escaut, un magasin moderne d'une louable et très avantageuse sobriété. Tournai, dès à présent, possède deux bonnes constructions du vingtième siècle : le magasin Lacoste et le musée.

Celui-ci, œuvre de Victor Horta, développe une façade mouvementée, d'une ligne souple mais sans trop de maniériste, à quelques mètres de l'hôtel de ville et de sa cour, vestiges de l'ancienne abbaye de Saint-Martin, dont il est déjà méritoire de ne pas avoir dérangé l'ordonnance dix-huitième siècle, assez française. Pour l'intérieur, M. Horta a adopté une disposition rayonnante, des plus ingénieuses, permettant d'embrasser presque d'un seul coup d'œil la totalité des salles d'exposition, situées à des niveaux différents et que l'on aperçoit, dès le vestibule d'entrée, à travers de larges baies. A bien des points de vue, le musée de Tournai nous semble d'une réussite plus complète que le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles. Notons aussi que, depuis l'expérience tentée au Musée Moderne de Bruxelles lors de son reclassement, expérience

portant sur le choix des tonalités murales, des fonds, le règne des peluches vineuses, du grenat, de l'amarante est terminé. Ce ne sont désormais que gris fins, nuances des plus délicates, beige, saumon, vert amande. Un bon point pour le conservateur, M. Louis Pion.

Que voir au musée de Tournai?

Heureusement : pas seulement des Gallait, des Legendre, des Verstraete, des Van Strijdonck, des Delville, bien qu'il y en ait... et beaucoup trop!

Malheureusement : rien du grand trio tournaisien du quinzième siècle : Robert Campin, Jacques Daret, Roger van der Weyden.

Mais :

Le Saint Donatien, de Gossart, évoquant celui que Jean van Eyck peignit auprès de la Madone du chanoine van der Paele, mais d'un modelé plus gras que celui des gothiques, d'un modelé qui s'oppose à la manière de détailler scrupuleusement les accessoires.

Une étonnante composition satirique, le Raccommodeur de soufflets, attribuée à Peter Huys, l'un des meilleurs continuateurs de Jérôme Bosch, et que nous croyons plutôt de Corneille Metsijs; peinture pré-breughelienne d'une audace joyeuse, d'une exquise fraîcheur de coloris.

Quelques morceaux « primitifs » encore, parmi lesquels une Prédication de saint Jean, dont l'auteur devrait être cherché du côté de Cologne; puis du Lebrun, du Rigaud, du Van Thulden, du Watteau de Lille. Deux Tournaisiens du dix-huitième siècle, bien représentés : le paysagiste Théobald Michau et le « grisailiste » Sauvage. Ce dernier nous est même révélé comme sculpteur, avec deux têtes de fillettes proches de Godecharle, sinon de Houdon, de Chinard.

Hippolyte Boulenger, De Braekeler, Agteessens et Joseph Stevens, dominant le lot belge de la collection Van Cutsem.

Ensor, avec une chaude et somptueuse nature-morte de sa première manière.

Les Français : Fantin-Latour, Claude Monet, Guillaume Régamey, dont Les Cuirassiers sont probablement le chef-d'œuvre.

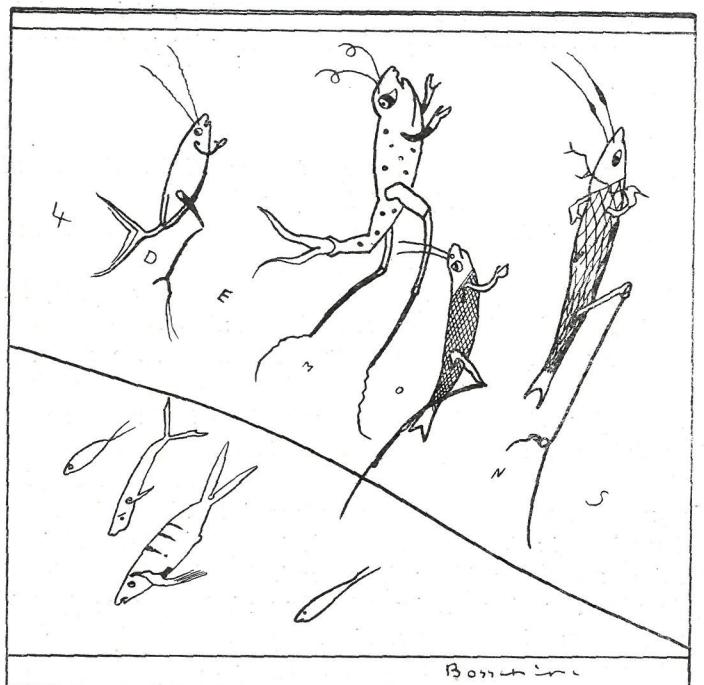
Seurat : une marine des plus rares, l'un des dix ou vingt tableaux pour lesquels on n'a pas trouvé de place à la cimaise!

Les deux Manet : Argenteuil (1874), Chez le père Lathuille (1879). Le premier, un Franz Hals; le second, le plus impressionniste des Manet, le plus étourdissant, l'un de ceux où les figures font le mieux corps avec ce qui les entoure. Hymne au soleil qui ne paraît point déplacé aux rives de l'Escaut, au seuil des Flandres, car on peut se dire que Rubens l'aurait approuvé. Et le Jordaens des beuveries n'aurait certes pas dédaigné... cette coupe de champagne.

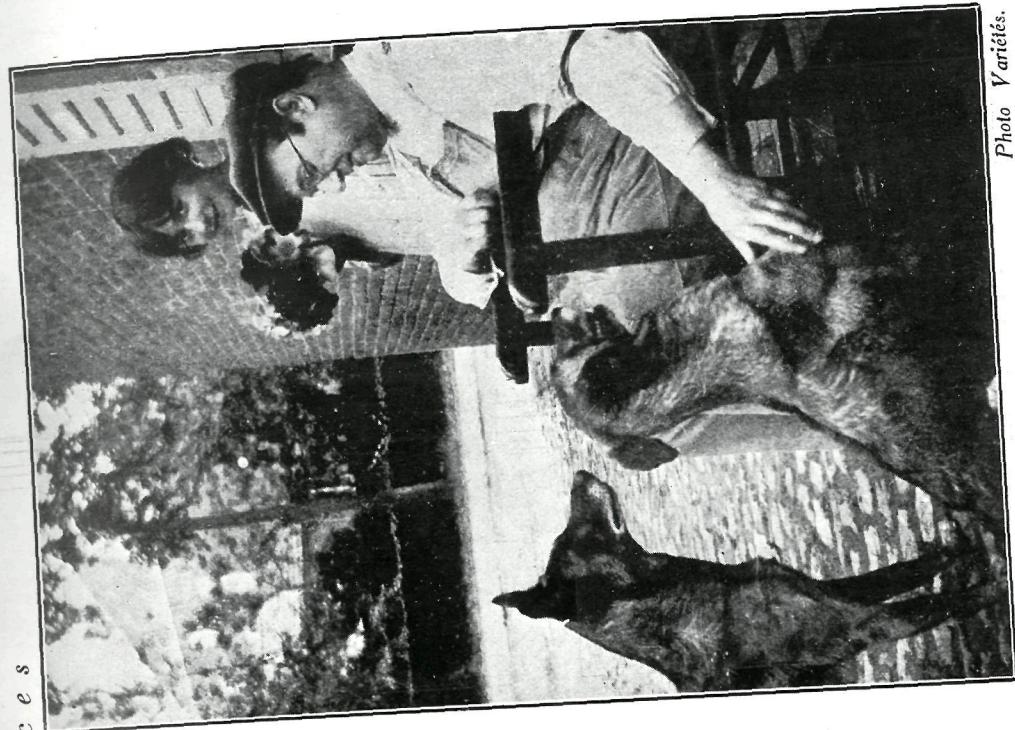
Tournai doit son musée à la générosité d'un mécène, Henri Van Cutsem, et à la complicité de « Périmèle ». Kekséksa? Une espèce de Vénus anémique (elle pourrait avoir été peinte par un sous-Qabanel, mais ne le fut, en vérité, que par Legendre) qui s'étale impudiquement à la cimaise, en place d'honneur, au milieu de la salle où brillent les Manet.

Van Cutsem avait offert ce mauvais tableau au musée de Bruxelles. La commission, par amour de la gaffe, s'empressa de le refuser. Dépit du collectionneur, qui résolut de léguer à Tournai tout ce dont il comptait gratifier la capitale.

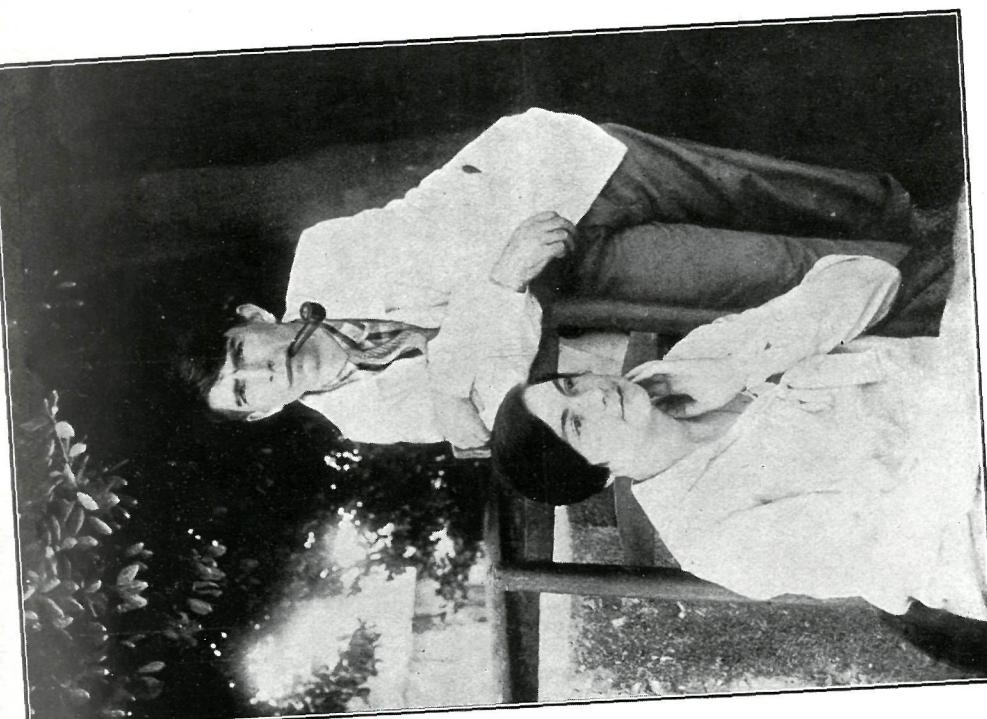
On comprend la reconnaissance des Tournaisiens envers « Périmèle ». Est-ce une raison pour l'exposer, toute nue, si près des chefs-d'œuvre? Faut-il appeler forcément l'attention sur l'erreur d'un peintre et celle d'un mécène... à qui l'on pardonnerait bien des Legendre pour ses deux Manet?



Jean de Bosschère.



Vaccances



Le peintre Valentine Prax
et le sculpteur Ossip Zadkine, à Caylus

Photo Variétés,
Le peintre Frits van den Bergh et ses chiens bergers,
à Laethem-Saint-Martin



André de Ridder



M^{me} Blanche Charlet



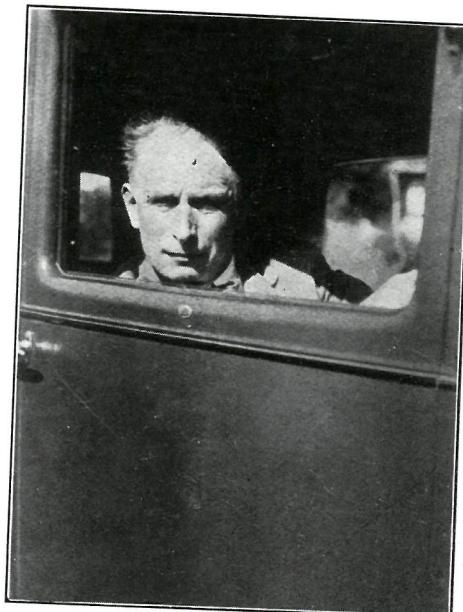
M^{me} J. D... et Pierre Daye



Kisling,
M^{me} P. Charbonnier et Pierre Charbonnier



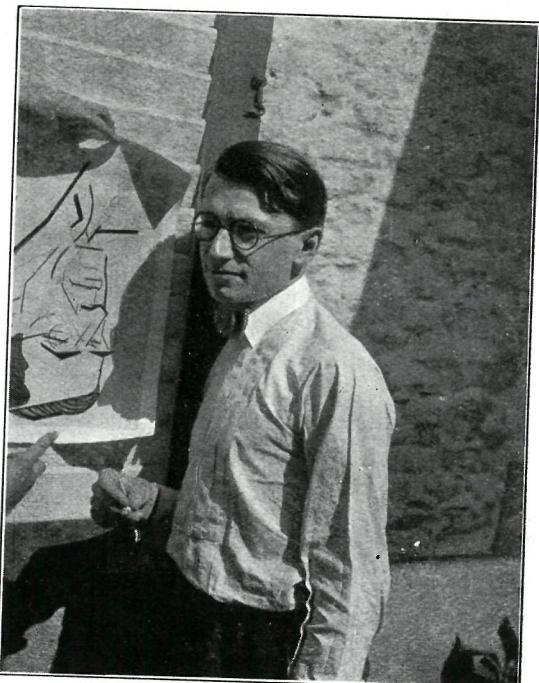
Floris Jespers



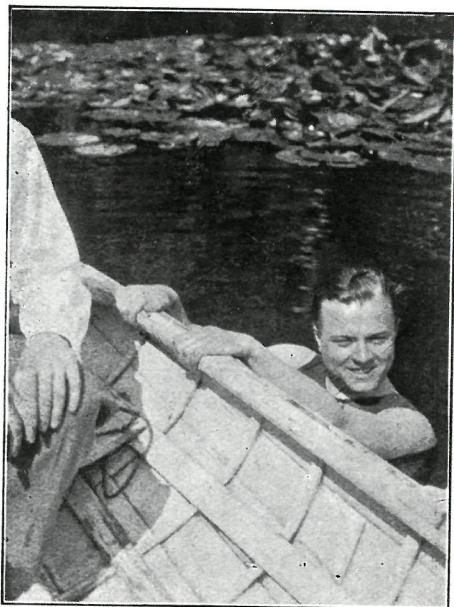
Gustave de Smet



Edgar Tytgat



Ex



E.-L.-T. Mesens



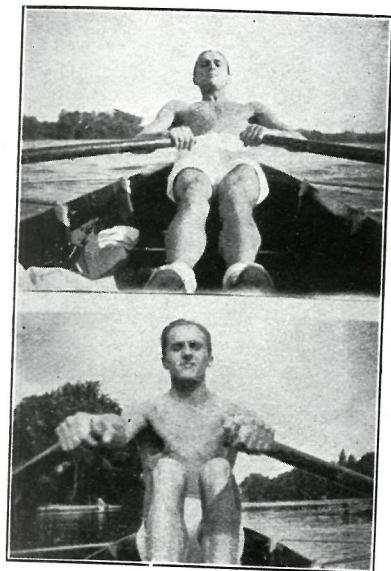
Francis Picabia,
Suzanne Duchamp et Jean Crotti



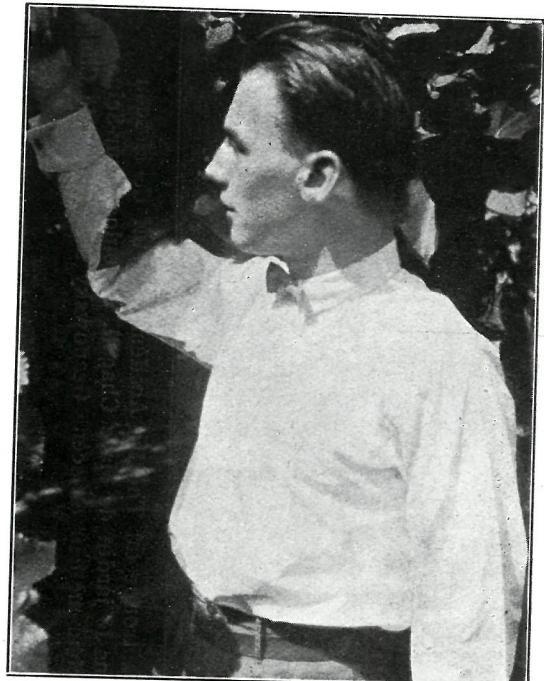
Alberto Savinio



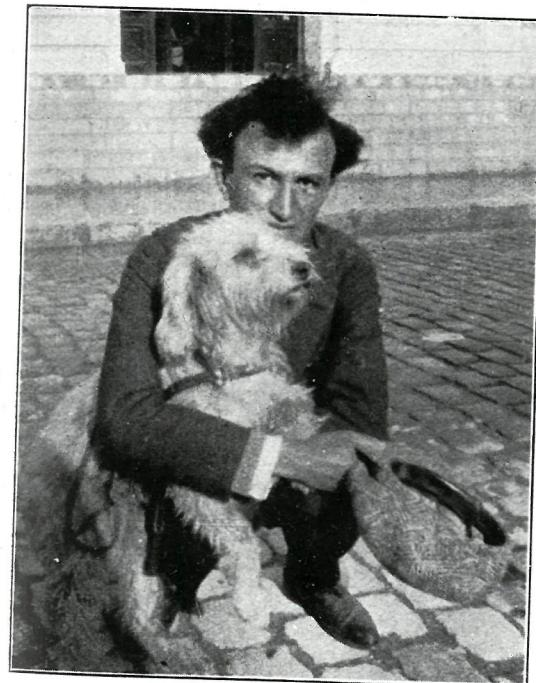
Hans Arp et Tristan Tzara



René Clair



Albert Valentin



Jean Epstein



Denis Marion



M^{me} W. Schwarzenberg,
M^{me} et M. E. Hoffmann-Stehlin
et Suzel Schwarzenberg



La troupe du Théâtre Académique Juif de Moscou
dans le jardin de Marc Chagall, à Boulogne-sur-Seine
(Le directeur-metteur en scène Granowsky à la droite de Chagall)



M^{me} M. De Vlaminck, Maurice De Vlaminck, Marc Chagall,
Ambroise Vollard, Ida Chagall, M^{me} M. Chagall



Foujita et W. Schwarzenberg



Henri Vandeputte et Léon Spilliaert



De droite à gauche :
Thomas Raucat, Bontempelli et son fils Nino



Creten-Georges



Jean Lurçat et Max Jacob



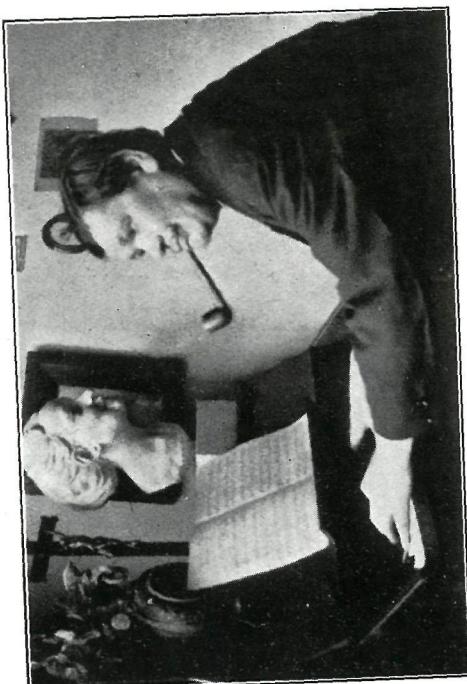
Paul Haesaerts et Jan Milo



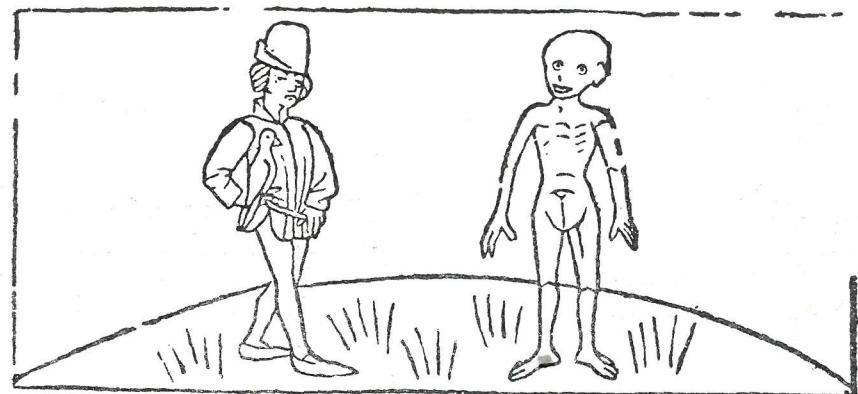
La famille Valérius de Saedeleer



Le peintre Hipp. Daeye



Le peintre L. Thévenet



Dialogus creaturarum (Gouda, 1482).

ÉPHÉMERIDE POUR LE MOIS QUI VIENT

Je ne commencerai pas l'entretien sans que vous changiez de viscères : les vôtres, un pauvre n'en voudrait pas. Quitsez aussi, je vous prie, cet air lointain, cette façon détachée de répondre en opinant de la tête et cette allure empruntée, dont on sait à suffisance qu'elle vous vient de plusieurs générations de gentilshommes d'où vous êtes issu. Ce n'est plus le moment de chercher midi à quatorze heures, de se perdre en allusions et de s'exprimer par figures de style. Il s'agit de pourvoir au plus pressé, car, bientôt, tout se portera un peu plus à gauche : les idées politiques, le cœur et le reste. Il en résultera un certain déséquilibre dans l'attitude des hommes qui marcheront tous, ainsi, penchés à senestre, et il sera impossible de les voir sans penser à ces arbres plantés à proximité des mers et à qui le vent du large a infligé une inclinaison déconcertante. A ces signes, on reconnaîtra l'approche de la catastrophe qui s'annoncera par une certaine couleur de l'espace. Le paysage ne respirera plus dans sa lumière véritable, mais dans une clarté intermédiaire, entre le zist et le zest, chien et loup, l'arbre et l'écorce, la poire et le fromage, le marteau et l'enclume, chair et poisson, cour et jardin, le ciel et la terre, la vie et la mort. Les plus sages descendront alors du train en marche sans attendre qu'avec sa petite sonnette le curé appelle les voyageurs au dernier service. Les autres, conformément à l'esthétique définie plus haut, passeront l'arme à gauche.

Quant au dernier homme qui restera en vie, il inventera une nouvelle manière de faire l'amour et, par désespoir de ne pouvoir l'expérimenter, il se suicidera en deux temps, trois mouvements.

A. V.

V A R I É T É S



Cocteau et Chirico. —

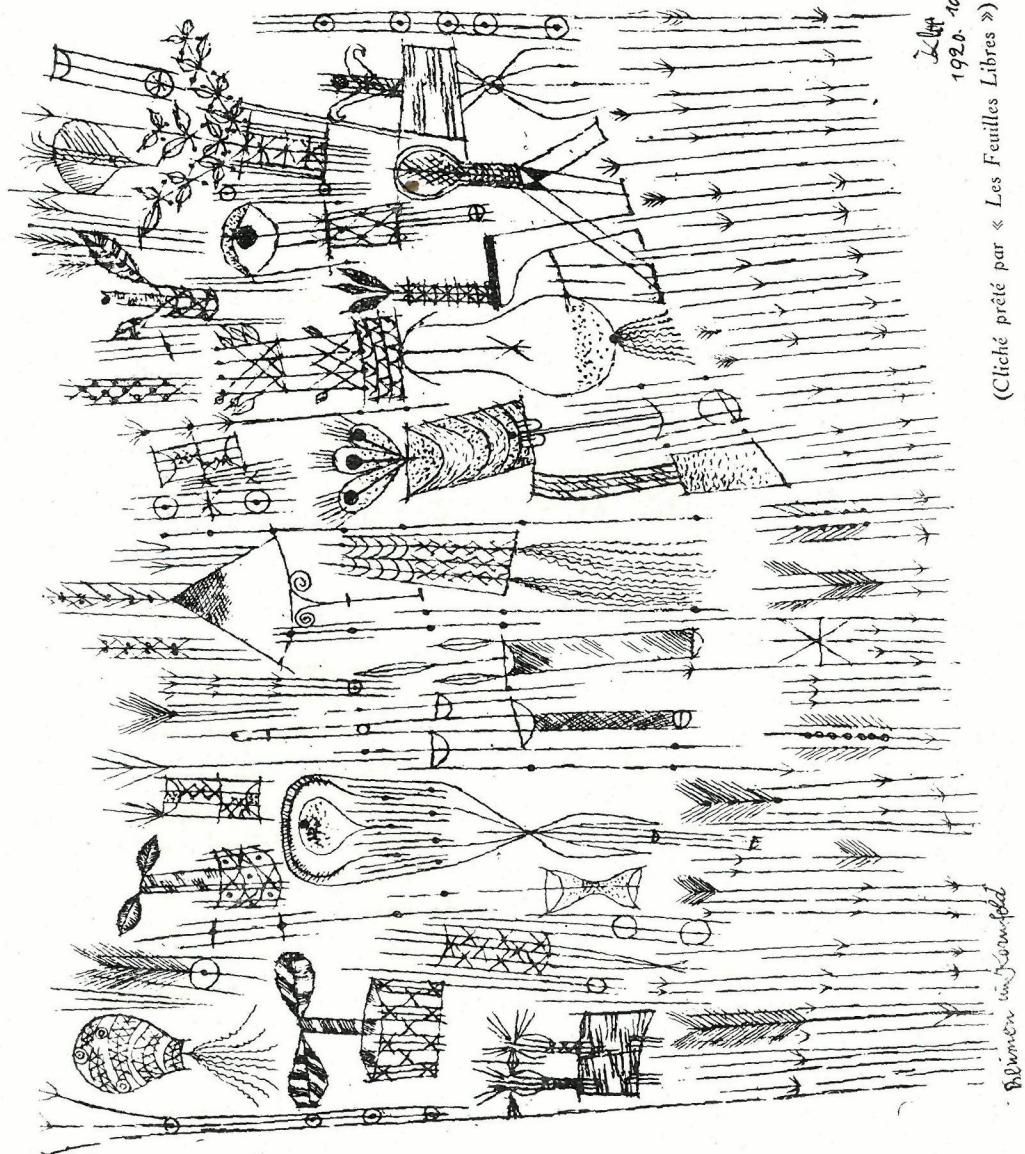
Depuis l'hiver dernier, les expositions Chirico vont deux par deux, les livres sur Chirico, trois par trois — Boris Ternovetz, Roger Vitrac, Waldemar George — et voici le *Mystère laïc* de Jean Cocteau, « essai d'étude indirecte » qui constitue la réponse *indirecte*, espérée par certains d'entre nous, à la *Peinture surréaliste* d'André Breton.

La critique d'André Breton n'est, après tout, qu'intelligence. « La critique nouvelle exigera l'emploi du cœur; c'est dire, ajoute Cocteau, qu'elle deviendra d'un commerce moins facile et finira par disparaître. » D'accord... sauf sur le dernier point. Pensez-vous que jamais disparaissent l'amour, l'enthousiasme, et ce plaisir que l'on éprouve à parler *indirectement* de soi?

Cocteau, dans le *Mystère laïc*, prend autant de place que son modèle. Une place qu'étant donnée la laïcité de son propre mysticisme et les caractères de sa poésie, nul ne lui conteste le droit d'occuper. Opéra le rapprochait de Chirico, de ses statues et de ses mannequins, de son « humanisme inhumain », des effets de surprise admirablement défini dans ce paragraphe : « Le vrai réalisme consiste à montrer les choses surprenantes que l'habitude cache sous une housse et nous empêche de voir. Notre nom n'a plus forme humaine. Aucun de nous ne l'entend. Il arrive qu'un facteur qui nous réveille en le criant dans un couloir d'hôtel, une caissière qui nous le demande, des élèves qui s'en moquent en classe, arrachent la housse et découvrent brusquement ce nom, détaché de nous, solitaire et singulier comme un objet inconnu. Un fauteuil Louis XVI nous frappe devant le magasin de l'antiquaire, enchaîné sur le trottoir. Quel drôle de chien! C'est un fauteuil Louis XVI. Dans un salon, on ne l'aurait pas vu.

» Chirico nous montre la réalité en la dépaysant. C'est un dépaysage. Les circonstances étonnantes où il place une maison, un œuf, un gant de caoutchouc, une tête de plâtre, ôtent la housse de l'habitude, les font tomber du ciel comme un aéronaute chez les sauvages et leur confèrent l'importance d'une divinité. »

Voilà ce que l'on peut écrire de plus *direct* sur Chirico, qui le touche et nous touche au point le plus sensible. Il vaut mieux expliquer comment ce peintre de mystères « substitue aux portraits de miracles, par quoi les primitifs nous étonnent, des miracles qui ne viennent que de lui », expliquer ou plutôt montrer cela par un jeu d'équivalences verbales, d'images expressives, démonstratives, que de mélanger l'esthétique à la morale (prélude aux déplorables confusions de *J'adore* et de sa préface) et d'avancer ceci qui n'a précisément aucun rapport avec



L. 1920-1921

(Cliché prêté par « Les Feuilles Libres »).

Paul Klee : « Fleurs dans les blés »

L'œuvre et la personnalité de Chirico (de Picasso, de Strawinsky) : « J'estime que l'art reflète la morale et qu'on ne peut se renouveler sans mener une vie dangereuse et donnant prise à la médisance. »

La plupart des pages du *Mystère laïc* sont de l'excellent Cocteau, de la qualité du *Secret professionnel* et de l'étude (également indirecte et directe) sur Picasso. A méditer par les critiques d'art. P. F.

« L'Enfant et l'Ecuyère », par Franz Hellens

Ce sont encore des souvenirs d'enfant, de ces souvenirs attendris que Franz Hellens partage sans doute avec tout le monde, mais qu'il raconte sur un ton tout personnel, et qui fait le charme d'un de ses meilleurs livres, *Le Naïf*. Il ne s'agit pas de s'écrier : « Encore un enfant ! » et de croire que tout, dans ce domaine, a été dit par Madame Colette. Les enfants diffèrent entre eux; bien davantage, peut-être, transformés par le souvenir; et les souvenirs de Franz Hellens baignent dans ce brouillard coloré qui s'élève de toutes ses pages et qui semble le propre de sa sensibilité. C'est l'atmosphère que toujours on retrouve chez lui, de son premier roman, *En Ville Morte*, jusqu'au prochain, sans doute, qu'annonce Grasset, *La Femme Partagée*. Et pourtant, quelle variété dans les données et les « manières » ! A le suivre, on pourrait s'imaginer que Franz Hellens n'a fait qu'un effort constant pour échapper à lui-même, sans jamais y parvenir, et on pourrait appeler cela, par exemple : le luxe de la personnalité. Libre à ceux qui préfèrent les spécialistes ou qui, eux-mêmes, éprouvent trop le besoin de s'accrocher à une seule attitude ou à un seul procédé, de reprocher à cet écrivain ses « métamorphoses », car un seul reproche saurait peut-être le toucher : celui de n'avoir jamais étudié les hausses et baisses et le bon moment. Ecrire *Mélusine* quatre ans avant le surréalisme et *Bass-Bassina-Boulou* sept ans avant les produits nègres de M. Paul Morand, ce n'est pas faire preuve d'une bonne politique littéraire. Et ici encore, je ne saurais à quoi comparer *L'Enfant et l'Ecuyère* si ce n'est aux autres souvenirs d'enfant de Franz Hellens lui-même : les personnalités se vengent, et tel enfant ne saurait cacher tel homme, tel homme laisse parfois percer tel enfant.

E. d. P.

Pierre Mac Orlan et l'esprit latin. —

Ce n'est pas d'aujourd'hui que date l'attitude adoptée par Pierre Mac Orlan à l'égard de l'esprit latin et de l'esprit nordique. Elle est tout entière définie dans les livres qu'il a conçus jusqu'ici et où l'on n'est pas en peine de discerner quel climat a ses préférences. Mais voici qu'au cours d'un entretien qui nous est rapporté dans la presse, Mac Orlan exprime, sans recourir à la fiction, la faveur qu'il marque à l'endroit des peuples et des paysages du Nord, et son mépris de l'esprit latin :

**cinéma, littérature, beaux-arts, tous les livres d'avant-garde, librairie JOSÉ CORTI
6, rue de clichy, paris**

“ Mes influences... Je suis Flamand. Pas Latin : Flamand. Le Latin c'est un monsieur qui aime à se regarder dans la glace; il se trouve beau. Le Latin se met toujours en face d'une glace. Le Flamand évite les glaces. S'il lui arrive d'apercevoir, d'un coup d'œil oblique, son reflet, il se dit : « Ho! qui est-ce, ce vilain type, là-bas?... Ho! cette nuque épaisse, ces oreilles repoussées par la graisse... » et il plie les épaules et il s'en va.

“ Le Latin, c'est aussi quelqu'un qui a la prétention de tout expliquer. Il a horreur du mystère, au nom de sa fameuse clarté latine qui n'a jamais rien éclairé. Le Flamand est un imaginatif mystique. Une supposition : je passe devant une grille de jardin, au petit jour, et je vois de loin un paquet blanc, informe. Ce paquet sue l'angoisse. Je dis : « Crime. Femme coupée en morceaux. » Le Latin dit : « Tiens! la petite fille du jardinier a oublié son tablier sur l'araddon plus : elle est tout de même plus vraie que la sienne. Clarté latine : un bandeau sur l'œil. Je suis Flamand.

“ Ma jeunesse, je l'ai passée dans les ports, à besogner ou à flâner, Palerme, Hambourg, Anvers, Rouen, Le Havre, enfin Paris, c'est-à-dire Montmartre. En me promenant dans Montmartre, un soir qui ressemblait à tous les soirs, j'ai ressenti l'appel du lieu élu. Je me suis dit : « Je veux vivre là ». Et j'ai vécu là. Les voilà mes influences.”

Mais l'interview n'a pas porté que sur ce seul objet et à propos des raisons qui l'ont conduit à écrire, de la nature de son inspiration, du sens de notre époque, des phénomènes sociaux dont elle est le théâtre, Mac Orlan ajoute :

“ J'écris pour me délivrer de moi-même. Vous comprenez? Je suis un aventurier, moi, et je veux vivre comme un bourgeois. Je suis marié. J'ai une maison de campagne, des lapins, des fraises, des roses, la considération publique : M. Mac Orlan, homme de lettres. Et en moi, toutes les suggestions que me souffle l'inconscient (ou le sub, comme vous voudrez). Ah! si on laissait le champ libre à tous les démons qui s'agitent au sous-sol — surtout chez les intellectuels — il y aurait de quoi peupler tous les matins de la Petite-Roquette! Alors, mes démons, je les écrase sur le papier, je les fourre en vrac dans un livre : qu'ils s'en aillent gambader dans l'esprit de mes lecteurs! Moi, je suis tranquille. J'ai passé la main.

“ Notre époque est dominée par l'érotisme. Mais c'est l'esprit qu'il faut saisir, l'exhalaison de cet érotisme qu'il faut rendre sensible. Pas de détails, pas de gestes. Seulement, faire comprendre cette toute-puissance de la femme à notre époque. Ah! formidable! ce

des milliers d'automobilistes utilisent

Pourquoi?

Essais et Démonstrations :
A. PETIT, 100, Rue Montoyer - Téléphone 384.49

VIX

siècle est femme! L'influence de la femme n'est attestée par aucun pouvoir social défini, mais elle est immense : la femme est le fil conducteur à travers lequel passe le courant. Sans contact, rien n'est possible. Ah! elles n'ont pas besoin de voter pour tout organiser ou désorganiser à leur gré!

Et Mac Orlan chante l'épopée de la dactylo :

“ Qui a détruit la famille? La dactylo.

“ Parfaitement : la collaboration quotidienne de l'homme et de la femme au bureau.

“ Et les barrages de dactylos par lesquels triomphe la loi des sexes! Ce filet tendu entre le bureau du directeur et le dehors et qui ne laisse passer que les jolis garçons! Il faut voir comme les autres sont éliminés en douce!

On conçoit aisément que de pareilles déclarations, qui pourtant n'ont rien de surprenant dans la bouche de Mac Orlan, aient, en France, suscité quelque mauvaise humeur, et s'il nous était permis de donner raison à l'un ou à l'autre camp, on sait de quel côté nos inclinations nous porteraient.

D'autre part, il faut bien convenir qu'il y a une grande immodestie de la part des journaux latins à invoquer sans cesse la beauté latine, la clarté latine, l'intelligence latine, l'élégance latine. Et il y a dans leur ton une nuance qui indique assez que, hors la latinité, il n'est point de beauté, de clarté, d'intelligence et d'élégance. Mais il nous suffit que la voix d'un homme comme Mac Orlan s'élève contre une telle prétention pour que nous soyons rassurés...

Poésie du dimanche. —

Dans l'excellente revue critique hollandaise, *Den Gulden Winckel*, Jan Greshoff commente avec sympathie les deux « Livrets » qu'ont fait paraître le regretté Odilon-Jean Périer et Robert de Geynst. Le critique marque une préférence pour les anthologies de poèmes antiprofessionnels et populaires parus dans ces livrets. A cette occasion, il rappelle l'amour qu'eut pour cette poésie du dimanche Guillaume Apollinaire et cite encore le poème dont le douanier Rousseau accompagna son tableau *Le Rêve*.

Mais Jan Greshoff, ne désirant pas être en reste, signale à son tour une délicieuse complainte du genre, due au lyrisme d'un matelot hollandais et qui, fidèlement transcrise, lui fut communiquée par un officier de marine. Nous ne résistons pas au désir de la traduire :

*Oh bel ange
Oh source de toutes mes peines,
Sachez que je vous aime
Et cela de tout mon cœur.
Quand debout sur le pont
Je regarde le compas,
Votre image, ô ange, plane
Sans cesse derrière le verre.
Et quand je gis sur ma couchette
Pour me reposer un peu,
Alors je pense : beaux, oui, jolis
Sont vos deux seins.*

Joh. M.

Poésie villageoise. —

Dans un village en Flandre, où l'on fêta des noces d'or, les maisons étaient ornées de guirlandes de fleurs et de feuilles. Chaque habitant, en outre, avait suspendu à la façade de sa demeure un écu de calicot fleuri, portant en deux vers hommage aux jubilaires. La plupart de ces inscriptions trahissaient, par leur allure rhétorique, l'intervention du maître d'école de l'endroit. Mais un vieux paysan était bien fier d'avoir trouvé tout seul cet original souhait :

Melanie en Petrus,

Bevrijdt u altijd van het fleurus.

Ce qui veut dire :

Mélanie et Petrus,

Préservez-vous toujours de la pleurésie.

Joh. M.

Le cinéma soviétique (Léon Moussinac). —

Hors l'ouvrage strictement documentaire de MM. Weinstein et Marchand, le cinéma russe n'a guère, en France, fait l'objet d'une étude attentive qui, d'ailleurs, requiert une enquête assez malaisée à conduire. D'un récent voyage en U. R. S. S., Léon Moussinac nous rapporte ce livre qui contentera certaines curiosités. Tout ce qui s'y rattache à l'exposé de l'organisation qui régit la production des films en Russie, et leur distribution, est d'un vif intérêt, tout de même que la partie critique réservée à Eisenstein, à Poudovkine et à Vertov. Mais l'ouvrage ne se limite pas à ces considérations et il comporte trop de développements politiques et de conclusions arbitraires pour qu'il n'appelle pas le débat. Libre à Moussinac de discerner un rapport direct entre le régime social et la qualité des films qui y sont exécutés. Il nous est impossible, à ce propos, de ne pas donner raison à René Clair, que l'auteur met en cause dans sa préface, et de ne pas penser avec lui que ce serait « trop simple ». Cela tient peut-être à ce que, lorsqu'il s'agit de certains problèmes qui engagent, pour une part, le cœur et l'esprit de l'homme, nous commençons à ne plus savoir très bien ce que signifient les vocables de « capitalisme » et de « communisme » — dont le sens est par ailleurs trop redoutable pour qu'il faille les invoquer là où ils n'ont que faire. Sur le seul plan du cinéma, il y a place, en régime capitaliste, pour les meilleurs et pour les pires (Chaplin et Cecil B. de Mille, par exemple), tout comme en U. R. S. S. on peut à la fois rencontrer Eisenstein et Protozanoff. Et qu'on ne s'imagine pas que ce dernier y soit l'objet d'une réprobation ou d'une tolérance : s'il

Rose : fleurs naturelles

52-52a, rue de Joncker, (place Stéphanie)
Bruxelles
téléphone 268.43

faut en croire les rapports qui nous ont été fournis, le Meshrapom l'emploie à des conditions sensiblement supérieures à celles qui sont faites à Poudovkine. Quant au succès de ses films, il nous suffira de citer une phrase de Moussinac, qui a trait à la question de l'« exclusivité » : « Au cinéma Koloss, de Moscou, une salle de 2.000 places appartenant au Meshrapom, un film de Protozanoff, le *Garçon de Restaurant*, a tenu l'écran plus de huit semaines ». Il n'y a vraiment pas de quoi se vanter, lorsqu'on sait que les comédies de Protozanoff, qu'il s'agisse de *Garçon de Restaurant* ou du *Procès de trois millions*, sont d'une médiocrité plus révoltante que tous les systèmes politiques du monde. Il nous fut donné d'être en Russie, à l'époque où Moussinac y réunissait sa documentation, et à Karkhoff, à Bakou, à Tiflis, à Batoum, le *Garçon de Restaurant* partageait les honneurs de l'affiche avec *Tzar et Poète*, de Gardin, inspiré de l'histoire de Pouchkine, et qui pourrait sans inconvenient être signé par M. Henri Roussel. Room lui-même qu'on cite volontiers après Eisenstein, Poudovkine et Vertoff, est à mille lieux de ceux-ci : ce n'est ni *L'Amour à trois*, ni son dernier film, *Fondrières*, — qui développe une grotesque aventure de club d'usine et de fille-mère abandonnée — qui nous feront penser le contraire.

On ne répétera jamais assez haut quel est le génie d'Eisenstein et de Poudovkine; de quel apport peuvent être les théories de Vertoff, et Moussinac s'y emploie avec un zèle auquel on ne peut qu'applaudir. Mais de là à entrer dans les généralisations hâtives qu'ils voudraient nous convier à adopter, il y a quelque distance. Et qu'on n'allège pas l'absence de ressources, la précarité des moyens auxquels les régisseurs russes sont ou furent en proie : cette situation n'est pas différente de celle où travaillèrent René Clair, Kirsanoff, Cavalcanti, Josef von Sternberg, et c'est en dépit d'elle qu'ils firent *Paris qui dort*, *Ménilmontant*, *Rien que les Heures* et *Salvation Hunters*.

A. V.

Lettres d'amour. —

Entre les lettres d'amour pathétiques appartenant à la littérature contemporaine — (exemples : la lettre d'adieu qui ferme *La Vagabonde*, de Colette, ou la lettre du passé que relisent les amants du *Plaisir de Rompre*, de Jules Renard) — et les lettres, touchantes de maladresse et de fautes d'orthographe, qu'écrivent les illettrés, il y a celles qui, sous le titre de *Lettres irrésistibles*, servent de modèles aux amoureux. Rédigées d'un point de vue à la fois pratique et psychologique, qui s'iden-

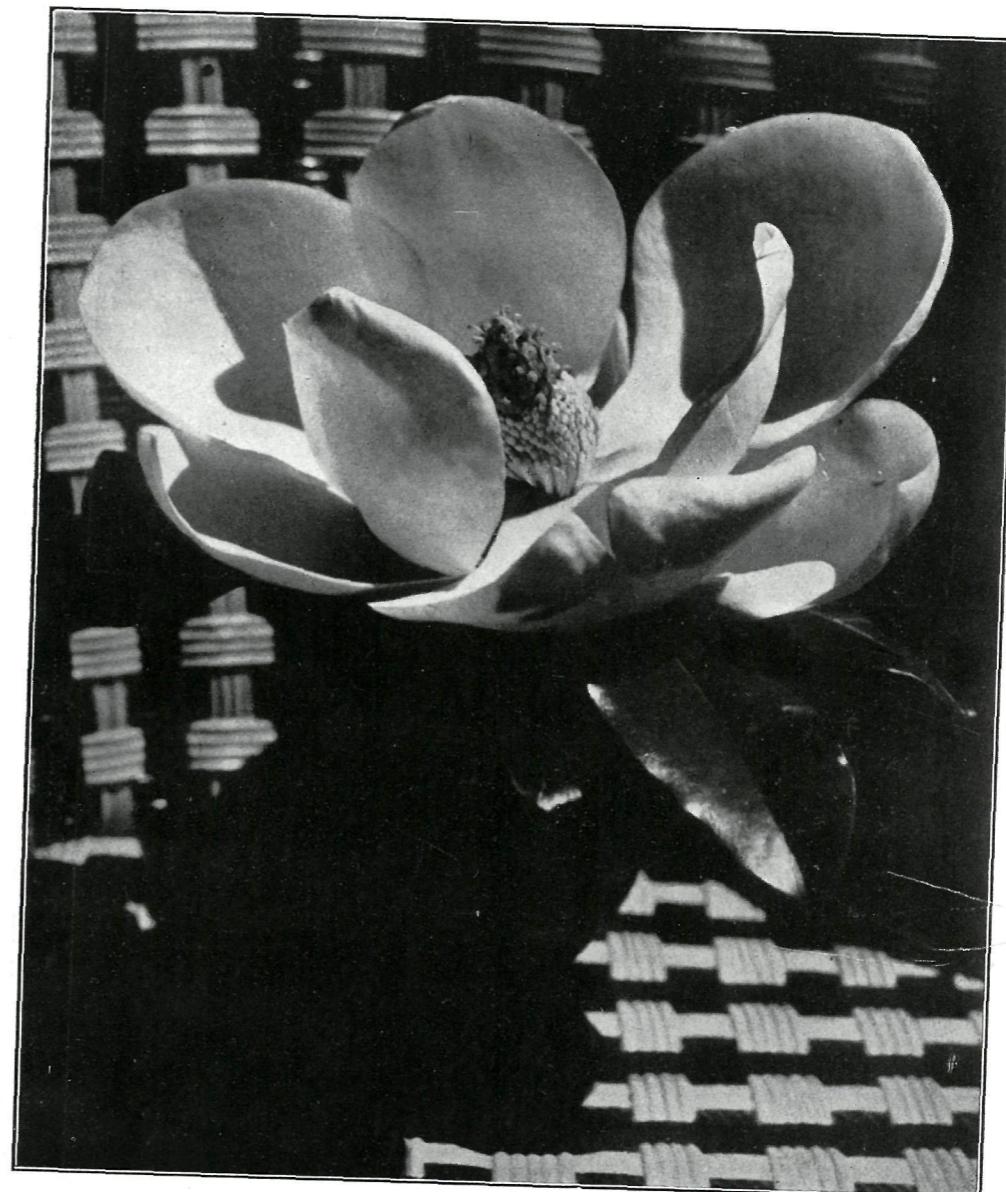
**sels à base d'essence de Sapins le flacon 20 fr.
adoucit, aromatise l'eau du bain**

échantillon de " coniférol , ,

ancienne maison

j.j. perry, f. de bruyn successeur
89, montagne de la cour - bruxelles

274



Man Ray : « Magnolia »

R o b e s e n f l e u r s



Photo Rob. De Smet.

Une robe de dîner en mousseline imprimée
(création Norine)

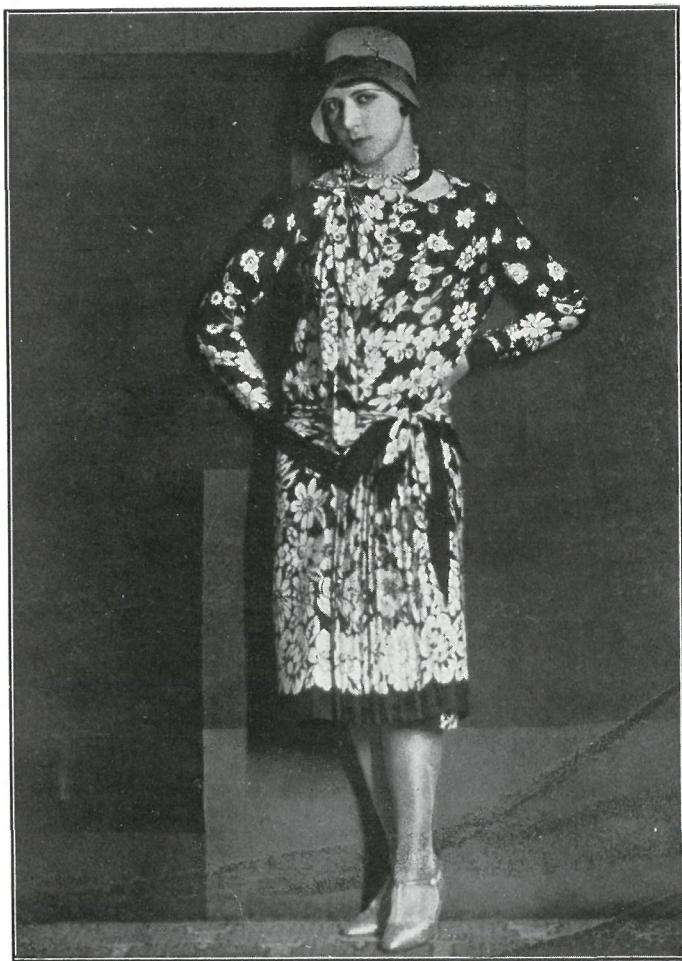


Photo Rob. De Smet.

Une robe d'après-midi en crêpe de Chine imprimé
(création Norine)

D e n t e l l e s



Photo E. Gobert.

Une robe du soir en dentelles
(création Norine)



Photo Antony.

Une dentellière au pays d'Ypres

La Flandre pour cartes-postales



« La laitière »



« Les dentellières »

tifie aux personnages auxquels manque le fameux don d'expression, elles sont liées au genre d'existence et mises au diapason même des aspirations et des pensées de ces personnages. Un peu comme les chansons vécues ou réalistes, inventées de toutes pièces par des profanes aux habitudes bourgeoises, et qui non seulement expriment les sentiments obscurs des hommes et des filles du milieu, mais deviennent pour ainsi dire instantanément les moyens directs et lyriques de l'exaltation quotidienne de ce monde spécial. De ce fait, ces modèles de lettres constituent les témoignages éloquents d'une tendresse désuète et romanesque, que ressentent de jeunes cœurs soupirants et simples, sans l'aide de ces guides sûrs, et dont sans doute les merveilleux effets de style dépassent et épateront de temps à autre l'entendement des correspondants eux-mêmes, combien d'amants sincères, mais ignorants, timides ou effrayés par la peur du ridicule, auraient manqué le bonheur qu'ils méritaient. Aussi, pour que nos lecteurs puissent juger de la portée touchante et bienfaisante de l'œuvre de ces épistolières de l'amour, nous en détachons un chapitre particulièrement émouvant.

Joh. M.

Les paroles ensorcelées.

De Madeleine Laurent à Justin Loup

Monsieur Justin,

Je vous remercie beaucoup de l'invitation que vous m'avez envoyée pour la soirée de la coopérative.

Mais, mon veuvage est encore trop récent pour qu'il me soit permis d'assister à une fête. Il ne date que d'un an.

Vous savez que je dépende un peu des parents de mon mari et je ne voudrais pas qu'ils apprennent que je me divertis.

Du reste, je vais bientôt quitter Paris, pour m'établir en province, où je trouve un emploi supérieur à celui que j'ai ici.

Je ne dis pas que je me réjouisse beaucoup de cette solution, mais il faut savoir être raisonnable.

Je vous envoie mes compliments et vous remercie encore de votre amabilité.

Madeleine Laurent.

Chocolatier

“ Mary ,”

Bruxelles :
Rue Royale, 126

Tél. 145.00

Confiseur

Ostende :
Rue de Flandre, 15

Tél. 7086

De Justin à Madeleine

Madame,

Votre lettre m'a causé un véritable chagrin.

D'abord votre refus.

J'étais si heureux à l'idée de passer une soirée près de vous! Songez-y, Madame Madeleine, il ne s'agit pas d'une fête bruyante.

Ce sera d'abord un concert.

Puis, il y aura une tombola.

Bien sûr, on fera quelques tours de danse ensuite. Mais il vous sera loisible de vous abstenir. Vous pouvez même partir auparavant, tout de suite après la tombola.

Madame Madeleine, si j'ai de bons souvenirs, voici un an que vous avez perdu votre mari, un brave homme, digne assurément d'une grande estime, mais pour lequel vous n'avez jamais ressenti d'amour, si ce n'est une sorte d'attachement filial.

Devez-vous passer votre jeunesse dans le noir?

D'ailleurs, c'est le temps de le quitter pour du mauve.

Et, en ma qualité de peintre décorateur, je sais que, dans le mauve, il y a du rose et du bleu.

Le rose, c'est l'espoir d'un avenir que l'amour viendra embellir, si vous le voulez bien.

Le bleu, c'est la joie d'une existence de tendresse.

Celle à laquelle vos vingt-six ans ont droit.

Madame Madeleine, laissez-vous tenter!

Laissez-vous persuader!

Je m'étais fait une joie si grande d'une soirée passée près de vous!

J'espère encore une bonne réponse.

Ne me désappointez pas, je vous en supplie.

Justin Loup.

De Madeleine à Justin

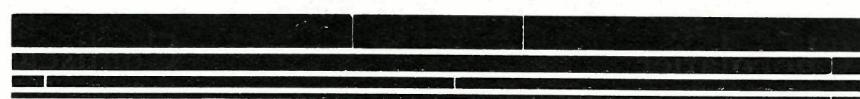
Comment, Monsieur, vous savez mon âge!

Et vous n'avez pas peur de m'en avertir.

Vous êtes un indiscret, qui méritez d'être puni.

Mais est-ce bien une punition que de persévéérer dans un refus que les circonstances m'imposent?

Vous êtes assez aimable pour me le dire? Eh bien! pour ne pas être en reste, je vous avouerai que j'en suis bien fâchée moi-même.



jean fossé

c'est un couturier

43 chaussée de Charleroi

276

bruxelles

Oh! n'allez pas vous rangerger!

Il s'agit simplement du regret que j'ai de ne pas sortir de cette solitude, qui commence à me peser.

En même temps, je regrette de ne pas jouir des distractions de Paris, avant de m'exiler en province.

Est-ce que je regrette encore quelque chose?

Ma foi... je ne sais plus trop.

Mes compliments bien sincères.

Madeleine Laurent.

De Justin à Madeleine

Madame Madeleine,

Que dois-je penser de votre lettre?

Votre regret cache-t-il le désir de revenir sur votre refus?

Quelle chose regrettiez-vous, que vous n'osez pas vous avouer à vous-même?

Je sais, moi, ce que vous regardez.

Je le sais à n'en pas douter et je suis tout prêt à vous éclairer à ce sujet.

Quant à votre âge...

Nous sommes encore, vous et moi, à ces moments bienheureux de la vie où l'on ne redoute point d'avouer les printemps, assez peu nombreux, que l'on a vécus.

Vous en avez vingt-six.

Moi, vingt-neuf.

Maintenant, si j'ai commis une indiscretion, je m'agenouille devant vous.

Non, ne faites aucun mouvement pour me relever.

L'agenouillement, c'est la preuve de l'admiration et je vous admire depuis que je vous ai connue.

Mais je vous admire de trop loin.

D'ailleurs, Madame Madeleine, j'ai quelque chose de très important à vous dire.

Quelque chose qui vous concerne particulièrement.

Donnez-moi, en assistant à cette fête, l'occasion de causer avec vous, je vous en prie.

Je vous baise les mains.

Justin Loup.

De Madeleine à Justin

Cher Monsieur Justin,

Quoiqu'il en soit, la fête à laquelle vous me conviez n'ayant lieu que

**L'INTERIEUR MODERNE
SOCIETE D'APPRENTISAGE
HOTEL 14907
EST LA SEULE MAISON CAPABLE DE VOUS MEUBLER AVEC GOUT**

277

dans quinze jours, je ne veux pas attendre jusque-là pour connaître la chose si importante que vous avez à me dire.

Est-ce de celles qui concernent un si grave secret, qu'on ne puisse le confier à une lettre?

J'attends donc la révélation.

Maintenant, si vous êtes resté à genoux depuis votre dernière lettre, il est temps que je vous tends la main pour vous relever.

Cependant, vous devez être charmant, dans cette posture d'adoration. Mes bons souvenirs, cher Monsieur Justin.

Madeleine Laurent.

P.-S. — Vous savez, pour la fête, je n'ai pas encore dit : oui.

De Justin à Madeleine

Madame Madeleine,

Mon secret?...

Est-ce bien un secret, pour vous?

Ne l'avez-vous pas deviné?

Si c'était vrai, j'en serais heureux, car puisque vous m'engagez à vous le dire, c'est que vous êtes prête à l'entendre sans vous en fâcher.

Madame Madeleine, voici trois mois que je vous ai, pour la première fois, rencontrée chez nos amis Lautan; voici trois mois que votre image est restée gravée au fond de mon cœur.

Jusqu'ici, j'avais un peu souri des camarades, qui envisageaient sérieusement l'amour.

Je ne l'avais jamais considéré que comme un agréable passe-temps, en compagnie de gentilles amies, qui partageaient mon insouciance à ce sujet.

Maintenant, je dois m'incliner devant la force d'un sentiment qui m'envahit tout entier.

Madame Madeleine, je sais que ce que je vous dis-là, vous l'avez déjà entendu sûrement.

Cependant, croyez-moi, aucun de ceux qui vous l'ont dit n'avaient pour vous l'amour, à la fois délicat et ardent, que j'éprouve.

Madame Madeleine, j'ai cherché à me distraire de votre pensée.

Ces derniers temps surtout, depuis que vous m'aviez annoncé des projets de départ en province.

Mais rien n'a pu atténuer votre souvenir. (J'allais dire, votre présence.)

Eh bien! oui, votre présence.

Vous êtes toujours devant mes yeux, avec votre regard, à la fois brillant et langoureux, votre fin profil, vos lèvres sans fard qui, tout naturellement, ont le velouté de la rose rouge.

librairie JOSE CORTI, ouvrages pour bibliophiles, tous les livres illustrés, éditions originales, catalogue sur demande, paris, 6, rue de clichy

Madame Madeleine, laissez-vous toucher!
Renoncez à vos projets d'éloignement.
Abandonnez votre résolution de retraite.
Ou plutôt non, restez lointaine pour tous, mais laissez-moi vous approcher.

Si vous saviez tout ce que j'ai à vous dire!...

Justin Loup.

De Madeleine à Justin

Comment, après cette longue lettre, vous avez encore des choses à me dire?

Il me semblait cependant que vous vous étiez épanché tout à fait.
Monsieur Justin, mon ami, je mentirais si je disais que je ne suis point touchée... Mais...

Mais je dois résister à cet attendrissement.

Oui, je l'avoue, ce doit être délicieux d'être enveloppée d'une affection que l'on est heureuse de rendre.

Ce doit être bon de laisser sa jeunesse s'épanouir près d'une autre jeunesse.

Pourtant, il me faut résister.

Bien, bien affectueusement.

Madeleine Laurent.

De Justin à Madeleine

Résister!... Résister à l'attendrissement!

Mais Madeleine, c'est résister à l'appel de vos vingt ans! C'est résister aux désirs de votre cœur!

Ah! Madeleine chérie, comme vous avez raison de penser que rien au monde n'est plus délicieux que de se sentir enveloppé de tendresse!

Voulez-vous donc laisser passer vos belles années, sans les marquer d'un souvenir, qui, si cela ne dépend que de moi, demeurera toujours une réalité?

Vous souvenez-vous des jolis vers que disait si bien une gentille invitée, au dîner des Tibot, où je vous ai rencontrée pour la dernière fois.

Elle disait :

Vous serez au foyer une vieille accroupie,
Regrettant mon amour et vos cruels dédaigns.
Aimez si m'en croyez, n'attendez à demain,
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.



Le Fixateur HUBBY'S, à base d'alcool et de jaune d'œufs, maintient impeccablement les cheveux sans les graisser.

Chez Coiffeurs et Parfumeurs, à FR. 12.50 le flacon.

DELEU

19, rue des Tanneurs, à Anvers. — Tél. : 310,80

Ma belle Madeleine, vous êtes en pleine saison des roses de la vie.
Attendrez-vous qu'elles se fanent autour de vous?
Si vous saviez quel beau bouquet d'amour je veux former pour vous?...
Ecoutez votre cœur, Madeleine, écoutez le mien comme il bat pour
vous!...

Justin.

De Madeleine à Justin

Votre dernière lettre m'enlève toute ma force de résistance. Non, je
n'attendrai pas que ma jeunesse se fane sans avoir connu l'amour.

A vous.

Madeleine.

Nouvelles sportives (un record mondial). —

Il y a quelques années déjà, une nouvelle sensationnelle se répandit dans les journaux. Certain professeur Schmidt voulut consacrer le crépuscule de sa vie au sport. Il serait arrivé à taper sur sa machine à écrire, chiffre par chiffre, en commençant par 1, un nombre imposant atteignant le trillion. Un club fut fondé à Hanovre par trois jeunes gens dans le but de battre ce record mondial. Un riche mécène assura à ces jeunes sportifs une rente viagère et promit, en outre, à celui qui atteindrait le chiffre infini, la somme colossale de 10 millions de marks. Cette somme n'est-elle point royale pour un travail de machine à écrire?

A partir de ce jour, ils se sont mis à taper pendant des semaines, des mois, des années, des décades, chiffre par chiffre... Ils ne quittèrent plus jamais leur bureau, dans lequel ils dormaient et réduisaient au strict minimum le temps de manger, boire et dormir. L'ensemble de ces repos prenait à peine sept heures par jour. Les trois jeunes gens atteignirent une dextérité sans pareille à la dactylographie. Après une demi-année de ce genre d'activité, ils avaient « surdactyographié » de loin le professeur Schmidt. Après un travail de quinze ans, après que le professeur Schmidt eût été dactyographié « knock-out » et que celui-ci fut mort, ils arrivèrent à un résultat surprenant. Ils atteignirent des chiffres tels que l'on ne peut que difficilement s'en faire une idée. Et cependant, ils n'ont pas encore atteint le chiffre infini. D'ailleurs, leur performance sportive individuelle, aussi extraordinaire belle qu'elle soit, a ceci de caractéristique que tous les trois tapent simultanément, soit à « égalité », le même chiffre.

Kurt Schwitters.

CLAEYS - PUTMAN

toutes les fleurs - toutes les plantes

7, chaussée d'Ixelles (porte de Namur)

Bruxelles — téléphone 271.71

le langage des fleurs : anniversaires - amour - amitié -
intimité - joie - bonheur - un peu, beaucoup et pas
du tout

Tombeau de Léon Debatty. —

Sous ce titre vient de paraître une plaquette (*Revue Sincère, Bruxelles*), consacrée à la mémoire de Léon Debatty, trop tôt enlevé à notre amitié, à l'âge de 43 ans. Dans notre petit monde littéraire belge, assez veule en général, minuscule république des camarades, trop souvent orientée à l'instar de..., ce fut, sans conteste, une personnalité. Debatty, qui avait su défendre contre la mode ses moustaches gauloises, et contre les abbés du XX^e Siècle sa foi, patriote et croyant, mais ni chauvin, ni cagot, était de ces hommes qui, par conviction autant que par bravoure naturelle, voire par bravade, s'en tiennent opiniâtrement à la défense de quelques idées, d'un idéal, peut-être de leurs illusions. Il prenait certainement trop au sérieux cette littérature belge qu'il avait juré de servir, parce que belge, et qui, en général, ne vaut ni son excès d'honneur, ni notre indignité. A sa croisade de chevalier sans peur et sans reproche (et il croyait à sa mission, je vous le jure!) contre les sots de toute sorte, mais surtout contre les plagiaires de tout crin (c'est par lui que nous nous sommes doutés de l'existence de M. le comte Carton de Wiart en tant qu'écrivain!), il a apporté autant de courage que de verve, autant d'indépendance que de vigueur, une impétuosité un peu étudiante, à la fois brutale et gouailleuse, de l'esprit. Il faisait gravement, consciencieusement, mais sans orgueil, modestement, une police, toujours attentive, souvent mal à propos exercée. Que n'a-t-il donné davantage de son temps à ces études précises, méthodiques, très enveloppantes néanmoins, dont ses *Livres de Belgique* nous fournissent quelques appréciables exemples, au lieu de gâcher ses loisirs à une besogne de traqueur (c'était devenu sa phobie!) pour dépister quelques pauvres écrivains, pasticheurs par dessus le marché, qu'aucun lettré n'avait songé à reconnaître comme tels et à qui il a conféré, malgré lui, une importance qu'ils ne méritent guère. Petit de taille, rondelet, l'œil franc, le verbe haut, savant et simple, sain et actif, excellent camarade, mari et père sans reproche, il allait pétulant, moqueur souvent, enthousiaste par accès, à travers un monde qu'il trouvait bien morne, très compliqué et où il se sentait par moments comme attardé. Un romantique de chez nous, Wallon sage et malicieux, généreux pour ceux qu'il aimait, féroce pour les autres. Il en est, parmi ces derniers, qui ont dû pousser un soupir de soulagement le jour où il a fermé, à tout jamais, ses yeux honnêtes. Toutes proportions gardées, je m'imagine, par ce que je sais de l'un et de l'autre, que Péguy a dû être un type de la même trempe. De toute façon, à les comparer de loin, je m'aperçois de plus d'une ressemblance entre ces deux intellectuels rustiques.

ANDRE DE RIDDER.

CHRONIQUE DES DISQUES

Il existe sans aucun doute un petit groupe d'amateurs de phonographe qui désireraient posséder dans leur discothèque quelques œuvres

**pour avoir demain, chez vous, les livres que
vous ne trouvez pas, commandez-les à la
librairie JOSÉ CORTI, 6, rue de Clichy, Paris**

vres choisies de musique nouvelle. Les jeunes compositeurs étrangers (à part les Français et un ou deux Russes) nous sont presque inconnus. Il y en a de remarquables et que le phonographe a déjà enregistrés, comme Bela Bartok et Hindemith, dont les concerts « Pro Arte » nous ont du reste donné quelques bonnes œuvres. Ces concerts « Pro Arte », si ardemment suivis, ont inscrit à leurs programmes le *Quatuor op. 22*, de Hindemith et le *Quatuor op. 17*, de Bela Bartok, que la Compagnie Polydor a enregistrés dans la magistrale exécution d'une phalange musicale dont Hindemith fait lui-même partie. Les deux œuvres doivent être mieux connues et répandues; le phonographe est là pour cette diffusion utile, et je signale tout spécialement les noms de Bela Bartok et Hindemith; ce dernier s'est, du reste, signalé dans le domaine de la musique mécanique, par ses efforts pour adapter celle-ci au film. Les mêmes artistes jouent divinement le *Concertino*, de Strawinsky, qui vaut surtout par ses rythmes étranges, très serrés malgré leur diversité, et l'une des plus charmantes œuvres de musique de chambre de Mozart, le *quatuor en fa majeur* (66418).

Polydor, dont on ne saurait suivre l'activité avec assez d'attention, a créé, comme l'on sait, cette série « Polyfar », déjà célèbre, qui nous a donné, en des disques d'une perfection technique indiscutable, les chefs-d'œuvre de la musique classique et contemporaine. J'en ai déjà signalé quelques-uns précédemment aux amateurs de bonne musique. Voici, tout récemment créé, l'*Oiseau de Feu*, de Strawinsky (95052), qui bénéficie d'une exécution de choix par l'orchestre philharmonique de Berlin. Quelle mélodie prenante faufilée dans une orchestration d'une merveilleuse richesse, dont rien n'est perdu sur le disque! Cette œuvre si rarement jouée dans nos concerts, la voilà donc fixée dans la cire et chacun de nous peut l'entendre à l'heure et l'endroit qu'il lui plaît. Sa place est indiquée, à côté des œuvres que je signalais plus haut, dans le compartiment d'honneur d'une discothèque bien composée.

Odéon, de son côté, qui vient de s'assurer l'exclusivité des Concerts Colonne, nous offre de bons et honnêtes enregistrements de quelques œuvres choisies de musique moderne. Nous avons déjà signalé les *Chœurs du Prince Igor*, si remarquables. Ce même chœur de l'Opéra russe chante de savoureuses chansons populaires, mélodiques et rythmées (Od. 188003). L'exécution, par l'orchestre de M. Cloez, de la *Foire de Sorotchinsky*, de Moussorgsky (Id. 165245) est parfaite et conserve à cette page de musique endiablée toute sa couleur brillante et populaire. L'*Entracte* de « Khowantchina », de Moussorgsky également, s'oppose à cette dernière œuvre (Voix de son Maître D. 1427). Ce morceau développe un thème très impressionnant, mêlé du son des cloches, et qui se déroule avec une lenteur dramatique et grave. Ajoute de première qualité, la *Sonate*, de Debussy, pour flûte, alto et harpe delphie, dirigé par Stokowsky. Mais il faut mettre à part une réussite tons que cette belle page musicale est jouée par l'orchestre de Phila- (Odéon, 165245). Cette œuvre délicate et charmante, où l'auteur de l'*Après-midi d'un Faune* a mis toute sa fantaisie et la grâce de son talent, nous est présentée en un disque parfaitement au point où les trois instruments s'équilibrivent et se soutiennent.

Puisque nous parlons de Debussy, venons-en tout de suite à un enregistrement de grande envergure des principales scènes de *Pelléas et Mélisande*, exécuté par la Compagnie Columbia. On trouvera-là les plus beaux fragments de cette œuvre déjà classique, depuis le récitatif si émouvant du début, « Voici ce qu'il écrit à son frère Pelléas », chanté par Mme Croiza, jusqu'à l'admirable « Interlude » du IV^e, par l'orchestre de l'Opéra-Comique, dirigé par M. Georges Truc (15021-27). Je n'hésite pas à qualifier cet enregistrement de chef-d'œuvre. Avec d'excellents interprètes comme Mme Nespolous, Narcon et Maguenat, quel régal d'entendre se dérouler ces scènes d'une poésie si humaine dans son dépouillement total, que Debussy a revêtues d'un coloris musical à la fois puissant et sobre! Je ne peux oublier les représentations que donna autrefois Mme Mary Garden, à Bruxelles, de l'œuvre de Debussy. J'ai revécu, en écoutant les sept disques de Columbia, ces soirées mémorables de ma jeunesse enthousiaste.

L'un des meilleurs enregistrements du piano inc paraît être le *Con certo* de Grieg (Columbia 9446-49), joué par le remarquable pianiste Friedman. Rares sont les bons enregistrements de piano (je me souviens d'un fort réussi, par Columbia également : une *Sonate*, de Chopin, jouée par Grainger). Celui-ci est vraiment d'une perfection absolue. Il arrive que l'orchestre écrase le piano; ce n'est pas le cas de ces disques où l'orchestre de Philippe Gaubert et le virtuose s'accordent et s'équilibrent dans une mesure exacte. Chacun connaît cette œuvre pittoresque, fort séduisante, de l'auteur de *Peer Gynt*. Mais il faut entendre Friedman jouer l'admirable *adagio*, ou l'étonnant *allegro* du début, pour apprécier la maîtrise de cet artiste dont le jeu brillant ne fait jamais tort à l'émotion.

Puisque je parle de l'enregistrement pianistique, dont les appareils orthophoniques récemment créés corrigent les défauts, il faut que je signale à mes lecteurs un article de Vuillermoz, publié par l'*Illustration*, où celui-ci raconte l'enregistrement par Columbia du jeu de Francis Planté. La scène, vraiment touchante, se passe à Mont-de-Marsan, dans la maison du grand pianiste. On sait que Planté a quatre-vingt-dix ans. Vuillermoz assure que son jeu est aussi jeune et vivant que jadis. Le critique nous le montre au piano, jouant « avec une vigueur élastique » la seconde des trois *Romances* de Schumann, d'une exécution redoutable. « J'ai confiance, dit Planté, dans mon interprétation de cette œuvre, parce que je me souviens de l'émotion qu'éprouvait Mme Schumann lorsque j'avais l'occasion de l'exécuter devant elle. » L'*Illustration* reproduit une photo où l'on voit Planté s'écoutant lui-même pour la première fois : sa belle figure rayonne de surprise et de plaisir modeste. Il nous tarde d'entendre nous-mêmes ces ouvrages importants.

Cette parenthèse fermée, revenons à nos disques. Le flûtiste Moyse, que nos lecteurs connaissent déjà, vient de nous donner une fort bonne exécution, enregistrée par Columbia, de la *Polonoise* de S.-C. Bach et du *Scherzettino* de Taffarel (D. 19088) où il donne la mesure de son grand talent.

A la Compagnie du Gramophone, il faut signaler particulièrement une magnifique reproduction du fameux *Largo* de Xercès, de Haendel,

œuvre toujours neuve (D. 1432). L'exécution est due à l'orchestre de Philadelphie, dont on ne pourra jamais assez faire l'éloge. Les meilleurs enregistrement d'orchestre sont dûs à ce groupement symphonique et à celui du Concertgebouw d'Amsterdam. Au verso, on trouvera la *Danse Slave*, de Dvorak, d'une fougue irrésistible. La *Symphonie en C mineur*, de Mozart (Voix de son Maître, C. 1347), bénéficie d'une exécution soignée. On connaît cette œuvre d'une si parfaite architecture, d'une mélodie fraîche et colorée; c'est une des symphonies de Mozart les plus entraînantes et dont chaque motif se grave dans la mémoire. Non moins décisifs se présentent les traits de la *Sonatine*, de Schubert (Voix de son Maître, D. 1398-9), jouée par notre compatriote, le bon pianiste Arthur De Greef et M^{me} Isolde Mengès. Cette œuvre de jeunesse est la sœur de la *Sonatine* jouée par Murdoch et Sammons, dont nous parlions dans notre dernière chronique (Columbia). Par sa fraîcheur totale, la gaieté de sa mesure et le charme de sa mélodie, cette œuvre séduit et retient. On ne peut l'entendre assez.

Il faut encore noter deux excellents disques de chant : *Sniegourotchka*, la jolie chanson de Lel, que M^{me} Ninon Vallin chante avec grâce (Odéon 171020), et une nouvelle création de Sophie Tucker, *There's somethere spanich in my eies* (Columbia 4941), l'une des meilleures de la grande artiste, dont on n'a pas oublié le *Some of this Days*.

Il nous reste à parler d'une œuvre déjà connue, dont Brunswick vient de nous donner un bon enregistrement. C'est la *Rhapsody in blue*, de Gershwin (Brunswick). Les compositions de Gershwin dépassent, par la qualité musicale, la plupart de celles de ses compatriotes. Gershwin a su jeter un pont — celui de son talent — entre le vulgaire fox-trot américain et la vraie musique de concert. On ne peut s'empêcher d'admirer le rythme de cette œuvre pittoresque et ça et là émouvante, rythme bien personnel et qui marque curieusement le piano dans les intervalles de l'orchestre.

Signalons encore deux morceaux de danse fort réussis : *Black an Tan Fantasy* (Odéon 165279) et *Blue Baby* (Brunswick 3676 A), avec l'orchestre de Ray Miller.

FRANZ HELLENS.

Autres nouveautés : *Trio n° II*, de Schumann, et *Tambourin*, de Rameau (Columbia D. 11017-18); *Idomeneo*, de Mozart (Polydor 19225); le *Carnaval Romain*, de Berlioz (Odéon, 123524-25), le *Coq d'Or*, de Rimsky Korsakoff (Odéon 123540).

CHRONIQUE DE LA T. S. F.

Les voix de notre boîte à sans fil se sont faites, depuis peu, aussi parfaites, aussi pures que celles des splendides enregistrements électriques et, comme ceux-ci, elles prêtent aux œuvres ce surcroit de féerie qui

tient à la transmission insolite et au décor que nous nous donnons, cette fois, en toute liberté. Seulement, que notre haut-parleur, impitoyablement international, nous apporte, dans cette nuit vibrante, les voix de Tokio, de Pittsburg ou de Bandoeng, aussi puissantes et distinctes que celles de Paris ou de Daventry, n'y a-t-il pas là, ma parole, un choix incomparable? Il n'est pas besoin, du reste, de courir si loin et, cet hiver, si nous ne voulons voir dans la radiophonie que prétexte à délectation musicale, nous aurons, à nos portes, des parts royales à peu de frais. La musique de nos cœurs coulera à flots, et nous prévoyons, pour l'invitation des ondes, des combats intérieurs passionnés, des perplexités puissamment spéculatives. Nous ne dirons rien, maintenant, des grands concerts que diffuseront les postes allemands, et Radio-Belgique, et Hilversum, et Radio-Paris qui devient chaque jour un poste plus intéressant. Nous vous proposons, simplement, de noter aujourd'hui les plaisirs que nous offre la British Broadcasting Corporation, par sa super-station Daventry Senior, 5 XX, 1.605 mètres :

Ces samedis soirs, jusqu'au 6 octobre, écoutons les derniers « Promenade Concerts », panoramas de musique orchestrale excellemment conduits par sir Henry Wood.

Le premier lundi de chaque mois, et une huitaine de fois pour la saison, concert de musique de chambre, avec notre « Pro-Arte » pour novembre.

Le jeudi 4 octobre commencera la deuxième saison du « National Orchestra of Wales », qui durera douze semaines, relais de Cardiff.

Le vendredi 12 octobre s'exécutera le premier des douze grands « National Concerts », donnés au Queens Hall sous la direction des plus éminents chefs, et à raison d'un concert par quinzaine approximativement, le vendredi soir en tout cas, le dernier ayant lieu le 12 avril 1929.

Le jeudi 18 octobre, premier des dix « Concerts Hallé », qui se succèderont chaque quinzaine approximativement, jusqu'au jeudi 14 mars 1929.

Enfin, le « Welsch Orchestra » commencera sa troisième saison de douze semaines le jeudi 10 janvier 1929.

Pour l'opéra, les relais de Covent Garden sont assurés, comme l'an dernier; de plus, des exécutions au Studio commenceront dès le 26 septembre, et en tout cas le dernier mercredi de chaque mois jusqu'au 28 août 1929, chaque séance étant précédée d'une transmission du même opéra le dernier lundi de chaque mois par Daventry Junior, 5 GB, 492 mètres. Seront transmis les opéras suivants, dont quelques-uns intéressants : *Cavalleria Rusticana*, *Paillasson*, *Pelleas et Mélisande*, *Samson*, *Blue Forest*, *Lakmé*, *Le Coq d'Or*, *Ivanhoe*, *Le Hollandais Volant*, *Le Jongleur de Notre-Dame*, *The Swallows*, *Werther*, *Le Roi l'a dit*.

Une autre chose intéressante sera enfin la série dramatique internationale, qui débutera le 12 septembre, avec le concours d'artistes éminents du monde entier. Le second mercredi de chaque mois, jusqu'au 14 août 1929, seront transmis successivement : *Jules César*, de Shakespeare; le *Bourgeois Gentilhomme*, de Molière; *Brand et John Gabriel Borkman*, d'Ibsen; *Monna Vanna*, de Maeterlinck; *Cherry Orchard*, de Tchekov; *La Vie est un Rêve*, de Calderon; *Sakuntala*, de Khaladisa; les trois dernières séances seront réservées à l'Allemagne, au Japon et aux Etats-Unis.

VALERE DARCHAMBEAU.



BABETTE DANS LES VIGNES

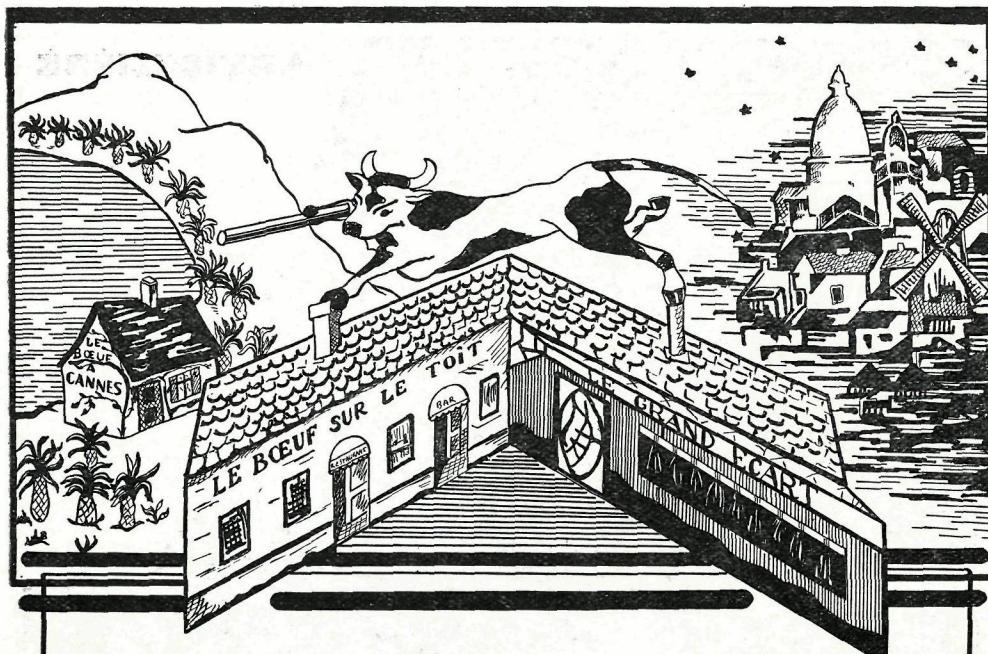
- Babette, je t'en prie, arrête-toi une seconde.
 — M'arrêter? Jean? Mais je n'ai pas une minute à perdre. Il faut que je monte à la vigne pour aider les vendangeurs. Tu ne vas tout de même pas rester dans un fauteuil, pendant qu'on vendange ta vigne?
 — Qu'est-ce que tu veux que j'aille faire là-haut? La mouche du coche?
 — Pas du tout, Monsieur. Je ne fais pas la mouche, moi. J'aide, moi!
 — Si tu aidais, Babette, tu me reviendrais probablement rouge et harassée, tandis que tu rentres chaque soir aussi fraîche qu'un bouquet.
 — Parce que les travaux des champs ne me font pas oublier les exigences de la coquetterie. Je soigne mon teint avec les merveilleuses « crèmes de beauté » de Bourjois, je le protège avec les adorables « fards pastels » et la poudre exquise « Mon Parfum ». Et si tu évoques un bouquet en me voyant, c'est à cause de « Mon Parfum » au délicieux arôme.
 — En ce cas, vole vers la vigne, Babette, ma petite grive.

NE VEND PAS À LA CLIENTÈLE PARTICULIÈRE



ses dentelles
pour la couture
ses spécialités
pour la lingerie
ses tulles de couleur
ses broderies

V. RACINE ET CIE
53. RUE DES DRAPIERS . BRUXELLES
21 . RUE DU 4. SEPTEMBRE . PARIS



LE GRAND ECART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAINE 13·34

LE BOEUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGLAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE: 26 R. DE PENTHIÈVRE)

LE BOEUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ : 18·24

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél : 182.25-182.26 et 226.37

CHAMPAGNE

ERNEST IRROY

MAISON FONDÉE EN 1820

REIMS

Agent général : J.-M. De Jode
512, Rue Vanderkindere BRUXELLES Téléph. : 483,40

Seul Concessionnaire des

TISSUS RODIER

POUR L'AMEUBLEMENT

Manufacture de Tissus d'Ameublement

Lucien BOUIX - Direction : CART

Reproduction et Restauration de Tapisseries anciennes et modernes, Gobelins, Bruxelles, Aubusson, Canevas, etc.

Médaille d'or Exposition des Arts Décoratifs, Paris 1926.

Fabriques :

à Malines, 12, Mélane
à St-Sorlin de Morestel (Isère) France

Maison de vente et atelier
2, rue du Persil, (Place des Martyrs) Bruxelles
Téléphone : 241,85



ses flacons anciens

CIGARETTES DE GRAND LUXE

L.-R. THÉVENET

180. RUE ROYALE.
BRUXELLES



PIPPEMINT

Exiger un

GET!

Liqueur Tonique et Digestive PUR SUCRE

LA REINE DES CRÈMES DE MENTHE

Etendu d'Eau le PIPPEMINT est le Meilleur des Rafraîchissements

ANISSETTE EAUX - DE - NOIX CRÈME DE CACAO CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

MAISON FONDÉE EN 1796 • GET FRÈRES • REVEL (H^e Garonne)

Préparées suivant les vieilles traditions

**Voyages Joseph
DUMOULIN**
77, Boulev. Ad. Max, 77
B R U X E L L E S

**Organisation modèle
de voyages à forfait,
collectifs ou particu-
liers pour tous pays**

Fondée en 1893



Le Rallye Saint-Hubert

A GENVAL

(La Petite-Suisse Belge)

CUISINE EXQUISE

HOTEL
POURVU DU CONFORT
MODERNE

Les vins les plus fins
Promenades sous bois
Tennis - Natation - Pêche

Téléphone : Genval 191

Les Disques

"polydor."

le record de la qualité

Disques Brunswick

les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

SELECTION

CHRONIQUE DE LA VIE ARTISTIQUE

Directeur :
André de Ridder

Secrétaire de Rédaction :
Georges Marlier

SELECTION publie chaque année **10 CAHIERS** comportant, à côté de chroniques d'actualité, une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps; chaque cahier comporte 64 à 144 pages, dont 32 à 80 reproductions.

Parus :

RAOUL DUFY
(32 reproductions)

GUSTAVE DE SMET
(68 reproductions)

En préparation :

EDGARD TYTGAT (sous presse)	CONSTANT PERMEKE
OSSIP ZADKINE (sous presse)	MAX ERNST
MARC CHAGALL (sous presse)	OSCAR JESPERS
HEINRICH CAMPENDONK	ANDRE LHOTE
FLORIS JESPERS	AUGUSTE MAMBOUR
JEAN LURCAT	JOAN MIRO
G. VAN DE WOESTEYNE	CRETEN-GEORGES
F. VAN DEN BERGHE	FERNAND LEGER
LOUIS MARCOUSSIS	RENE MAGRITTE
ETC.	ETC.

Abonnement (10 cahiers)

Belgique	60 francs
Etranger	15 belgas
Belgique	7.50 francs
Etranger	2 belgas

Prix du cahier

EDITIONS SELECTION
126, Avenue Charles De Preter
ANVERS



ensembles
tableaux

30, rue saucy

verviers

LOUIS MANTEAU

62 Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275.46

TABLEAUX DE MAITRES
ANCIENS & MODERNES
PRIMITIFS -- ECOLES HOLLAN-
DAISE ET FLAMANDE -- L'ÉCOLE
BELGE MODERNE -- LA JEUNE PEINTURE
ACHAT DE COLLECTIONS

E. GOBERT
PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE

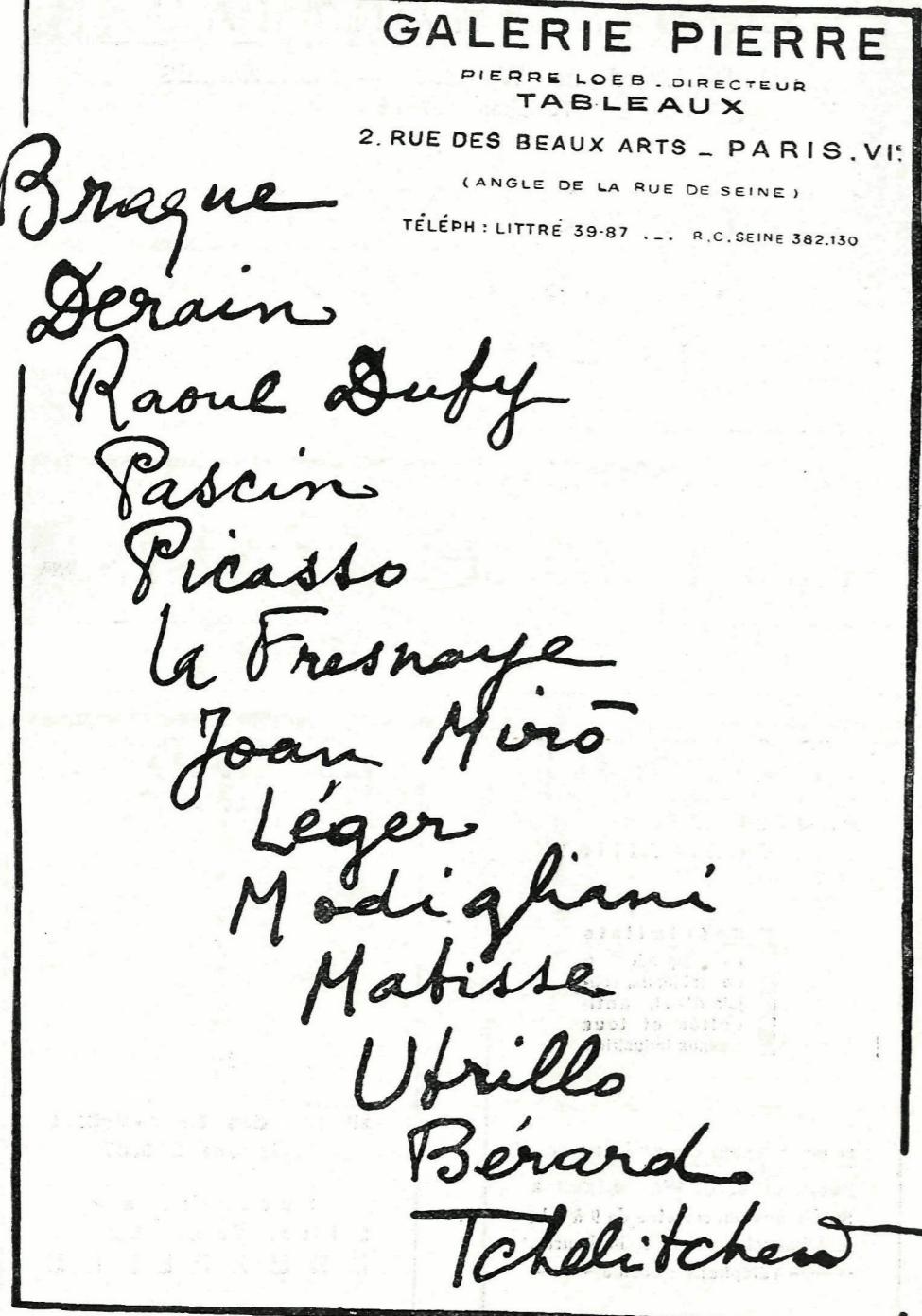
Spécialiste
en reproduction
de tableaux, ob-
jets d'art, anti-
quités et tous
travaux industriels

Se rend à domicile pour "Home Portrait"
253, Chauss. de Wavre, Ixelles
Studio ouv. en semaine de 9 à 7 h.
le Dimanche, de 10 à 14 heures.
— Téléphone : 350.86 —

LE CADRE
S. A.

29 rue des Deux-Eglises
Téléphone 353.07

Succursale :
2 Place Sainte-Gudule
BRUXELLES



la galerie " l'époque " 43,
chaussée de charleroi,
bruxelles. - 1^{er} étage. - tél.
272,31

a présenté, durant la saison 1927-1928,
des ensembles de rené magritte, giorgio de chirico, kandinsky, paul klee,
hans arp, rené guiette et marc eemans

réouverture
15 septembre

expositions

du 6 au 19 octobre : œuvres surréalistes ;
 du 3 au 16 novembre : frits van den berghe ;
 du 1^{er} au 14 décembre : man ray.

ART FOLKLORIQUE

œuvres de hans arp - heinrich campendonk - joseph
 cantré - marc chagall - giorgio de chirico - marc eemans -
 max ernst - gustave de smet - lionel feininger - paul klee -
 rené guiette - rené magritte - auguste mambour - joan
 miró - floris jespers - oscar jespers - frits van den berghe -
 ossip zadkine - etc., etc.

GALERIE
« Le Centaure »
62, Avenue Louise, Bruxelles - Téléphone 288,36

Tableaux modernes

Expositions
Vente
Achat

Huitième année



AVIS : pour être documenté sur le mouvement moderne en peinture, pour connaître les meilleurs artistes d'aujourd'hui il faut :

- 1° LIRE "Le Centaure" chronique artistique paraissant chaque mois, d'octobre à juillet (10 numéros par saison — Abonnement 25 francs)
- 2° VISITER régulièrement les expositions du "Centaure" (accessibles de 10 à 12 1/2 et de 13 1/2 à 18 h., le dimanche jusqu'à 13 heures.)

l'homme d'affaires a son bureau à

rayguy - house

bruxelles

28 place de brouckère



tél. 284.00



HERGE